







murot p^rete de carnera en Porome
publia et ouvrage qui est curieux
en 1682. Il en avoit un autre
(Leite' en Ceremonies p^riviles des
Romains) en 1678

E 14184



THE S. S. T. S. S. S.

THE S. S. T. S. S. S.

THE S. S. T. S. S. S.

THE S. S. T. S. S. S.

THE S. S. T. S. S. S.

THE S. S. T. S. S. S.

THE S. S. T. S. S. S.

THE S. S. T. S. S. S.

THE S. S. T. S. S. S.

THE S. S. T. S. S. S.

THE S. S. T. S. S. S.

THE S. S. T. S. S. S.

THE S. S. T. S. S. S.



TRAITE
DES
FESTINS.
Par M. MURET.

397639

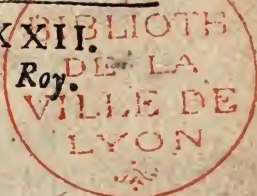
*Atne quis modici transfiliat mu-
nera Liberi,
Centaurea monet cum Lapithis rixa
super mero debellata.
Horat. l. i. Od. 18.*

*Indouit fils
Aue de
epole
1765*



A PARIS,
Chez GUILLAUME DESPREZ, rue
S. Jacques, à S. Prosper, & aux trois
Vertus, au dessus des Mathurins.

M. D C. LXXII.
Avec Privilege du Roy.



TRAITE 337039

DES

FESTINS

PAR M. MURET.

Les Festins de Muret
ont été publiés par
M. Muret, à Muret.
Muret, le 10 Mars 1851.



A TRAITE
DE
M. MURET

M. MURET



A TRES-HAUT ET TRES-
PUISSANT SEIGNEUR
MESSIRE FRANCOIS
D'AVBVSSON,
DE LA FEUILLADE,
Duc & Pair, Marechal de
France, Colonel du Regi-
ment des Gardes, & Gou-
verneur du Dauphiné.



ONSEIGNEVR,

*Vous ne devez pas seulement
recevoir le Livre que je prens la*
à ij

VILLE DE LYON
Biblioth. du Palais des Arts

EPISTRE.

liberté de vous presenter comme un entretien agreable pour vous delasser dans les heures de vostre loisir, ny comme une marque du respect que je dois à vostre illustre Maison, depuis plus de quinze ans que j'ay l'honneur de luy appartenir ; mais comme une marque de vostre generosité naturelle, & de cette grandeur d'ame qui vous a tousiours fait passer pour un des plus accomplis Courtisans de nostre siecle.

Le Festin, qu'on peut appeller l'ame de la société civile, regarde l'esprit aussi bien que le corps : Il ne differe de la nourriture des bêtes que par l'agrément & l'honnesteié dont on l'assaisonne : & quoy qu'il n'y ait rien de si commun que ces sortes de regales parmy les hommes, il y en a pourtant tres peu qui s'en acquitent parfaitement. Plusieurs tiendront

EPISTRE.

des tables magnifiques où la profusion regnera depuis le commencement jusqu'à la fin : & cependant il n'y aura rien de plus insipide que ces viandes , quelques bien apprestées , & quelques delicates qu'elles soient, parce qu'elles manquent de bonne grace & de gayeté. D'autres au contraire recevront leurs invitez fort spirituellement : Ce ne sera que joye, que complimens , que protestations d'amitié & de service , que nouvelles de toutes les manieres , & que reparties divertissantes : mais la chère en sera si maigre , qu'au sortir de là on sera obligé de se remettre à table. De sorte qu'on ne peut proprement l'appeller Festin , c'est à dire , feste entiere , que lors que les deux parties essentielles de l'homme , c'est-à dire , son corps & son ame y sont pleinement rassiez.

EPISTRE.

Il n'est pas besoin, MONSEIGNEUR, que je vous produise icy pour exemple. Tout le monde sçait que vous n'avez jamais été l'esclave de l'argent, & que les richesses qui ont passé par vos mains, n'ont servi & ne servent encore tous les jours qu'à faire éclater vostre magnificence. On n'a guere veu de table, ny si propre, ny si somptueuse, ny si bien servie que la vostre. Et ces brillans de vostre esprit, qui vous ont acquis la faveur du plus grand & du plus éclairé Monarque de la terre, ne peuvent que vous gagner le cœur de tous ceux qui ont l'honneur de manger avec vous par vos manieres obligeantes, par ce beau feu qui vous anime, par cet enjouement continuel, & par une infinité de reparties agreables qui ravissent tous ceux qui vous entendent.

EPISTRE.

*Vous heritez, MONSIE-
GNEVR, ces belles qualitez
de vos glorieux Ancestres, dont
la noblesse feconde en Heros a fait
reverer le nom d'Aubusson en
toutes les parties de l'Europe. Il
est inutile que je fasse icy un long
détail de tous les grands hommes
qui en sont sortis, puisque l'His-
toire en est remplie. Je me con-
tenteray de dire, qu'on conte par-
my eux des Generaux d'armée,
des grands Maistres de Malthé,
des Cardinaux, des grands Pre-
lats, & des Ambassadeurs, pour
montrer qu'ils se sont distinguez
dans tous les siecles, & qu'ils
n'ont pas esté moins recomman-
dables par leur esprit, par leur va-
leur & par leur merite, que par
leur naissance. De sorte qu'il ne
se faut pas étonner après cela, si
vous estes l'admiration de tous
ceux qui vous connoissent, ou qui*

EPISTRE.

entendent parler de vous, puis-
que vous rassemblez en vous-mesme
tant de qualitez éminentes de
ceux qui vous ont précédé.

Vous ne faisiez que de sortir
des exercices de l'Academie, où
vous aviez laissé vos Maîtres
dans l'étonnement des admirables
dispositions de vostre jeunesse, que
vous ravîtes toute la Cour en y
arrivant, ayant commencé par où
les autres achevent, je veux di-
re par l'amitié particuliere, &
par la confiance du Souverain.

Quelque temps après voulant re-
connoistre des faveurs si extraor-
dinaires aux dépens de vostre
sang, vous allastes affronter les
ennemis de l'Etat au milieu des
combats : & vostre bravoure in-
comparable vous ayant rendu pres-
que aussi-tost Capitaine que Sol-
dat, on vous vit incontinent après
paroistre à la teste des armées, rem-

EPISTRE.

porter autant de victoires que vous livriez de batailles, & par vostre intrepidité, donner de la terreur aux étrangers, & du courage à ceux qui combattoient sous vos ordres.

Mais ce qui est de plus difficile à croire, & dont néanmoins toute la terre est témoin, c'est que l'ardeur de vostre naturel qui vous a fait triompher dans tant de rencontres, n'empesche point la solidité de vostre jugement : car si les Turcs vous ont admiré comme un grand Capitaine en Hongrie & en Candie, les Espagnols ont confessé en Sicile que vous n'estiez pas moins grand Politique, & que vous estiez également redoutable & dans l'épée, & dans le cabinet.

Mais je ne m'apperçois pas qu'en vous dédiant un petit livre, je prens insensiblement la liberté de publier des choses qui sont au des-

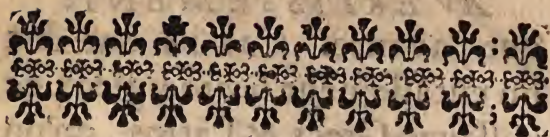
EPISTRE.

*sus de ma portée, & que je me
dois contenter d'admirer; excusez
cette saillie de mon zele: Je suis
si plein de vos belles actions, qu'il
m'a esté impossible de n'en pas di-
re quelque chose, dans une occa-
sion où j'apprens à tout le monde
l'honneur que j'ay, & que je veux
avoir toute ma vie d'estre avec
un attachement inviolable, & un
tres-grand respect,*


MONSIEUR,

Vostre tres-humble & tres-
obeissant serviteur.

MURET.



AVERTISSEMENT.

 U o y que plusieurs Etrangers ayent écrit sur ce sujet, j'ose dire néanmoins que je suis le seul qui en ay fait une composition juste & entière : ayant donné quelque ordre à une matière assez confuse d'elle-même : & n'ayant rien oublié de tout ce qui pouvoit satisfaire la curiosité du lecteur.

Ce n'est pas que je veuille blasmer les Flamans ny les Allemands qui nous ont donné de ces sortes d'ouvrages. Au contraire je leur ay obligation de m'avoir fourny les autoritez nécessaires pour appuyer tout ce

AVERTISSEMENT.

que j'avance. Car ils ont fait un entassement si prodigieux de passages Grecs & Latins, qu'on peut puiser par leur moyen dans l'Antiquité la plus reculée, sans se donner la peine d'en feuilleter tous les Auteurs. Mais on m'avoüera au mesme temps que leur travail doit plutôt passer pour une rapsodie ou une compilation qui marque une érudition profonde, que pour un dessein bien exécuté.

Aussi ne crois-je pas que ces sçavans hommes l'aient fait imprimer eux-mêmes : ils y auroient sans doute mieux pensé, & luy auroient donné toute une autre forme, s'ils eussent voulu le faire paroître au jour. Vray - semblablement nous ne devons la communication de ces belles études

AVERTISSEMENT.

qu'à quelques uns de leurs amis
lesquels ayant hérité de leurs
écrits après leur mort , n'ont
pas voulu priver le public de
tant de rares connoissances. Et
pour conserver aux proprietai-
res toute leur gloire , ils ont
fait scrupule d'y rien ajouter
du leur.

Au reste, que l'on ne s'imagine
point qu'en marchant icy sur
les traces de deux Nations qui
font une profession si ouverte
de bonne chere, je veuille l'in-
troduire en France avec le mes-
me excez. Bien que je ne ra-
conte tant des coûtures diffé-
rentes que d'une maniere his-
torique , l'on verra pourtant
que sans y mesler des reflec-
tions affectées qui osteroient
toute la beauté du discours , je
ne laisse pas de faire remarquer
par tout les deux extremités

AVERTISSEMENT.

deffectueuses, comme des vices que l'on doit éviter, & de louer seulement la sobriété qui est comme inseparable de nos mœurs par la temperature de nostre climat.

Enfin j'espere que l'on m'en sçaura quelque gré, non seulement de la peine que j'ay prise pour donner aux François le divertissement de voir manger les Nations les plus civilisées de la terre, lorsqu'elles pretendent se mieux regaler : mais d'avoir publié cet ouvrage dans une saison où il semble que l'on ait besoin de ces sortes d'exemples, pour goûter tous les plaisirs de la bonne chère, & pour éviter les excez qui s'y commettent ordinairement.



TABLE

DES CHAPITRES.

CHAPITRE PREMIER.	D éfinition du Festin. & de ses avantages, p. 1.
CHAP. II.	Des abus qui se commettent dans les Festins. p. 6.
CHAP. III.	Des Festins sobres. p. 10.
CHAP. IV.	Des grands Festins. p. 12.
CHAP. V.	De la division des Festins, p. 14.
CHAP. VI.	Des Festins de la naissance. p. 19.
CHAP. VII.	Des Festins de l'enfance. p. 23.
CHAP. VIII.	Des Festins des noces. p. 27.
CHAP. IX.	Des Festins militaires. p. 30.
CHAP. X.	Des Festins serviles & rustiques. p. 37.

TABLE.

CHAP. XI. <i>Des Festins d'hospitalité</i>	P. 41.
CHAP. XII. <i>Des Festins des traitez.</i>	P. 45.
CHAP. XIII. <i>Des Festins des Solennitez & Confrairies.</i>	P. 50.
CHAP. XIV. <i>Des Festins publics.</i>	p. 55.
CHAP. XV. <i>Des Festins de Sacre.</i>	p. 57.
CHAP. XVI. <i>Des Festins de couronnement.</i>	P. 65.
CHAP. XVII. <i>Des Festins mortuaires.</i>	P. 73.
CHAP. XVIII. <i>De la qualité des invitez.</i>	P. 77.
CHAP. XIX. <i>Du nombre des invitez.</i>	p. 82.
CHAP. XX. <i>Du temps & de la maniere d'inviter.</i>	p. 85.
CHAP. XXI. <i>Du Roy du Festin.</i>	p. 89.
CHAP. XXII. <i>Du lieu du Festin.</i>	p. 99.
CHAP. XXIII. <i>De la vaisselle & des tables.</i>	p. 101.
CHAP. XXIV. <i>De l'exercice avant le repas.</i>	p. 106.
CHAP. XXV. <i>Du bain avant le repas.</i>	p. 109.
CHAP. XXVI. <i>Des habits du Festin.</i>	p. 115.
CHAP.	

T A B L E.

CHAP. XXVII. <i>De la posture qu'on tenoit à table.</i>	p. 118.
CHAP. XXVIII. <i>Des couronnes du Festin.</i>	p. 123.
CHAP. XXIX. <i>Des divers services du Festin.</i>	p. 129.
CHAP. XXX. <i>De la boisson du Festin.</i>	p. 133.
CHAP. XXXI. <i>Des concerts & autres réjouissances du Festin.</i>	p. 138.
CHAP. XXXII. <i>Des prières & libations du Festin.</i>	p. 141.
CHAP. XXXIII. <i>Des entretiens du Festin.</i>	p. 144.
CHAP. DERNIER. <i>Reflexions Chrestiennes pour éviter tous les desordres des Festins.</i>	p. 209.

Fin de la Table des Chapitres.

Extrait du Privilege du Roy.

PAR grace & Privilege du Roy, donné à S. Germain-en-Laye, le 5. Decembre 1681. Signé, par le Roy en son Conseil, DU G O N É, & scellé. Il est permis à GUILLAUME DESPREZ, Marchand Libraire à Paris, d'imprimer, faire imprimer, vendre & debiter en tous les lieux de nostre obeïssance, un livre intitulé, *Traité des Festins*, durant le temps & espace de six ans, avec défenses à toutes personnes, de quelque qualité & condition qu'ils soient de le reimprimer, faire reimprimer, vendre ny debiter, à peine d'amende arbitraire, & de tous dépens, dommages & interets, comme il est plus au long porté par lesdites Lettres.

Registré sur le Livre de la Communauté des Marchands Libraires, & Imprimeurs de Paris le 5. Janvier 1682. Signé, ANGOT. Syndic.

Achevé d'imprimer pour la premiere fois le 26. Janvier 1682.

Fautes à corriger.

Page 24. ligne penultième, mangeuses, lisez mangeuse, à la mesme ligne biberonnes, lisez biberonne, page 36. ligne 20. Chior, lisez Chio, page 52. ligne premiere, Curje, lisez Curie.



TRAITE DES FESTINS.

CHAPITRE PREMIER.

*De la definition des Festins & de
ses avantages.*



LE Festin n'est autre chose
qu'un assemblée de diverses
personnes, qui sont invitées
pour manger ensemble, &
se divertir pendant le repas. Ils s'appel-
le Festin, parce qu'on n'y vient que
pour se réjouir les uns avec les autres,
pour se faire feste, & pour se donner

CHAP.
I.

A

VILLE DE LYON
Biblioth. du Palais des Arts

2 *De la definition des Festins,*

CHAP. des marques d'une veritable amitié.

I. De-là viennent ces santez qu'on se porte reciproquement, qui sont comme autant d'engagemens de service : chacun témoignant par ce souhait extérieur que la vie de son amy ne luy est pas moins chere que la sienne propre, & qu'il n'épargneroit rien dans l'occasion pour la deffendre & pour la conserver.

Ces sortes d'assemblées ne sont pas seulement agreables, mais justes, honnestes & utiles ; car comme nous sommes nez pour la société, & que c'est la difference qui nous distingue des bestes : plus nous pourrons estre les uns avec les autres, & plus ce semble nous nous acquitterons de ce devoir naturel. Outre la raison qui nous le persuade, les Poëtes qui n'ont pas toujourns dit faux, & qui nous ont souvent appris les plus belles veritez sous la figure trompeuse de leurs Fables, nous en donnent mille exemples en la personne de leurs Dieux, qu'ils estimoient la source & la regle de toute Justice. C'est ainsi qu'Homere dans plusieurs endroits de ses Ouvra-

ges ouvre quelquefois le Ciel pour nous faire considerer ces divinitez qui mangent ensemble, & quelquefois il les fait descendre sur la terre pour venir manger avec les hommes.

CHAP.
I.

Il ne se faut pas estonner après cela si les Anciens ont si fort honoré la table, puisqu'ils estoient persuadez que les Dieux mesmes y assistoient : ils la regardoient comme une chose sacrée, n'y entrant jamais & n'en sortant qu'avec de grandes ceremonies, dont ils faisoient un article de leur Religion : & ces ceremonies estoient si exactement observées, qu'on faisoit passer pour des impies ceux qui en obmettoient les moindres circonstances. C'est ainsi que Cicéron decria en plein Senat un de ses ennemis. Les Scythes la reveroient jusqu'à la superstition, ayant accoustumé de jurer par elle, comme on jure par la divinité. Et si nous en croyons Arhenée, tous les autres peuples estoient autrefois si scrupuleux sur ce sujet, que de peur de la deshoner, non seulement ils n'y admettoient point les personnes décriées, mais ils condamnoient comme

une grande indecence de s'y faire servir par des esclaves.

Que si ces assemblées estoient & justes & honestes , elles n'estoient pas moins utiles : on y oublioit les chagrins & les inquietudes , on y fortifioit la santé , & sur tout non seulement on y recouvroit les amis qu'on avoit perdus , mais on y en faisoit de nouveaux. Ciceron , dont je viens de parler ne se reconcilia qu'à la table avec Marcus Crassus , & quelque temps après avec Vatinius , les ayant invitez de venir prendre un repas chez luy. Et Syphax Roy de Numidie ne peut aussi trouver de meilleur moyen pour mettre d'accord Scipion avec Hasdrubal qu'en les faisant manger ensemble dans son Palais. Les exemples en sont infinis , comme des nouvelles amitez que l'on y contracte : & la cause de cette union c'est la nourriture , qui fait qu'en mangeant des mesmes viandes , on vient à sympathiser dans les humeurs , c'est pourquoy Dieu pour donner aux Juifs de l'aversion contre les Gentils leur faisoit manger des viandes differentes. Tout

& de ses avantages.

au contraire la plupart des Legisla- CHAP.
teurs pour tenir leurs peuples en paix I.
les faisoient manger en commun. On
le remarque des premiers Chrétiens
qui n'avoient tous qu'un mesme cœur
& qu'un mesme esprit, à cause de cer-
te communauté. Aristote l'avoit déjà
dit dans ses Politiques, du Roy Italus
qui donna son nom à l'Italie, de Mi-
nos qui regna avec tant d'éclat dans
l'Isle de Candie, & de Licurgue qui
regla si bien la Republique de Lace-
demonie, n'attribuant qu'à cela le bon
ordre de ces trois nations différentes
si fameuses dans l'Histoire. Mais sans
aller si loin nous voyons quelque cho-
se de pareil en nos jours parmy les
Venitiens, dont toute la Noblesse est
traitée quatre fois l'an par leur Doge,
& parmy les Suisses à l'égard de cha-
que Canton, ce qui les rend si formi-
dables par leur union qui devient par
là inviolable.



CHAPITRE II.

Des abus qui se commettent dans les Festins.

CHAP.
II.

LEs abus dans les Festins peuvent venir de deux sources, ou du defaut, ou de l'excez, c'est pourquoy pour s'en bien acquitter il ne faut estre ny avare ny prodigue.

Les deffauts sont de quatre sortes. Le premier, c'est quand on n'invite jamais personne, & quand on ne veut point non plus aller manger chez les autres, ce qui tient un peu du Sauvage. Le second, c'est quand on veut bien donner à manger chez soy, mais qu'on ne veut point aller manger ailleurs, ce qui paroist un peu trop fier, méprisant & orgueilleux. Le troisiéme, c'est quand on va volontiers manger chez les autres, & qu'on ne voudroit pas avoir donné un verre d'eau chez soy, ce qui est d'une extreme ingratitude & avarice. Le quatrié-

me, quand on invite des personnes CHAP.
II.
pour les faire mourir de faim, ce qui
ne peut avoir que des suites fâcheuses
& produire de tres-méchans effets.

Quant aux excez ils sont infinis, &
nous pouvons leur attribuer presque
tous les desordres de la vie civile qui
se reduisent à deux espèces principa-
les; sçavoir, aux morts violentes &
aux trop grandes dépenses. Sans par-
ler de l'inhumaine table de Thyeste à
qui son frere Atrée fit manger les pro-
pres enfans, ny de celle de Terée à qui
sa femme Prognez fit manger pareil-
lement le sien en vengeance de ce qu'il
avoit violé sa sœur Philomele, ny de
celle encore d'Astiagez Roy des Me-
des qui fit servir au pauvre Harpagus
son premier Ministre son propre fils
dans un plat pour toute recompense
de ses services. Homere ne rap-
porte-t'il pas qu'Egiste après avoir
deshonoré Agamemnon par ses adul-
teres continuels, le tua en pleine ta-
ble où il l'avoit invité sans aucun su-
jet, d'un sens froid & avec aussi peu
de sentiment que s'il eut tué un Bœuf.
Combien y en a-t'il qui sont là em-

poisonnez, l'Empereur Claudius ne se deffit d'une infinité de gens qu'en les invitant à sa table. Nous lisons au second Livre des Roys que Nabucodonosor fit mourir dans un banquet le vaillant Godolias avec plusieurs autres Juifs, lorsqu'ils croyoient estre le plus avant dans ses bonnes graces. Et au premier Livre nous voyons qu'Absolon ne tua son frere Ammon que dans un grand repas qu'il luy avoit préparé. Nous voyons encore dans le mesme texte que Ptolomée fit massacrer le grand Prestre Simon avec ses deux enfans après les avoir enyvrez à sa table. Et selon le rapport de Suetone l'Empereur Vespasien ne se deffaisoit point autrement de toutes les personnes qui luy estoient suspectes.

Mais laissons-là tant de meurtres qui font horreur, pour dire un mot de la dépense, laquelle estoit montée si haut parmy les Romains, qu'ils furent obligez de la reformer par diverses Loix. Il y en eut qui reglerent le nombre des conviez, comme celle du Tribun Orchius. D'au-

tres qui regloient la dépense, comme celle du Consul Fannius. D'autres qui declaroient coupables non seulement ceux qui y faisoient des profusions, mais ceux encore qui y assistoient, comme celle de Didius. D'autres qui regloient la qualité des viandes qui devoient estre servies tant dans les Festins que dans l'ordinaire des familles, comme celle de Licinius. D'autres qui en regloient le prix, comme celle du Dictateur Cornelius Sylla. D'autres qui regloient la vaisselle pour en retrancher la magnificence. D'autres qui fixoient le temps & la durée du Festin. D'autres enfin qui n'estoient qu'un ramas des precedentes, & qui ne faisoient que renouveler ce qu'il y avoit de meilleur, comme celle d'Antius Restio : mais la licence du temps passa par dessus & les rendit inutiles : ce qui fit que cet homme severe ne voulut plus depuis assister à aucun Festin, pour ne pas voir mépriser sa Loy.



CHAPITRE III.

Des Festins sobres.

CHAP. III. **O**N peut appeller les repas mode-
 rez & de peu de dépense la table
 des Dieux : c'est le nom que leur
 donne Horace, à cause qu'ils ne nui-
 sent point à la santé, qu'ils font vivre
 long-temps & font passer les nuits
 sans inquietude. C'est la table rusti-
 que des payfans qui vivent si heureux
 à la Campagne, & c'estoit celle de
 Romulus, selon Denis d'Halicarnas-
 se, ne mangeant pour l'ordinaire que
 des raves lorsqu'il estoit sur la terre,
 & ne voulant point d'autre viande
 lorsqu'il fust receu au nombre des
 Dieux dans le Ciel, si nous en croyons
 Martial. C'est ainsi que les Poëtes
 disent qu'on vivoit au siecle d'or du
 temps de Saturne le pere de tous les
 Dieux : on ne mangeoit alors que des
 viandes communes que la terre pro-
 duit pour le simple necessaire sans su-

Vt cœna
 Deum.
 O noctes
 cœnæque
 Deum.

Hæc tibi
 brumali
 gauden.
 tia frigo-
 re rapa
 quæ da-
 nu, in
 cœlo Ro-
 mulus ef-
 fe soler.

perfluité & sans débauche. Horace les nomme des tables sans sang, parce qu'elles n'estoient composées que des fruits ou des herbes. On servoit autre fois à peu près de pareilles viandes aux nouvelles Lunes sur les chemins fourchus à trois voyes qui estoient consacrez à Hecate, à cause des trois noms qu'elle porte de Lune, d'Artemis & d'Hecate, parce qu'on croyoit que cette Deesse qui preside aux ombres, n'avoit besoin que de viandes legeres, non plus que les peuples qu'elle gouverne, qui ne sont que de purs esprits. On peut aussi appeller ces sortes de repas la table des Philosophes, comme celle de Platon, de Diogène & de Pythagore, qui ne mangeoient guere que des herbes, afin que leur esprit fust plus libre pour bien raisonner. On les peut appeller pareillement la table des Musiciens qui ne se chargent point de viandes pour conserver la netteté de leurs voix, & pour avoir les organes de la respiration plus libres. On les appelloit autrefois la table laconique instituée par Licurgue, où l'on ne voyoit que

le simple nécessaire. Enfin c'est ce que Pomponius, Clement d'Alexandrie & Eustathius appellent le repas du moineau : aussi comme ces repas estoient extrêmement sobres, on n'y apportoit que du sel & du vinaigre pour tout ragoust.

CHAPITRE IV.

Des grands Festins.

ON peut appeller les grands Festins une table exquise, somptueuse, delicate, magnifique, abondante : c'est ainsi que Varron nous apprend qu'Hortensius en donna une lorsqu'il fust créé Augure, y faisant servir outre une infinité de viandes, des Paons qu'on ne s'estoit point encore avisé de manger. C'est le plat centenaire d'Esopé, qui contenoit une pyramide de cent petits pieds tous differens. Les anciens appelloient ces sortes de tables douteuses, parce qu'on y servoit une si prodigieuse diversité

de viandes, qu'on ne sçavoit à laquelle on se devoit plutôt attacher.

On pourroit les appeller des tables publiques, puisqu'elles sont si abondantes, qu'il semble que tout le monde y peut trouver sa place & s'y rassasier : ou bien une table d'yvrognes, où l'on sert tant de sortes de vins, & tous si excellens, qu'on à peine à se moderer, & à force de vouloir goûter de chacun, l'on en prend plus qu'on n'en peut porter. Ou bien encore une table grasse où l'on ne voit que friandise, que ragoûts & qu'assaisonnemens ; ou bien si vous voulez une table Royale où l'on n'épargne rien. C'est ainsi qu'on en presentoit autrefois à Ceres le jour de sa solennité, les chargeant de toute sorte de viandes & de fruits, pour rendre grâces à cette Deesse de tous les biens qu'elle nous donne. C'est ainsi que sont les Festins nocturnes, où l'on se laisse aller à toute sorte d'intemperance, comme si les tenebres de la nuit, qui cachent en quelque maniere ces excez, les rendoient moins criminels. C'est ainsi que sont les Festins des

CHAP.

IV.

Noces, où il semble que toute licence soit permise. Nous pouvons mettre en ce rang la table des Perses pleine de delices & toute effeminée, selon Herodote, Xenophon & Athenée, aussi bien que celle des Medes leurs voisins. La table encore des Sybarites si fameuse pour ses voluptez au rapport de Suidas, de Plutarque, d'Athenée & de tous les autres Historiens qui en ont écrit. Enfin la table de Siracuse & celle des Italiens qui se ressentoient toutes deux de l'abondance & de la delicateſſe du Pays.

CHAPITRE V.

De la division des Festins.

IL est certain que generalement parlant parmy toutes les nations ces quatre sortes de repas ont toujours esté en usage ; ſçavoir le déjeûné, le dîné, le goûté & le ſouppé : mais pour les personnes d'un grand travail ou

d'une grande débauche : car à l'égard des autres comme ils ne sçauroient faire digestion de tant de nourriture, s'ils observent ces heures que nous venons de marquer, c'est plutôt par maniere ou par coutume que par nécessité : & l'on ne peut appeller ce qu'ils prennent alors de veritables repas, puisque ce n'est tout au plus qu'un morceau de pain à déjeûné & & autant à goûté avec un doigt de vin : de sorte que pour l'ordinaire l'on ne peut suffire qu'à deux repas, au dîné & au soupé, & encore ceux qui ont soin de leur santé ne s'acquittent bien que d'un seul, dînant légèrement s'ils veulent bien souper, ou soupant légèrement quant ils ont bien dîné.

Ce n'est pas qu'il est difficile de rien regler là-dessus en general, parce qu'il faut vivre selon l'âge où l'on se trouve, selon son temperament, selon la constitution presente du corps, selon les saisons & selon le climat. Par exemple les enfans & les vieillards doivent manger souvent : ceux-là, parce qu'ayant beaucoup de chaleur

CHAP.

V.

& estant dans le cours de leur accroissement, ils consomment beaucoup : & ceux-cy parce qu'ayant peu de chaleur, ils ne doivent pas l'étouffer par la quantité, mais luy donner peu à peu ce qui luy est nécessaire pour l'entretenir. De mesme les temperamens bilieux ont besoin de beaucoup plus manger que les flegmatiques, parce qu'ayant plus de feu ils consomment incomparablement plus que les autres. comme aussi les personnes delicates qui ont le cuir tendre & les pores ouverts, consomment plus que les grasses & les robustes qui ont le cuir serré. A l'égard des saisons chacun sçait qu'en hiver il faut manger beaucoup & boire peu, mais beaucoup de vin : qu'au printemps il faut manger un peu moins, mais boire plus & moins de vin : qu'en esté il faut manger encore moins, & boire plus & moins aussi de vin : & qu'en automne il faut manger & boire comme au printemps. Quant au climat, aux pays meridionaux on mange peu & l'on boit beaucoup, mais peu de vin : tout au contraire aux septentrionaux on man-

se beaucoup & on boit peu , mais
beaucoup de vin.

CHAP.
V.

Ceux qui tiennent qu'il vaut mieux bien disner que souper , se fondent. Premièrement sur ce que la chaleur du Soleil jointe à celle du corps aide à la digestion. Secondement, parce que comme l'on travaille pendant le jour, on a besoin de plus de nourriture pour se soutenir. Troisièmement , parce que l'exercice sert aussi à la digestion: d'où vient qu'Avicenne dit que les Athletes qui agissoient continuellement, mangeoient de la viande à disné & du pain seulement à soupé: c'est encore le sentiment de l'Ecole de Salerne, qui soutient qu'un grand soupé ne fait que charger l'estomach, & qu'il faut manger peu de chose le soir, si l'on veut bien passer la nuit.

Ex magna cœna stomacho fit maxima pœna; ut sis nocte levis, sit tibi cœna brevis.

Ceux qui tiennent pour le soupé se fondent. Premièrement sur l'espace du temps, disant qu'il y a bien plus loin du soupé au disné que du disné au soupé, & par conséquent qu'on doit prendre alors une plus grande nourriture. Secondement, sur le sommeil, qui selon Hipocrate & Galien est plus

CHAP. propre à la digestion que les veilles ;
V. lesquelles ne causent que des cruditez
d'estomach. Troisièmement sur le repos
qui fait mieux digerer que l'agitation
comme nous le sentons tous les jours
par experience. Enfin sur la fraicheur
de la nuit , qui par antiperistase forti-
fie la chaleur naturelle , la faisant tou-
te rentrer en dedans , ce qui fait qu'el-
le consume davantage d'alimens.

Il est encore bon de remarquer icy
que comme nous observons un cer-
tain ordre dans toutes les actions de
la vie , nous devons pareillement en
observer un dans nostre nourriture ,
ne mangeant qu'à de certaines heures :
& cela n'est pas seulement honneste ,
mais utile ; car outre qu'il n'y a rien
qui soit plus capable de detraquer le
temperamment que de changer à tous
momens les heures du manger : ces
fortes de changemens apportent beau-
coup de confusion dans une famille.
Je sçay bien qu'il y a des occasions où
il est difficile d'observer cet ordre , com-
me quãd on a esté incommodé à l'heu-
re du repas , quand il est survenu quel-
que chose d'extraordinaire , ou quand

On fait voyage : mais hors de-là les personnes qui vivent tant soit peu honnestement, doivent se fixer, à moins qu'ils ne veuillent ruiner leur santé, & faire de leur maison un cabaret, où la table est mise tout le long du jour.

CHAP.
V.

CHAPITRE VI.

Des Festins de la naissance.

LEs Festins que l'on fait par tout à la naissance des enfans sont tres-raisonnables ; car y a-t'il rien de plus juste que de se réjouir de voir naistre une creature à l'image & à la ressemblance de Dieu, & de voir au mesme temps la mere délivrée du peril de l'enfantement & des incommoditez de sa grossesse.

Les Grecs faisoient ce Festin dix jours après la naissance, les parens & amis assemblez prenant l'enfant dans le berceau, & se mettant aussi-tost à courir tous vers le feu où ils luy don-

CHAP. noient le nom, selon le rapport de
VI. Suidas. Luy disant qu'il devoit estre
tout de feu luy-mesme. Premièrement,
pour sa patrie ; en la deffendant jus-
qu'à la dernière goutte de son sang.
En second lieu, pour ses parens en les
assistant de toutes ses commoditez.
Et enfin pour sa propre gloire, n'é-
pargnant pas sa vie propre pour la con-
server.

Les Romains ne leur donnoient le
nom que le huitième jour pour les
filles & le neuvième pour les garçons,
après les avoir aspersez d'eau : d'où
vient qu'ils appelloient cette ceremo-
nie la lustration. En suite ils se met-
toient à table, & pendant le repas ils
invoquoient le genie pour luy recom-
mander le soin de l'enfant. Il estoit
deffendu aux parens de faire des sa-
crifices en ce jour, parce, disoient-
ils, que la mort des animaux eust esté
de mauvais augure à leurs enfans,
n'estant pas juste qu'on fit rien mourir
lorsque leurs enfans commençoient
à vivre. Et comme ils celebröient
aussi la naissance de leur Ville le dou-
zième des calendes de May, auquel

jour Romulus son Fondateur l'avoit CHAP.
tracée, ce qu'ils appelloient Palilia : VI.
pendant cette solennité les sacrifices
cessoient pour la mesme raison dans
toute l'estenduë de l'Empire.

Les Juifs donnoient le nom à l'enfant le jour de la circoncision, qui est le huitième : cependant le Vendredy dans la huitaine un homme alloit par la Ville criant en pleine rue qu'il estoit né un garçon à un tel : le Samedi l'on venoit feliciter les parens ; la veille de la circoncision tous ceux qui estoient invitez passoient la nuit auprès du berceau, de peur que le demon ne l'enlevast, & le lendemain ils estoient regalez au sortir de la ceremonie.

Les Turcs leur donnent le nom le mesme jour qu'ils font nez, mais ils ne les circoncisent qu'à l'âge de sept ans, auquel jour ils font le plus grand Festin qui leur est possible. Il faut observer icy que les riches se distinguent des pauvres par un metz tout extraordinaire ; car ils tuent un Bœuf, une Brebis & une poule : mettant la Brebis dans le corps du Bœuf, la

CHAP.
VI.

Poule dans celuy de la Brebis & un œuf dans celuy de la Poule , faisant rotir tout cela ensemble : ce qui signifie la maniere de la conception & les divers accroissemens du corps dans le sein de la mere , l'œuf representant l'embrion ou la masse de chair informe , la poule representant les parties qui commencent à se former , mais que l'on ne peut encore bien distinguer : la brebis representant la formation entiere , & le bœuf sa perfection & sa force. Les Perses en usent à peu près de mesme , si nous en croyons Athenée : mais outre les bœufs ils font quelque fois rotir dans un four des ânes , des chevaux ou des chameaux & les servent tous entiers à table. Cette Loy du Festin est si inviolable parmy eux dans ces occasions , que personne n'ozeroit y manquer , parce qu'ils feroient connoistre par là qu'ils ne croyent pas l'enfant legitime , ce qu'ils regardent comme la derniere honte.

Les Chrestiens font ce repas le jour du Baptisme , qui est le plus souvent le mesme jour de la naissance. En

Allemagne on en fait trois : le premier au jour de la naissance , le second en celuy du Baptesme & le troisieme lorsque la mere relève du lit : ce qu'il y a de commun parmy tous les peuples , c'est qu'on fait des presens à l'accouchée & à l'enfant : il est vray qu'en certains lieux ces presens ne sont faits que par le parrain & la marraine , & en d'autres par tous ceux qui assistent au Festin.

Il n'y a que les Thraces qui pleurent à la naissance de leurs enfans , parce , disent-ils , qu'ils entrent dans une vie pleine de miseres , & se réjouissent à leur mort qui les en délivre.

CHAPITRE VII.

Des Festins de l'enfance.

LEs Anciens faisoient aussi des Festins lorsque leurs enfans estoient sevrés , c'est à dire à dix-huit mois ou à deux ans , parce qu'ils les voyoient

CHAP.
VII.

alors en estat de prendre une nourriture plus solide, de se fortifier & d'éviter plus facilement les perils de l'enfance. Nous en avons deux exemples dans l'Ecriture : le premier au chapitre 21. de la Genese, où il est dit qu'Abraham regala ses amis avec profusion, lorsque son fils Isaac n'eut plus besoin de nourrice. Et le Rabin Salomon interpretant cet endroit, nous apprend que sa mere Sara parut si joyeuse dans cette rencontre, qu'elle donna de son lait atix enfans de tous ceux qui avoient esté invitez, leur souhaitant à tous de sortir d'entre les mains de leurs nourrices aussi heureusement que son fils. Le second nous est rapporté au premier Livre des Roys chapitre premier, où à pareil jour la mere de Samuel vient en Silo avec trois veaux, un muid de farine & un bouc de vin, dont elle en sacrifia une partie à Dieu, & du reste elle en regala ses amis.

Edusa &
Potina.

Les Romains en ce jour, outre le repas sacrifioient aux Deesses mangeuses & biberonnes, pour les remercier, dit Caton, de ce que leurs enfans commen-

commençoient à manger & à boire. On remarque mesme que leur joye estoit si grande là-dessus, que sans attendre qu'ils fussent sevrés, ils invitoient leurs amis aussi-tost que leurs enfans jettoient une dent.

Ils faisoient pareillement des Festins, lorsque leurs enfans estoient puberes: ayant assemblé leurs amis, on leur coupoit les cheveux, & on leur rasoit le coton du visage, dont on jettoit une partie dans le feu en l'honneur d'Apollon, & l'autre dans l'eau en l'honneur de Neptune, parce, disoient-ils, que les cheveux naissent de l'humidité & de la chaleur: ceux qui les avoient fort beaux après en avoir brûlé quelques-uns pendoient le reste à un arbre sacré, que Pline le Naturaliste assure estre devenu si vieux, qu'on en parloit & qu'on le voyoit depuis plus de quatre cent cinquante ans, & qu'on ne se souvenoit point du temps qu'il avoit esté planté. Les filles offroient de plus leurs puppas ou leurs bavettes à Venus, pour montrer qu'elles estoient en estat d'estre mariées. En suite on leur ostoit du cou cette bou-

CHAP.

VII.

le d'or qui pendoit sur leur poitrine & qu'ils avoient portée pendant l'enfance, pour montrer que desormais ils se pouvoient conduire eux-mesmes, sans rouler comme ils avoient fait continuellement jusques alors d'une main à l'autre pour estre élevez & instruits. Enfin on les dépouilloit de la pretexte qui estoit une petite robe bordée de rouge, & on les revêtoit de la robe virile qui estoit toute blanche, & après avoir bien disné & bien beû à la santé de l'enfant, le pere accompagné de ses amis le menoit d'abord au Temple pour rendre graces à Dieu, & ensuite dans les places publiques pour luy apprendre à vivre desormais en homme, & à oublier toutes les inclinations de l'enfance.



CHAPITRE VIII.

Des Festins des Noces.

COMME dans le mariage il y a trois CHAP. VIII.
sortes de solennitez ; sçavoir, les
épousailles, les Noces & les visites
que les nouveaux mariez reçoivent le
lendemain : toutes ces solennitez ont
toujours esté accompagnées d'autant
de Festins, & ces Festins estoient pre-
cedez, accompagnez & suivis de di-
verses ceremonies.

Chez les Juifs il falloit faire la de-
mande pendant quelque temps, ou en
personne, ou par l'entremise de ses pa-
rens, ou bien en y envoyant souvent
quelque domestique. Après il falloit
avoir le consentement de la fille: quand
le consentement estoit obtenu, il fal-
loit luy envoyer des presens, aussi bien
qu'à son pere & à ses freres, si elle
en avoit : enfin en presence des deux
familles & de tous ceux qui estoient
invitez, les peres des mariez ayant pris

CHAP. chacun leur main droite , & la leur
VIII. faisant donner reciproquement, les un-
nissoient en leur souhaitant toutes sortes de prosperitez , & delà ils les introduisoient dans le lit nuptial en chantant & dansant au son des Instrumens.

Les Grecs & les Romains immoloient un Cochon en l'honneur de Venus , l'assaisonnant de toutes sortes d'épiceries & des autres drogues qui pouvoient exciter à l'amour. Ils invoquoient pendant le Festin Jupiter & Junon qui devoient presider à la ceremonie , pour la rendre heureuse , & ensuite Venus & Diane , soit pour leur donner des enfans , soit pour les faire venir sans danger de la mere : on chantoit là dessus l'Epithalame en l'honneur des mariez , on les conduisoit à leur chambre à la lueur des flambeaux , & on laissoit dans l'appartement voisin un joueur de flûte qui ne cessoit de chanter pendant toute la nuit quelque air agreable & qui pût les divertir.

Chez les peuples Septentrionaux , comme sont les Lithuaniens , les Mos-

covites, les Lapons & semblables, on faisoit faire trois tours à la mariée devant le feu, après on la faisoit asseoir dans une chaise, on luy lavoit les pieds, & de l'eau on en aspersoit le lit nuptial & les assistans, ensuite on luy frotoit la bouche avec du miel, on luy mettoit un voile sur les yeux, & en la menant dans tous les appartemens de la maison, on luy faisoit donner un coup de pied à chaque porte; aussi-tost on répandoit des poignées de bled, de seigle, d'avoine, de poix, d'orge, de fèves & de toutes sortes de grains, luy disant qu'elle ne manqueroit d'aucune chose tant qu'elle seroit fidelle à son mary: enfin l'ayant dévoilée on la conduisoit à table, où tout le monde beuvoit à sa santé, chacun luy disant le verre à la main quelque mot pour rire.

Il ne faut pas oublier icy la tourte ou le pain d'épice qu'on presentoit autrefois aux mariez dès le commencement de la table, pour leur montrer qu'ils devoient estre unis comme les grains qui composoient ce gâteau, &

Placenta
nuptialis.

que cette union leur feroit goûter mille douceurs.

CHAPITRE IX.

Des Festins militaires.

CHAP.
IX.

Nous pouvons distinguer deux sortes de Festins parmy les Soldats, les ordinaires & les extraordinaires : car quoy que leurs viandes fussent fort grossieres, & seulement pour la necessité n'estant en tout que du biscuit, du lard, de l'ail, des oignons, du fromage, du miel, des herbes & du vinaigre : neanmoins ils en faisoient presque un Festin continuel, mangeant par troupes & s'entretenant agreablement ensemble pendant le repas.

C'estoit une politique des Chefs de ne point permettre qu'ils mangeassent separez & en particulier, afin que cette societé journaliere & cette communauté des viandes entretint leur amitié : & c'en estoit encore une autre

de ne leur donner que des viandes grossieres : car ils en estoient plus obeïssans, ils en devenoient plus robustes & alloient plus courageusement au danger : n'y ayant rien qui effemine plus les esprits que la delicatesse & la trop grande abondance, qui fasse plus oublier son devoir & qui rende le Soldat plus insolent.

Aussi nous remarquons dans l'Histoire que les Romains doivent à l'austerité de cette discipline ces grandes conquestes qui les ont rendus maistres presque de tout le monde, & ils ne sont décheus de cette grandeur que quand ils ont laissé vivre les Soldats trop mollement. Je ne veux point icy apporter l'exemple d'Hannibal, qui rendit son Armée victorieuse tant qu'il la fit vivre avec frugalité, & qui luy fit perdre toute son estime avec ses conquestes par les delices de Capouë. Mais sans quitter les Romains, nous voyons qu'ils contoient leurs victoires par leurs combats, & leurs conquestes par leurs expeditions, tant qu'ils sceurent se moderer & se contenter de peu : mais depuis qu'ils eu-

CHAP.

IX.

rent sejourné en Asie & qu'ils en eurent appris la delicateſſe : leur bravoure ne fit plus que languir, juſqu'à ce que Pompée & Ceſar reſtablirent la gloire de leurs Armées avec la diſcipline. Depuis elle ſ'abatardit encore ſous quelques Empereurs, juſqu'à ce que Trajan luy redonna ſon premier luſtre avec la meſme diſcipline. Et ainſi de temps en temps ſelon que les Chefs & les Generaux ont eu ſoin de maintenir cette ſeverité ; pour y porter les Soldats avec plus de force, ils mangeoient de leurs viandes & vivoient auſſi maigrement & auſſi groſſierement qu'eux. Nous liſons que le fameux Scipion dans ſon Expedition d'Eſpagne ne mangea preſque jamais que du pain : les Empereurs Hadrian, Feſcennius, Alexandre Severe & tant d'autres, non ſeulement ne mangeoient que des viandes du Camp, mais encore en preſence de leurs Soldats, afin qu'ils en fuſſent mieux perſuadez : Feſcennius ne voulut jamais permettre qu'il y eût de Boulanger dans l'armée, pas meſme pour ſa bouche : & ſ'il ſurvenoit quel-

que grosse pluye ou quelqu'autre mauvais tems , il ne vouloit pas seulement permettre qu'on dressast la tente , afin de souffrir les mesmes incommoditez que le moindre de son Armée.

Si les Turcs ont fait de si grandes conquestes sur les Chrestiens , nous ne devons attribuer l'avantage des uns & les pertes des autres qu'à la severité de la discipline de ceux-là & à la delicateſſe de ceux-cy. Ce n'est que bonne chere dans les Armées Chrétiennes , les Vivandiers y abordent de toutes parts , & l'on fait tout ce qu'on peut pour n'y rien souffrir. Au lieu que les Turcs en chassent les Cuisniers & tous ceux qui peuvent y apporter l'abondance , ne permettant aux Soldats ny l'usage du vin ny d'aucune viande qui sente la delicateſſe. Ils portent avec eux quelque chair ſeche qui puisse ſe conſerver long-tems , & pour l'ordinaire ils ne mangent que du biscuit trempé dans du laiſt , ou du fromage & des herbes quand ils en peuvent trouver.

Les Juifs & les Grecs ſe ſervoient dans les Armées d'une bouillie épaiſſe

CHAP.
IX.

faite de farine de legumes qu'ils fri-
cassoient, afin qu'elle fust plus por-
tative, & qu'elle se conservast plus
long-temps. C'est ainsi que les pre-
miers qui n'estoient qu'une poignée
de gens, vinrent à bout d'une infinité
d'ennemis, & c'est ainsi que les autres
vainquirent les Perses & ruinerent un
Empire formidable qui avoit long-
temps donné la loy à toute la ter-
re.

Il n'y a jamais eu guere de regle à
l'égard des petits assaisonnemens qu'on
donnoit aux Soldats, mais bien à l'é-
gard du pain. Les Juifs leur en don-
noient pour dix jours, les Grecs cha-
que jour, & les Romains pour un mois:
cependant ce n'estoit par tout que la
mesme ration; car les Juifs leur don-
noient un epha de pain, qui contenoit
dix gomers, & les gomers des Juifs,
aussi bien que les chenix des Grecs
pesoient deux livres & presque un
quarteron. Pareillement les Romains
leur donnoient les deux parts d'un
medin attique en le divisant en trois,
lequel medin contenoit six muids, &
chaque muid huit chenix, de sorte

qu'un medin de pain auroit pû nourrir quarante-huit Soldats par jour.

Mais cette regle si exacte n'empeschoit pas qu'on ne leur fist de temps en temps certaines liberalitez de vin, de viande fraîche & d'autres douceurs; ce qui caufoit une grande réjouissance dans les Armées. Ces largesses étoient faites par les Chefs quand ils estoient receus dans le Camp, pour se faire connoistre aux Soldats : quand ils venoient d'apprendre quelque bonne nouvelle, ou avant le combat, & même encore après, s'ils gagnoient la victoire.

Nous pouvons y ajouter celles qui leur estoient faites dans les triomphes qui estoient tout autrement magnifiques. Depuis la porte Capene, où commençoit la marche jusqu'au Capitole où elle finissoit, on ne voyoit le long du chemin que tables dressées & chargées de viandes à la discretion des Soldats : le lendemain tout le peuple étoit invité au mesme regale dans les places publiques, & la profusion y estoit si excessive, qu'à peine peut-on en croire les Historiens qui nous les

rapportent. Titelive nous apprend que Paul Emile après avoir défait Persée Roy de Macedoine, voyant les Grecs tout estonnez de la prodigieuse dépense qu'il faisoit pour cette victoire, leur dit : ne soyez point tant surpris de mes largesses, il ne faut pas qu'un Chef paroisse moins grand dans sa dépense qu'il l'a esté dans sa victoire. Pline nous étonne bien davantage nous-mêmes par son détail, il nous assure comme une chose qu'il avoit apprise de son pere, lequel la luy racontoit souvent pour y avoir assisté, que Jule Cesar dans son Triomphe d'Afrique fit dresser vingt-deux mille tables, & qu'outre l'infinité de viandes qui y furent servies, il y fit venir cent muids de vin de Falerne & autant de Chio, les plus excellents de ce temps-là. Sylla encherit encore sur tous les autres ; se voyant maistre absolu dans Rome, & regorgeant des biens de tant de personnes de qualité qu'il avoit prosrites & fait massacrer : pour adoucir les esprits des peuples qui fremissoient de ses cruantez, il les traita plusieurs jours avec tant de pro-

fusion, qu'après que tout le monde CHAP.
eut esté rassasié, on jetta une infinité IX.
de restes dans le Tibre. Ces choses
paroissent d'autant plus incroyables
que les plus puissans Monarques de nos
jours ne scauroient les égaler, quand
ils y employeroient tout leur revenu :
cependant tous les Historiens en font
foy, & ajoûtent que pour plus gran-
de delicatesse, & pour mieux montrer
sa grandeur, il y fit boire du vin de
quarante feüilles.

CHAPITRE X.

Des Festins serviles & rustiques.

C E que nous avons dit de la nour-
riture des Soldats, s'observoit
aussi à l'égard des serviteurs : on ne
leur donnoit simplement que le ne-
cessaire, de peur que la trop bonne
nourriture ne les rendît faineans & in-
solens envers leurs Maistres. C'est
pourquoy Platon recommande tant
dans son Livre des Loix à ceux qui

CHAP.
X.

en ont de ne point se familiariser avec eux, de peur qu'ils ne viennent à perdre le respect. Sur tout Aristote dans ses Economiques ne veut point qu'on leur donne du vin : & Polybe nous apprend que parmy les Romains l'usage leur en estoit autant défendu qu'aux femmes honnestes : mais aussi il ne faut pas leur faire souffrir la faim, parce que ce seroit le moyen de leur apprendre à voler, ou les porter à faire quelque coup de desespoir.

Au contraire il faut en certains jours de l'année leur donner quelque relasche & leur permettre de se divertir. Cette coutume est si juste, qu'elle a esté pratiquée en tous temps & en tous lieux. Chez les Romains on leur donnoit la Feste des Saturnales, & pour les rendre plus joyeux, leurs propres Maistres les servoient à table. Ils changeoient d'habit avec eux, & leur rendoient les mesmes honneurs qu'ils exigeoient d'eux dans le service ordinaire. Les Maistresses en usoient de mesme aux Matronales qui se celebroident au mois

de Mars en l'honneur de Junon : & les uns & les autres donnoient alors une liberté entière à leurs domestiques de leur dire librement & impunement tout ce qu'ils vouloient ; sans parler des grands Festins qu'ils leur faisoient , quand ils vouloient en affranchir quelqu'un pour mieux reconnoître ses services. Parmy les Grecs on leur accordoit les Mercuriales : & dans toute l'Asie cette Feste qui duroit cinq jours, s'appelloit Sacean , comme qui diroit maistre valet. Nous voyons quelque chose de pareil en France le Jeudy Saint , lorsque le Roy lave les pieds à douze Pauvres & les sert à table ; & à l'Epiphanie lorsque celui de la Cour à qui la fève est écheuë est servy par le Roy mesme.

En Allemagne generalement tous les Ouvriers font Festin chez eux, & le jour qu'ils commencent de travailler à la chandelle, & le jour qu'ils ont coûtume de la quitter. Nous pouvons ajouter icy les Festins rustiques que les Juifs faisoient à la toison de leurs Brebis , comme celui d'Absalon , où

CHAP.
X.

il invita mesme son pere David & les principaux de sa Cour. Comme aussi celui du riche Nabal qui nous est décrit au premier Livre des Roys Chapitre 25. où le mesme David ayant voulu assister, tout le Mont Carmel où se faisoit la toison fut changé dans un moment en une Cour Royale. Que dirons-nous encore de ceux de la Feste de Pentecoste ou des Premices, lorsqu'ils avoient achevé la moisson, & de ceux des tabernacles ou des vendanges qui duroient sept jours?

Les Payens ne se signaloient pas moins dans ces rencontres, ils faisoient des sacrifices accompagnez de Festins autant dans la semaille que dans la recolte. Après avoir achevé leur travail ils pendoient leurs outils aux arbres le long du chemin, se mettant à boire, à danser & à dire de bons mots à tous les passans sans exception de personne, n'estant point alors permis de se plaindre de leur liberté. Horace nous apprend dans son Art Poétique, que c'est de-là que les Comedies ont pris leur origine, parce qu'on trouva ces sortes de bouffonneries

fonneries rustiques, si plaisantes, que CHAP.
l'on crût devoir les introduire dans les X.
Villes pour le divertissement du public, & insensiblement on leur osta cette grossiereté pour leur donner tous les agrémens du théâtre.

CHAPITRE XI.

Des Festins d'hospitalité.

PLaton distingue de quatre sortes d'Estrangers, les Marchands qui quittent leur maison pour trafiquer : ceux qui voyagent simplement pour voir le Pais & pour s'informer des mœurs des Nations : les Deputez que l'on envoie pour affaires importantes, & ceux qui sont éloignez de chez soy par quelque hazard ou par quelque disgrâce. Or il recommande l'hospitalité dans son Livre des Loix à l'égard de tous, & veut non seulement qu'ils soient receus avec beaucoup de bonté chacun selon son estat : mais qu'on ne laisse manquer de rien jus-

CHAP. qu'aux plus pauvres & aux plus mi-
XI. serables.

C'est un devoir que non seulement la nature rend indispensable par l'amour qu'elle nous inspire envers nos semblables, mais qui a esté reconnu tel par les Nations les plus barbares. Nous ne voyons autre chose que ces sortes d'exemples dans tous les monumens de l'antiquité, les Historiens Grecs & Romains en sont remplis : & outre les preceptes qui en sont gravez en lettres d'or dans l'Ecriture, tant dans l'ancienne que dans la nouvelle Loy, nous sçavons que Dieu luy-mesme & ses Anges ont quelquefois paru sur la terre en habit de Pelerin : les Poëtes font voyager de mesme Jupiter & Minerve, pour montrer combien ce devoir leur est agreable.

Aussi outre les hospices qui estoient establis dans chaque famille particuliere entre les amis & les personnes de connoissance, il y en avoit des communs où l'on recevoit generalement & indifferamment tout le monde. Eustatius en remarque toutes les

ceremonies & les principaux devoirs. Il dit que premierement il les faut saluer de bonne grace, leur disant qu'ils sont les bien venus. Secondement, qu'il faut leur toucher dans la main en signe d'amitié. Troisièmement, qu'il faut les introduire dans le logis : s'ils sont à pied, les décharger aussi tost de leur fardeau, & s'ils sont à cheval, prendre le cheval & le mener à l'écurie sans leur en donner la peine. Quatrièmement, leur faire du feu & leur présenter de l'eau pour se laver les pieds. Cinquièmement, les prier de se mettre sur le lit pour se reposer. Sixièmement, les regaler selon leur qualité, & leur demander des nouvelles de leur voyage. Enfin quand ils veulent partir les traiter avec la mesme civilité, & leur demander excuse s'ils n'ont pas esté receus comme ils meritoient.

Les Romains s'estoient si fort distinguez là-dessus, que leur Ville s'appella la patrie de toutes les Nations, parce que tout le monde y estoit bien receu. Aulugelle qui au cinquième Livre Chapitre 13. parle des degrez du devoir

CHAP. parmy eux, dit qu'ils se tenoient premie-
XI. rement obligez aux pupiles ; seconde-
ment à leurs cliens qui s'estoient mis
sous leur protection : troisièmement ,
à leurs hostes , & enfin à leurs parens,
estimant le devoir de l'hospitalité plus
fort & plus sacré que celuy du
sang.

Ceux de Luques punissoient comme
d'un grand crime celuy qui n'avoit pas
voulu recevoir chez soy un étranger. Les
Gaulois les recevoient indifféramment
sans les connoistre , & ils ne leur de-
mandoient qui ils estoient & d'où ils
venoient qu'après les avoir bien re-
galez. Les Celtes punissoient plus se-
verement ceux qui avoient fait outr-
age au moindre étranger que s'ils s'en é-
toient pris au plus considérable du Païs.
Les Allemans les invitoient de venir
loger chez eux , & il y avoit mesme
de l'émulation à qui les auroit. Les
Moscovites divisoient toutes leurs
provisions & en mettoient une à part
pour les étrangers. Les Goths brû-
loient la maison de celuy qui avoit re-
fusé l'hospitalité. Les Cartaginois le
jettoient dans la Mer , & les Scythes

l'immoloient à Diane.

On fait des Festins quand quel-
qu'un part pour luy souhaiter un heu-
reux voyage, & on en fait à son re-
tour pour se réjouir avec luy des pe-
rils qu'il a évitez. Les Juifs l'accom-
pagnent fort loin au son des Instru-
mens. Les Grecs & les Romains sa-
crifioient à Hercule pour luy. Et les
Allemands considerant les changemens
de maison comme des especes de
voyages, invitoient leurs amis & leur
disoient adieu, comme s'ils eussent deu
ne les plus voir.

CHAPITRE XII.

Des Festins des traitez.

Bien que l'on se soit toujours servy
d'une infinité de ceremonies à l'é-
gard des traitez, des contracts & des
alliances, selon la diversité des na-
tions : par tout neanmoins ces cere-
monies ont esté terminées par de
grands Festins.

Parmy les Juifs ils faisoient un sacrifice de divers animaux, comme d'une vache, d'une chèvre & d'un belier: c'est ainsi que celuy d'Abraham nous est décrit dans la Genese, & c'est ainsi que Jeremie nous apprend que les Juifs en ont toujours usé. Ils coupoient ces animaux en deux, & en ayant fait deux rangées ils passoient au milieu en contractant, comme s'ils eussent voulu dire que celuy qui romproit la promesse qu'il venoit de faire fust mis en pieces comme ces animaux: ou bien pour leur apprendre que comme ces pieces ainsi divisées ne faisoient qu'un même animal, ainsi ils ne devoient estre qu'une même chose à l'avenir avec ceux à qui ils avoient promis leur amitié.

Les Grecs sacrifioient un agneau, & pendant la ceremonie ils luy arrachent les poils de la teste, comme s'ils eussent souhaité que toutes sortes de maux tombassent sur la teste de celuy qui romproit le traité, ou bien qu'il fust arraché de la vie d'une manière violente, ou bien qu'il fust privé de sepulture & exposé à la voirie

pour estre déchiré par les loups.

Les Ircaniens touchoient dans la main droite, se la donnant reciproquement & prenoient les Dieux à témoin, les priant au mesme temps d'exterminer le premier qui viendrait à rompre. Cette coutume a esté aussi observée des Romains parmy les gens de Guerre.

Mais dans les grands traitez ils y employoient plus de ceremonie. Le Fecial ayant la teste voilée d'estamine & couronnée de vervaine, tenant une verge dans l'une des mains & une pierre dans l'autre, prioit Jupiter de frapper le premier qui romproit le traité, comme il alloit frapper une truie qui estoit-là presente : & aussi tost luy ayant donné un coup de sa verge & de sa pierre, elle estoit immolée. D'autrefois il ne juroit que par la pierre ; disant au nom de tout le peuple, que s'il gardoit le traité, il prioit les Dieux de luy envoyer toute sorte de prosperitez : que si au contraire il le rompoit, il les prioit de le faire perir & de renverser tout l'estat ; comme cette pierre tomboit de ses

main, la jettant aussi-tost par terre; & que ceux qu'il auroit trompez ne souffrissent aucun dommage ny dans leurs Loix, ny dans leurs Maisons, ny dans leurs Temples, ny dans leurs Sepulchres.

Les Molosses coupoient un bœuf en une infinité de morceaux, & les partageoient à une infinité de gens qu'ils prenoient pour garands, non seulement pour avoir plus de témoins de la foy qu'ils venoient de donner, mais aussi plus de vengeurs s'ils venoient à la rompre.

Les Scythes tuoient pareillement un bœuf & le coupoient en une infinité de morceaux qu'ils faisoient cuire, les mettant ensuite sur la peau qu'ils estendoient à plate terre en forme de nape, & l'un d'eux s'estant assis au milieu, en donnoit à tous ceux qui venoient mettre leur pied droit sur la peau comme garants du traité.

Les Lydiens & les Caramaniens se tiroient du sang de leurs bras & se le donnoient à boire, montrant par-là qu'ils répandroient volontiers tout leur sang

sang pour l'observation du traité. Les Armeniens outre cela y trempoient la pointe de leurs épées. Les Arabes en beuvoient, & du reste en rougissoient leurs armes & leurs corps. Catilina se servit aussi de la boisson du sang humain, pour mieux affermir tous les conjurez dans son entreprise.

Les Macedoniens & les Moscovites se servoient du pain & du sel, disant que comme le pain est composé de plusieurs grains & le sel de plusieurs goûtes d'eau : ainsi ils veulent s'unir ensemble pour n'estre tous à l'avenir qu'une mesme chose par des témoignages continuels d'une éternelle amitié. De là vient que dans tous les sacrifices anciens, autant parmy les Juifs que parmy les Gentils, on employoit le sel comme un symbole de la Foy qu'ils promettoient à Dieu. Et de là vient qu'en Allemagne on prend pour un mauvais augure, quand quelqu'un renverse la saliere sur la table, ne doutant point qu'il n'en arrive quelque querelle, à cause que le sel est le symbole de la paix & de l'union.

CHAPITRE XIII.

*Des Festins des Solennitez &
Confrairies.*CHAP.
XIII.

ON faisoit autrefois deux sortes de Festins en l'honneur des Dieux, les uns qui regardoient les Festes solennelles communes à tout le monde, les autres qui ne regardoient que de certaines Confrairies. Nous pouvons mettre au premier rang tous ceux que Dieu avoit ordonné aux Juifs, comme celuy de toutes les semaines que chacun faisoit le jour du Sabat dans sa famille : celuy des nouvelles lunes, neomenies ou calendes qu'ils faisoient au commencement de chaque mois avec toute leur parenté. Celuy de l'agneau paschal qu'ils mangeoient debout, le baston à la main & en habit de pelerin, avec du pain sans levain & des herbes ameres, en memoire de leur sortie d'Egypte. Cet agneau devoit estre rôty tout entier

sur les charbons ardens & sans luy briser aucun os : de sorte qu'ils en faisoient comme un squelette qu'ils jettoient ensuite dans le feu ; car il estoit alors deffendu de rien reserver des restes de la table. Celuy de la dedicace ou de la purgation du Temple, & celuy des sorts, lorsque par le supplice d'Aman ils furent delivrez de cette persecution cruelle que ce premier Ministre leur preparoit, laquelle devoit tous les exterminer. Ils l'appelloient en leur langue purin, elle arrivoit entre les mois de Février & de Mars, & se celebroit plusieurs jours avec tant de dissolution, qu'on l'appelle avec raison le Carnaval des Juifs. Enfin tous les sacrifices estoient autant de banquets, que Dieu sembloit n'avoir ordonnez que pour manger en quelque maniere avec son peuple : d'où vient que souvent la table s'appelle autel, & l'autel table, ces deux noms ne signifiant dans le fonds que la mesme chose.

Quant aux Festins annuels & particuliers, outre ceux que faisoit cha-

CHAP. que Curie à Rome & à Athenes au
XIII. jour de leur Dieu tutelaire : chaque
Confrairie faisoit aussi le sien , dont
il y en avoit presque autant de sortes
qu'ils adoroient de sortes de Dieux.
Il est vray qu'elles furent plusieurs
fois supprimées, non seulement à cau-
se des grands excez qui s'y commet-
toient , mais parce que les Souve-
rains les apprehendoient comme des
assemblées de sedition. Tarquin le
Superbe fut le premier qui les def-
fendit : neanmoins comme quelque
temps après il fut chassé de son Thrô-
ne, elles furent aussi-tost restablies.
Elles furent encore deffendues du
temps de la Republique sous les Con-
suls Lucius Cecilius & Quintus Mar-
tius : mais le Tribun Clodius s'y op-
posa en faveur du peuple. Enfin el-
les receurent leur dernier coup sous
l'Empire de Jules Cesar , de Neron
& de Trajan , lesquels estant absolus,
& ne trouvant aucun obstacle dans
leurs Edits , abolirent entierement
cette semence de discordes , qui sous
pretexte de Religion formoient
des cabales plus secretes & plus ze-

lées , & par consequent plus dange-
reuses.

Or comme tous ces Festins de solennitez & de Confreries n'estoient composez que des restes des sacrifices , il est necessaire de sçavoir le partage qui s'en faisoit. On mettoit sur l'autel en l'honneur de Dieu les reins de la victime, le foye, la graisse & la queue, comme les parties qui contribuent le plus à la vie, & ces parties estoient entierement brûlées. La poitrine, l'épaule gauche & les mâchoires appartoient aux Prêtres, & tout le reste à celui qui offroit le sacrifice : & parce qu'il falloit tout manger le mesme jour, & qu'une mesme famille n'y pouvoit pas suffire : de-là vient qu'ils invitoient leurs amis & faisoient Festin. Il faut pourtant excepter les victimes qui s'offroient pour les pechez, dont les restes appartoient entierement aux Prestres: c'est la difference qu'il y avoit entre les propitiatoires & les pacifiques. Il faut encore excepter les Festins que l'on presentoit aux Dieux, qu'on appelloit Lectisternia, où l'on met-

54 *Des Festins des solennitez.*

toit leur figure à table , & quelque temps après voyant qu'ils ne touchoient point aux viandes , on prioit les Prestres de les manger pour eux. On establit d'abord trois Officiers à Rome qui devoient regler la dépense , le service & la ceremonie de ces Festins sacrez , lesquels on nommoit Epulons. Et parce qu'on leur attribuoit non seulement tous les heureux succez de l'Estat , mais encore tous les maux publics dont on estoit preservé : de-là vient qu'ils augmentèrent de temps en temps & le nombre de ces Officiers & la magnificence de la table : lors de la Guerre de Macedoine ils en créèrent trois nouveaux , après on y en joignit deux autres , & puis encore deux.



CHAPITRE XIV.

Des Festins publics.

LEs Romains donnoient deux sortes de Festins publics, les uns qu'ils appelloient la table droite, où ils traitoient les invitez avec ordre & splendidement ; & comme tout le monde y estoit appelé, on dressoit trois sortes de tables avec quelque difference pour distinguer les estats. Les basses pour le peuple, les moyennes pour les Chevaliers, & les plus hautes pour les Senateurs. Celle des Pritanenses qui composoient le Senat d'Athenes au nombre de cinq cens, n'estoit pas moins magnifique. Les dix Tribus en nommoient chacune cinquante, qui gouvernoient l'Estat l'espace de trente-cinq jours, & pendant tout ce temps-là ils estoient défrayez par le public avec une delicatesse extraordinaire. Parmy ces cinq cens ils en choissoient un de sept

CHAP.
XIV.

en sept jours qui gardoit les clefs de la Ville, tenoit les Sceaux & occupoit le premier lieu à table.

Les autres Festins n'estoient à proprement parler que des largesses ou distributions qu'ils faisoient d'huile, de vin, de viande, de pain & semblables choses nécessaires à la vie. Ils s'appelloient Sportulaires, parce qu'ils les donnoient dans de certains paniers qu'on nommoit Sportules à Rome. De-là vint la distribution du bled, laquelle n'estoit d'abord qu'arbitraire, mais le Tribun Cajus Grachus la fit depuis passer en Loy, obligeant les Officiers publics de la faire une fois tous les mois à un prix modique. Enfin les Senateurs voulant encherir sur les Tribuns & gagner l'amitié du peuple, la firent toute entière sans prendre de l'argent. Il y avoit pour cela de prodigieux greniers dans la Ville qui estoient fournis par la Sicile, la Sardaigne, l'Egypte & l'Affrique, dont il s'en faisoit un transport continuel.

CHAPITRE XV.

*Des Festins de sacre.*CHAP.
XV.

Chez les Juifs lorsqu'on consacroit un grand Prestre, on faisoit un prodigieux preparatif de toutes sortes de viandes dans le Temple pour cette ceremonie qui duroit sept jours, pendant lesquels celuy qui devoit estre consacré n'en pouvoit sortir ; mais il s'acquittoit premierement de deux holocaustes & d'un sacrifice ; le premier, d'un veau ; le second, d'un belier pour l'expiation du peché ; & le dernier pareillement d'un belier, mais en action de graces. Après quoy il regaloit tous ceux de son Ordre ; sçavoir, tout le corps des Levites, & chaque jour on brûloit les restes du Festin, estant tres-expressement deffendu par la Loy d'en conserver la moindre chose.

Chez les Romains la magnificence estoit si grande dans ces occasions,

CHAP.
XV.

qu'elle tourna depuis en proverbe ; ne pouvant mieux exprimer la somptuosité de quelque table qu'en disant que c'estoit le Festin d'un Pontife. Aussi n'y épargnoit-on point la dépense, tous ceux qui estoient élevez à cette dignité, disputant, avec leur predecesseur pour encherir sur la bonne chere. Il y avoit ordinairement trois tablès : dans la premiere estoient assis celuy qui sortoit de charge & celuy qui devoit estre installé avec ceux qui estoient nommez pour faire la ceremonie : dans la seconde les principaux Officiers du Temple, & dans la troisième quatre Vestales avec les plus proches parentes du nouveau grand Prestre.

Parmy les Chrestiens on fait aussi des regales aux premieres Messes & à la Profession des Religieux & des Religieuses. On en fait de plus grands à la consecration des Evêques, & de plus grands encore à la creation d'un Pape. Comme la ceremonie répond à la grandeur de la magnificence, il faut tascher de n'en omettre aucune circonstance, & la

représenter dans toute son estendue. CHAP.¹

XV.

On pare la sale du banquet des plus riches tapisseries, c'est à dire qu'elles ne sont faites que d'or & de soye. Au bout de la sale on dresse un théâtre qui en occupe tout l'espace s'étendant d'un mur à l'autre, où l'on monte par trois degrez. Au milieu de ce théâtre on élève une estrade quarrée haute d'un pied, où l'on place la table du Pape. Son siege qui est couvert de drap d'or, est appuyé contre la muraille, couronné d'un dais de pareille étoffe & soutenu par un marche-pied de deux degrez. A costé gauche du mesme théâtre on prepare une autre table qui luy sert de buffet ou credence chargée de vaisselle d'or & d'argent pour le service, avec le vin & l'eau de la bouche.

A costé droit, mais au dessous & hors du théâtre on prepare la table pour les Cardinaux, Evêques & Prêtres : & après eux du mesme rang celle des autres Prelats : il est vray que celle des Cardinaux est un peu plus élevée, & que leurs sieges sont soutenus d'un marche-pied. Vis-à-

CHAP.
XV.

vis à costé gauche au dessous pareillement du théâtre on prepare la table des Cardinaux Diacres, & ensuite du mesme rang celle de la Noblesse & des principaux Officiers de la maison, avec la mesme difference que nous avons remarquée à l'égard des Cardinaux, Evêques ou Prestres & des autres Prelats. Et au bas de la sale on dresse aussi deux grandes tables aux deux costez de la porte, lesquelles servent de buffet commun.

Si l'Empereur s'y trouve, on luy dresse une table particuliere à la droite du Pape & sur le mesme théâtre, mais sans aucune elevation. Son siege est sur un marche-pied vert, couvert de drap d'or, mais sans dais: & son buffet est dressé à gauche auprès celui du Pape.

S'il y assiste quelque Roy ou l'Empereur d'Orient; car il n'est traité qu'en qualité de Roy: on leur dresse veritablement un buffet particulier, & ils ont tant de serviteurs qu'ils veulent, mais ils n'ont point de table ny de siege en particulier, &

s'assoyent après le premier Cardinal
Evesque. CHAP.
XV.

Les Cardinaux ont chacun quatre Officiers qui les servent , l'un pour leur presenter à boire , l'autre pour couper les viandes , l'autre pour les leur servir avec la fourchette , & le dernier pour faire l'essay de toutes les choses qu'ils mangent , & pour les faire apporter sur la table.

Le Pape est servy par les personnes de la plus haute qualité , mesme par les enfans des Roys , s'il y en a. Estant donc revestu de ses habits de ceremonie avec sa mante rouge ouverte par devant & la thiare en teste , il marche entre les Cardinaux Diacres qui l'ont esté prendre dans son appartement , & le conduisent jusques à sa table. Les Cardinaux & les Prelats sont revestus de leurs rochets avec un mantelet violet ouvert par devant & une mitre blanche : & s'il y a des Cardinaux reguliers , ils portent le mantelet de la mesme couleur de leur Ordre. Les Massiers sont aussi revestus de leurs habits les plus propres , & marchent devant pour faire

CHAP. retirer le monde. Le Maistre du sa-
XV. cré Palais & le grand Maistre de la
maison doivent donner les ordres , a-
fin que toutes les choses soient ser-
vies en leur temps & sans confu-
sion.

Estant arrivez dans la sale le Pape
s'asseoit , mais les Cardinaux , les
Princes & les Prelats se tiennent de-
bout devant leurs tables en deux li-
gnes selon le rang où ils doivent es-
tre placez. Alors le plus noble lai-
que , quand ce seroit mesme l'Empe-
reur ou un Roy, va presenter de l'eau
au Pape pour laver les mains , ac-
compagné du Maistre du sacré Pa-
lais & precedé par le Heraut d'Ar-
mes , par le Maistre des ceremonies
& par un Auditeur qui porte la ser-
viette. Ils trouvent auprès du Pape
le premier Cardinal Evesque & deux
Cardinaux Diacres : dont l'un tient
le bassin pendant que le Cardinal E-
vesque verse de l'eau qu'il a receu des
mains du Prince , & l'autre luy don-
ne la serviette qu'il a receuë pareille-
ment de l'Auditeur. Pendant que le
Pape lave les mains les Prelats & les

laïques mettent le genoüil à terre & les Cardinaux se tiennent découverts. Les Cardinaux ensuite lavent debout ayant mis leurs mitres, & les Prelats & les Nobles debout aussi, mais découverts. Après cela le Pape fait la benediction de la table découvert, assisté des Cardinaux Diacres, lesquels luy ayant remis la thiare sur la teste se retirent à leur place.

Le premier plat du Pape est porté par la personne de la plus haute qualité, qui le va prendre des mains des Officiers hors la porte de la sale : le second par celui qui tient le second rang, & ainsi successivement des autres toujours par les personnes les plus considerables, lesquelles s'estant acquittées de leur service se vont mettre à leur place.

On ne fait l'essay des viandes en presence que de celles du Pape & de l'Empereur ; comme aussi il n'y a que leurs viandes qu'on porte couvertes : pour celles des Roys, des Cardinaux & des autres elles se portent découvertes ; & si on en fait l'essay, ce n'est qu'au buffet par les Officiers

HAP. de celuy à qui on les doit servir.
XV. Pendant tout le repas le Diacre ou le Chapelain du Pape lit sur un pupitre quelque chose de l'Ecriture sainte, & on mange en silence. Toutes les fois que le Pape boit on se découvre seulement aux tables du premier rang : mais en celles du second on met de plus un genouil à terre.

Après qu'on a mangé la viande on lave une seconde fois les mains avec les mesmes ceremonies qu'à la premiere, si ce n'est qu'à celle-cy chacun se tient assis. Après quoy on sert le fruit, & quand tout est finy, le Lecteur ayant dit ; *tu autem Domine, miserere nobis*, on se leve avec ordre, & les graces estant rendues on ramene le Pape dans son appartement, de mesme qu'on l'y estoit allé prendre.

Il faut remarquer que dans ces Festins on n'y reçoit jamais les femmes, quand mesme ce seroient des Imperatrices, des Reynes & les plus proches parentes du Pape.

CHAPITRE XVI.

Des Festins de Couronnement.

Pour ceux que l'on fait au couronnement des Souverains, ils ont toujours esté celebres dans toutes les Nations. Nous apprenons de l'Ecriture sainte au premier Livre des Roys Chap. 9. que lorsque Samuel sacra Saül, & le proclama Roy de la part de Dieu, il luy fit au mesme temps un magnifique Festin. Mais le premier Livre des Paralipomenes nous fait bien une plus ample description de celuy de David au Chapitre 12. Il dit qu'il se trouva en Hebron, qui estoit le lieu de l'assemblée, jusqu'à trente-quatre mille huit cens vingt-deux personnes de toutes les Tribus d'Israël, qui menotent avec eux une infinité de bestes de charge pour toutes sortes de provisions, & qu'ils y furent regalez l'espace de trois jours. Que si du pere nous

CHAP. XVI.

F

CHAP
XVI.

voulons passer au fils , nous verrons que la dépense ordinaire de Salomon nous donne une très-grande idée de celle de son couronnement. Il falloit tous les jours pour sa table trente sacs de farine de seigle & soixante de pur froment , selon le texte sacré : dix bœufs gras , vingt ordinaires & cent brebis , outre les cerfs , les chevreuils les veaux & la volaille qui alloit à l'infiny.

Chez les Perses la profusion n'estoit pas moindre , nous lisons dans l'Histoire , qu'après qu'Artaxercez eut affermy son Empire qui s'estendoit depuis les Indes jusqu'en Ethiopie , & qu'il y eût estably cent vingt-sept Satrapes , c'est à dire autant de Gouverneurs : il convoqua tous les grands à Suses , lieu de sa residence , où il leur fit des Festins continuels l'espace de cent quatre-vingts jours. Il avoit fait dresser pour cela une tente prodigieuse au milieu des Champs , soutenüe par des colonnes d'or & d'argent , ornée en dedans de superbes tapisseries , & cette tente contenoit plusieurs milliers de per-

sonnes. Tout le service estoit d'or, d'argent ou de pierres precieuses, & les viandes y furent servies en si grande abondance que personne n'estoit refusé. Athenée pour nous figurer cette grande dépense, dit que plusieurs grandes Villes en furent affamées, & les habitans obligez de se retirer ailleurs, parce qu'on enlevoit tout chez eux pour fournir à la table du Roy. Herodote ajoute que pour faire encore plus éclater leur magnificence, ils ne refusoient rien de tout ce qui leur estoit demandé pendant le Festin. C'est pourquoy Xercez ne peut refuser à Amestis de luy laisser épouser la femme de son frere Masistis, dont il estoit éperduëment amoureux. Et c'est pourquoy Assuere ne put refuser à Esther la mort d'Amán son premier Ministre.

Chez les Romains ceux qui estoient designez Consuls faisoient aussi de grandes magnificences. Plin l'Historien nous apprend que Jule Cesar à son troisiéme Consulat, outre la profusion des viandes où il n'avoit observé aucune mesure, il fit servir

CHAP. avec la même profusion de quatre for-
XVI. tes de vin les plus fameux & les plus excellents de ce temps-là ; ſçavoir du Falerne , du Chio , du Lesbien & du Mamertin. Mais c'eſt principalement les Ediles qui ſe diſtinguoient dans cette occaſion , parce que gagnant par ce moyen la faveur du peuple , ils s'ouvroient le chemin aux premières Charges de la Republique : & cela eſtoit tellement en uſage , que Mammertus qui eſtoit d'ailleurs d'une des meilleures maiſons de Rome , homme de merite & de très grands biens , ne fut refusé pour le Conſulat que parce qu'eſtant Edile il n'avoit pas fait une dépenſe proportionnée à ſon bien. Auſſi la pluſpart s'y ruïnoient , & cette dépenſe auroit cauſé la perte des principales familles , ſi les emplois qu'on leur donnoit enſuite dans les Provinces ne les euſſent recompénſez.

Il ne faut pas oublier celle des Empereurs d'Allemagne lorsqu'il ſont élus ; voicy la deſcription que j'en ay pû recueillir de divers endroits. Après que les ceremonies de l'élection

sont achevées , & qu'on l'a conduit au bruit des tambours & aux fanfares des trompettes à la sale du Fes̃tin ; trois Gentils hommes de la chambre montez sur de beaux chevaux courent par les ruës en jettant par tout des poignées d'or & d'argent aux armes & à la figure de l'Empereur. Ensuite l'Electeur de Brandebourg en qualité d'Echançon estant monté à cheval, va prendre au milieu de la place où l'on a dressé une table qui porte les honneurs, il va prendre un bassin, un éguiere & une serviette, & vient presenter de l'eau à l'Empereur : après quoy il donne & le bassin & l'éguiere , & la serviette & le cheval au Comte de Zoller , parce que cela luy appartient de droit, comme il est porté par la Bulle d'or.

Ensuite l'Electeur de Saxe , comme Mareschal monté aussi à cheval, & va à un grand monceau d'avoine qu'on a préparé auprès du Palais , où après en avoir remply un muid qui est fait d'argent , il le donne avec son cheval à son Lieutenant qui est de la maison de Pappenhein , & le reste de

CHAP.
XVI.

l'avoine est enlevé par le peuple.

Ensuite l'Electeur Palatin monte pareillement à cheval comme grand Maître de l'Hostel, & va à la cuisine qui est hors du Palais, où ayant pris un plat qu'il porte à la table de l'Empereur, il l'en oste aussi-tost & donne le plat avec son cheval au premier Maître d'Hostel, qui est de la maison de Seldek.

Ensuite les trois Archevesques Electeurs Ecclesiastiques benissent la table, celui de Treves commence, & les deux autres répondent. Après quoy l'Electeur de Mayence vient presenter les Sceaux à l'Empereur en qualité d'Archichancelier Germanique, & l'Empereur les luy ayant pendus au cou, jure non seulement de conserver leurs privileges, mais mesme de les augmenter si l'occasion s'en presente.

Enfin ils se mettent à table, celle de l'Empereur est au milieu élevée sur sept marches, & celles des Electeurs sur une seulement, chacun ayant la sienne avec son buffet & toutes ces tables très-richement ornées aussi

bien que leurs sieges. La premiere, est à l'Electeur de Cologne à costé droit de l'Empereur. La seconde, à celuy de Saxe vis à vis à costé gauche. La troisiéme, à celuy de Mayence. La quatriéme, à l'Electeur de Brandebourg. La cinquiéme, à celuy de Treves, & la sixiéme au Palatin. Au bas de la sale on met aussi des tables longues où se placent le grand Maistre de l'Ordre Teutonique, les Evesques de Vitzbourg, de Vormes, de Spire, le Duc de Baviere avant qu'il fust Electeur, celuy de Juliers & plusieurs autres Princes & grands Seigneurs de l'Empire. Dans une autre sale contiguë il y a diverses tables pour les Deputez de Cologne, d'Aix la Chapelle, de Nuremberg & de Francfort.

Pendant que la Cour disne les bas Officiers font rostir en pleine place un bœuf tout entier, farcy de plusieurs autres animaux & volailles, embroché dans une longue perche revestué de fer, qu'ils laissent à la discretion du peuple : aussi bien que deux fontaines de vin, l'une de vin blanc & l'autre

72 *de Couronnement,*
CHAP. de rouge qui coulent de deux becs
XVI. d'un Aigle Imperial : ce qui les excite
à des acclamations continuelles, lesquelles meflées avec le son des instrumens font un très-beau concert. Comme les Allemans sont grands mangeurs, on demeure ordinairement quatre heures dans ce Festin Imperial, & les Suisses encherissant sur eux, ils demeurent les jours entiers dans ceux que chaque Canton fait deux fois l'année à ses Magistrats. De sorte qu'il ne faut pas s'étonner si l'on est obligé après le repas de transporter tous ces Messieurs de la table au lit pour les y laisser cuver leur vin, les uns & les autres se laissant tomber entre les bras de leurs valets comme des corps morts, sans sentiment, sans raison, & ne donnant point d'autre signe de vie que par les fumées qui sortent de leur bouche & de leur nez avec les ronflemens.



CHAP.

CHAPITRE XVII.

Des Festins mortuaires.

LEs Festins pour les deffunts se faisoient, ou incontinent après leur mort, ou dans leurs funerailles, ou après qu'on avoit quitté le deuil. Et cela pour trois raisons, ou pour se consoler de leur perte, ou pour perpetuer leur memoire, ou pour appaiser les Dieux des Enfers chez lesquels ils alloient demeurer toute une éternité, & les leur rendre propices.

CHAP.
XVII.

Les Grecs faisoient quelquefois ce Festin trois jours, quelque fois sept, d'autre fois neuf ou trente après la mort en l'honneur de Mercure, pour le prier d'avoir bien soin de l'ame du deffunt & de le conduire en bon lieu. Quand ils estoient morts en pais étrange ils les appelloient trois fois pendant le repas : & à l'égard des grandes andes qu'on servoit à table, ils ob-

servoient ces trois differences. La premiere, qu'ils ne les mangeoient qu'au soleil couchant, au lieu qu'ils offroient leurs sacrifices aux Dieux au soleil leant. La seconde, qu'ils les tuoient la teste penchée contre terre, au lieu qu'ils immoloient les victimes en leur faisant lever la teste vers le Ciel. La troisiéme, c'est qu'ils ne mangeoient dans ces occasions que des animaux chastes & taillez, au lieu qu'il estoit deffendu d'en offrir aux Dieux d'autres que d'entiers.

Chez les Romains on gardoit le corps sept jours, le huitième on le brûloit, le neuvième on enterroit les cendres, d'où viennent leurs novendiales ou neuvaines, & le dixième on purgeoit la maison en la balayant bien & en allumant des feux par tout. Ces ceremonies estoient suivies de Festins si magnifiques, qu'on n'y pouvoit servir que des viandes les plus cheres. Titelive nous apprend que dans celui de Licinius on avoit remply tout le Marché des tables, & qu'on y fit combattre cent vingt

Gladiateurs. On presentoit aussi un Festin au deffunt qu'on mettoit sur son tombeau, composé de lait, de miel, d'eau, de vin, d'olives & de fleurs, qu'on appelloit *Silicernium*, parce qu'il falloit l'y porter sans dire mot, & se contenter de le regarder sans y toucher.

Les Scythes portoient l'espace de quarante jours le corps mort chez tous ceux de sa connoissance, & il falloit que chacun luy fist un Festin. Les Thraces luy sacrifioient des victimes pendant trois jours, qui estoient mangées par les assistans. Les Perses ne faisoient des Festins qu'à la mort de leurs Roys. Ils elevoient le corps sur une machine au milieu de la grande place, entourrée de dix bieres pleines de ceux qui mouroient au mesme temps, & pendant sept jours qu'il estoit là, les Soldats divisez en plusieurs bandes chantoient nuit & jour des Cantiques funebres & beuvoient au repos du deffant, chacun leur apportant de chez soy de quoy faire bonne chere. Les Effedons entr'autres viandes mangeoient le corps

mesme du deffunt comme le mets le plus delicat. Les Celtes leur ostoient le crâne, & après l'avoir bien netoyé & enchassé dans l'or, ils y beuvoient au repos du deffunt. Les Indiens les tuoient quand ils les voyoient malades à l'extremité & les mangeoient encore tout chauds. Les Turcs portent sur le tombeau diverses viandes qu'ils laissent à la discretion des pauvres & des oyseaux. Ils croyent pourtant que c'est le Diable qui les mange, parce qu'ils s'imaginent qu'il est fort gourmand : c'est pourquoy, comme ils aiment mieux qu'il mange ces viandes que le corps du deffunt, ils continüent d'y en porter tous les jours de nouvelles jusqu'à ce que le corps soit pourry, qui est selon eux l'estat le plus seur pour le garantir des mains de l'ennemy.



CHAPITRE XVIII.

De la qualité des Invitez.

IL faut observer plusieurs choses en ceux que l'on invite. La première, que ce soient des amis, ou déjà faits, ou que l'on ait envie de faire, parce que la communication des viandes qui sert à entretenir la vie & à la faire passer agreablement, est une grande disposition à la communication des esprits. La seconde, que le plus souvent qu'il se pourra ce soient des voisins; car comme on dit communément, il vaut mieux un bon voisin qu'un amy absent & éloigné. En effet puisque par leur voisinage ils participent à tous nos maux, à nos incommoditez & à nos perils; n'est-il pas juste qu'ils participent aussi à nos douceurs, & par conséquent à celles de la table?

La troisième, que ce soient des gens de bonne renommée, parce que

^{CHAP.}
XVIII. comme la table marque une grande union, & que l'union vient de la ressemblance, il semble par-là qu'on soit tel que ceux qu'on invite.

La quatrième, que ce soient des gens paisibles : parce qu'autrement dans la chaleur du vin on en vient facilement aux querelles : de sorte que si l'on ne prend bien garde à ce choix, la table qui ne doit servir qu'à unir davantage les gens, ne servira qu'à les diviser.

La cinquième, que ce soient des gens de bonne humeur ; car pour délicates que soient les viandes, on n'y prend aucun plaisir, & elles deviennent insipides, si tous les invitez ne sont de bonne compagnie, & si l'on ne peut dire avec liberté le mot pour rire.

La sixième, que ce soient des personnes sages, parce que comme la table donne une grande familiarité, de la familiarité on passe à la licence, si la vertu ne retient. C'est pourquoy il faut bien se donner de garde d'amener chez vous des gens qui puissent deshonorer vostre maison.

Les Roys font manger à leur table ceux à qui ils veulent faire beaucoup d'honneur. C'est ainsi que David mangea avec Saül après avoir tué le Geant Goliath. Et c'est ainsi que le même David fit depuis manger à sa table Miphibozet petit fils de Saül, & Berzelaus de Galaad qui l'avoit très-bien reçu dans son exil. Nous voyons dans l'Histoire Romaine que Vespasien rend graces en plein Senat au Prince de ce qu'il luy avoit fait cet honneur. Auguste faisoit choix tous les jours de quelques-uns des principaux & du plus grand mérite. Mais l'Empereur Macrin sans avoir égard à la naissance, honoroit principalement de cet avantage les gens capables. Suetone rapporte qu'un Provincial très-riche se trouvant à Rome du temps de Caligula, & voulant avoir cet honneur, offrit deux cens sesterces à celuy qui avoit charge d'inviter, à condition qu'il ne le fit point connoistre : & que l'Empereur l'ayant sceu luy fit presenter le lendemain quelque bagatelle à acheter, avec ordre de luy dire que

s'il en donnoit deux cens mille sesterces, l'Empereur luy même le prieroit à disner : en quoy se voyant pris & n'osant reculer il paya bien cherement son écor.

Aujourd'huy l'on n'invite que des bouffons, des flateurs & des débauchez qui puissent inspirer toute sorte de licence & de ris dissolus, & l'on se cache le plus que l'on peut des personnes vertueuses, comme censeurs trop severes des desordres qui regnent.

Les Grecs ne permettoient point que leurs femmes parussent à table, quand ils invitoient quelqu'un, parce que comme le vin donne de la gayeté, on dit facilement des choses qui blessent la pudeur. Les Romains n'observoient cette severité qu'à l'égard de leurs filles, & au lieu qu'ils estoient renversez sur des lits en mangeant, ils faisoient tenir leurs femmes assises pour plus grande décence, & les enfans sur leurs pieds au bout de la table. Quant à leurs domestiques, ils ne les y admettoient jamais s'ils n'estoient affranchis, la table estant une des plus grandes marques

de la liberté dont ils les recompenseroient. CHAP. XVIII

Les Perses n'y faisoient point non plus venir leurs femmes que pour leurs meilleurs amis , esperant qu'ils en auroient du respect , ou pour une plus grande marque d'hospitalité & de bonne intelligence avec les estrangers. D'où vient que les Ambassadeurs de Darius estant magnifiquement regalez par Amintas Roy de Macedoine , ils le prierent de faire venir ses femmes & ses concubines : mais Amintas leur representant que ce n'estoit point la coûtume des Grecs , ils repartirent que c'estoit la leur , & qu'il estoit bien juste qu'ils fussent receus , comme ils recevoient eux-mêmes les autres ; ce qui leur fut accordé , quoy que mal-heureusement pour eux : car dans la chaleur du vin ils s'émanciperent à de certaines licences qui les firent tous massacrer , sans avoir aucun égard au droit des gens , la jalousie de la Nation estant plus forte que toutes les raisons d'Estat.

CHAPITRE XIX.

Du nombre des Invitez.

CHAP.
XIX.

Pour le nombre Varron nous apprend qu'on se regloit sur les Graces ou sur les Muses, n'invitant jamais plus de trois personnes, & jamais plus de neuf : d'où vient qu'ils appelloient leurs tables *triclinium*, n'y ayant que trois lits, un pour chaque invité, ou bien en faisant placer trois dans un mesme lit. Je trouve pourtant que quelquefois ils en invitoient sept à l'honneur de Pallas, parce que ce nombre qui est sterile dans la supputation, luy estoit consacré comme un simbole de sa virginité. Aussi disoit-on autrefois en proverbe, *septem convivium*, *novem convitium*, comme qui diroit jusqu'à sept c'est encore un banquet : mais si vous allez jusqu'à neuf, ce n'est plus que cohuë & confusion.

Les Grecs, si nous en croyons

Homere, aimoient le nombre de dix, parce qu'il est rond, plein & parfait. Platon estoit pour le nombre de vingt-huit à l'honneur de la Lune, parce qu'en vingt-huit jours elle acheve son cours. Jule Capitolin nous apprend que l'Empereur Verus aimoit par la mesme raison le nombre de douze à l'honneur de Jupiter, parce qu'il acheve le sien en douze années. Suetone l'avoit déjà remarqué d'Auguste dans son fameux banquet où il fit habiller douze de ses conviez en habit de Dieux, & autant de Dames en habit de Deesses. Elius Lamprius observe qu'Heliogabale estimoit si fort le nombre de huit, selon le proverbe des Grecs, qu'il faut huit en toutes choses, & selon la maxime des Philosophes qui reglent la perfection au huitième degré, *ut octo*, qu'un jour il invita huit testes chauves, huit louches, huit manchots, huit bossus, huit muets, huit borgnes, huit enrouëz, huit Mores, huit Colosses, huit Nains & huit nazons. En France nous tenons le nombre de treize à mauvais augure, parce qu'on

CHAP.
XIX.

pretend qu'il a esté plusieurs fois ob-
servé qu'il en meurt toujourns un dans
l'année. Pompée faisant la guerre en
Judée traita jusqu'à mille personnes
tout à la fois. Et Varron ajoute que
Pythius Bythinus traita toute l'Ar-
mée de Xercez, qui estoit de quatre-
vingts huit mille hommes.

Quand tous les invitez estoient as-
semblez on les contoit, & s'il s'en
trouvoit quelqu'un au-delà du nom-
bre qui estoit prescrit & en usage,
on le prioit de se retirer. Surquoy
l'on fait un conte fort plaisant d'un
certain Parasite, lequel après un pa-
reil dénombrement ayant esté prié
de se retirer par celuy qui en avoit
charge : Monsieur, luy dit-il, vous
me prenez pour un autre, je vous
prie de compter encore une fois, &
mesme de commencer par moy, &
vous verrez assurement que ce n'est
pas moy qui suis icy de trop.



CHAPITRE XX.

Du temps & de la maniere d'inviter.

CEs deux circonstances du temps & de la maniere sont très-necessaires : parce que tant soit peu qu'on soit honneste, l'on se deffend le plus que l'on peut : & quand l'on se rend enfin aux civilitez pressantes d'un amy, il est juste qu'on donne du temps , afin que ce divertissement ne soit point nuisible. Le moins qu'on en puisse donner generalement parlant c'est deux jours , pour qu'on puisse se débarasser de toutes sortes d'affaires , & que l'on soit plus libre dans le Festin , ce qui en fait le meilleur assaisonnement ; car si pendant le repas l'esprit est ailleurs, l'on ne scauroit trouver de goust aux viandes. Les Juifs invitoient pour leurs nopces trente jours auparavant, & huit pour les Festins ordinaires,

CHAP.
XX.

CHAP. Plutarque dit que les Sybarites in-
XX. vitoient les femmes un an auparavant, parce qu'en effet avant qu'elles se soient mirées, peignées, frisées, poudrées, fardées & ajustées, il se passe une année entiere, comme dit Plaute.

Pour la maniere, il faut user des termes les plus honnestes, les plus obligeans & les plus pressans dont on se puisse aviser : en un mot il faut, comme l'on dit retenir son amy jusqu'à déchirer ses habits, *penulam scindere*, on n'a pas besoin de tant de ceremonies avec les Parasites, qui viennent sans estre priez, & que trop souvent sans estre attendus.

Il n'est rien de si honteux que ce nom au siecle où nous sommes, parce qu'on ne le donne qu'aux flatteurs qui vont de table en table chercher les bons morceaux, sans se rebuter des rebuffades, & applaudissent à tous les desordres qu'ils voyent. Les Anciens les ont appelez mouches, chiens, corbeaux, teignes, souris, & de mille noms semblables, à cause de leur impudence, de leur vie sale, dévouée

à toutes sortes d'ordures & à cause de leur voracité.

Je ne puis pas comprendre pourtant pourquoy on a abusé ainsi de ce nom ; car dans sa premiere origine il estoit très-honneste : il vient du Grec , qui signifie manger chez quelqu'un où l'on est le bien venu , & non pas où l'on se rend importun & méprisable , comme on l'entend aujourd'huy : en effet Lucien qui sçavoit parfaitement bien sa langue , ne fait point difficulté d'appeller Patrocle l'intime amy d'Achille son Parasite. Parmy les Romains l'on appelloit ainsi autrefois les Epulons qui estoient des Officiers sacrez.

Athenée nous apprend que les Parthes quand ils estoient invitez par leur Roy , au lieu de s'asseoir avec luy à table , ils se renversoient par terre & se contentoient de manger ce qu'il leur jettoit comme à des chiens. Nous voyons un pareil traitement dans l'Ecriture à l'égard des soixante & dix Roys à qui le Tyran Adonibesec avoit fait couper pieds & mains , afin qu'ils mangeas-

CHAP. sent comme des chiens ce qu'il leur
XX. jetteroit de sa table. Et il n'y a pas
long-temps lorsque le Pape Clement
V. tenoit son Siege à Avignon,
Dindulus Ambassadeur des Venitiens
n'ayant pû le flechir par mille sou-
missions, à cause que la Republique
avoit receu Ferrare sous son obeis-
sance : il épia un jour le temps qu'il
estoit à table, & tout à coup en-
trant à quatre pieds & avec une
corde au col, il s'alla jeter par ter-
re auprès de son Siege : ce qui tou-
cha si fort le Pape, qu'il luy accor-
da à l'instant le pardon qu'il avoit
demandé en vain depuis si long-temps.
Et quoy qu'en recompense la Repu-
blique le créa depuis Doge, on ne
laissoit pas de le surnommer le
Chien.



CHAPITRE XXI.

Du Roy du Festin.

PArmi les conviez on jettoit au sort avec des dez, pour voir qui seroit le Maistre, le Roi, ou l'Arbitre du banquet : ces dez étoient marquez de Venus, d'un chien, de la vieillese, ou d'un habitant de Chio, Isle d'où venoit le meilleur vin : & c'étoit la marque de Venus qui donnoit la preference. Celui qui étoit fait Roi étoit tout à l'heure même couronné de fleurs aux acclamations de toute la compagnie ; & dès ce moment il ordonnoit du service, de la grandeur des verres, de la maniere de se divertir, & de toutes les autres choses qui regardoient la bonne chere.

Comme ils avoient des armées de serviteurs, il commandoit aussi-tost qu'on les fist tous venir en sa presence, & les divisoit d'abord ou par l'âge, comme en jeunes & vieux : destinant

H

CHAP.
XXI.
Et domus exilis Plutonia, quo simul mearis, nec regna vini fortiere talis. *Horat.*

Quem Venus arbitrum dicet bibendi. *Horat.*

CHAP.
XXI.

les jeunes pour le service de la table, & les vieux pour les bas offices, ou tout au contraire selon son caprice, & selon la qualité, & l'humeur des assistans. Quelquefois il les divisoit par sexe, comme en garçons & en filles : destinant les garçons pour le service, & les filles pour chanter, jouer des instrumens, folatrer & danser : ou bien pour plus grande débauche, ne faisant servir que des filles, & renvoyant les garçons pour les bas offices. Et quelquefois encore il les divisoit par leur condition, comme en esclaves & en libres, se servant des libres quand les conviez étoient des personnes honnêtes, & des esclaves, quoi que ce fust contre les loix, quand il n'y avoit à la table que de francs débauchez, afin de pouvoir faire impunément toutes sortes d'excez : parce que ces malheureux n'avoient garde de les publier, leur vie dépendant de leur maître, qui pouvoit les tuer sans crainte comme il auroit tué une beste.

Cette division étant faite, il partageoit entr'eux tous les offices, commandant au balayeur de bien nettoyer

tout le lieu du banquet sous de certaines peines, s'il y paroïssoit la moindre toile d'araignée, ou quelqu'autre ordure. Au froteur, de rendre la table & les sieges bien luisans. Au Sommelier, qu'il preparast bien toute la vaisselle, afin qu'elle fust propre, & servie à temps pour tous les changemens de la table, sans oublier le buffet qu'il fust chargé de verres & bien rincez. Aux Cuisiniers, qu'ils fournissent de telles & telles viandes les premières, telles & telles les secondes, & ainsi des autres selon l'ordre qu'il leur marquoit. Au fruitier, que le dessert fust composé des meilleurs fruits & des plus beaux, & qu'il n'y fîst point manquer, ny les douceurs, ny les confitures. Au Panetier, qu'il ne presentast que d'une telle sorte de pain, ou de deux, ou de trois, ou de plusieurs, ou de toutes les sortes. A ceux qui tenoient les éventails, qu'ils ne cessassent de les agiter pour rafraichir l'air & pour chasser les mouches. Aux Officiers du Gobelet de verser à boire autant de fois qu'il leur faisoit signe, & de changer le vin selon l'or-

CHAP.
XXI.

dre qu'il leur prescrivoit. A l'Eſcuyer tranchant de couper de telles & telles pieces , & de servir pareillement tels & tels ragouts. Enfin, aux Messagers d'aller dire à leurs amis absens, ou à leurs Maistresses, qu'on venoit de boire à leur santé ; qu'on avoit longtemps parlé d'eux pendant le repas, & qu'on avoit fait chanter leurs louanges par de tres-belles voix. Tous ces serviteurs, qui pour l'ordinaite étoient fort bien-faits, estoient aussi habillez avec la derniere propreté, avec des coliers d'argent, des agraffes, & des boutons de mesme, des ceintures en broderie, & les cheveux poudrez, se tenant debout, découverts, & derriere leurs Maistres.

Il ordonnoit aussi aux conviez de ne point toucher à de certaines viandes: car c'estoit la coustume parmi les Anciens de laisser tousiours plusieurs restes, & cela pour plusieurs raisons. La premiere, pour montrer qu'ils avoient de la prevoyance, & qu'ils pensoient au lendemain. La seconde, pour marque de leur moderation: car s'abstenant de ces restes de viandes

qu'ils auroient pû manger, ils montreroient qu'ils s'abstenoient à plus forte raison de celles qu'ils n'avoient point sur la table. La troisieme, pour montrer qu'ils avoient soin de leurs valets, & qu'ils pensoient à leur subsistance. La quatrieme, parce qu'ils regardoient la table comme quelque chose de sacré qu'il falloit traiter avec respect. La cinquiesme, parce qu'ils la regardoient comme l'image de la terre, qui nous nourrissant tous les jours, ne laisse pas de fournir tousiours à nos besoins.

Enfin, comme ils avoient de certaines superstitions, & qu'ils observoient inviolablement, comme s'il y fust allé de leur vie, c'estoit au Roy du Festin d'y prendre garde, & de commander ce qui estoit necessaire là-dessus. Par exemple, si estant à table quelqu'un par hazard venoit à parler du feu, il faisoit aussi-tost jetter de grands sceaux d'eau sous la table, comme pour l'éteindre, croyant par là éviter l'incendie dont ils s'imaginoient estre menacez. Si les Serviteurs par mesgarde venoient à deservir pendant que

quelqu'un beuvoit, ou éternuoit, il faisoit remettre le couvert, & manger encore quelque chose, de peur qu'ils ne perissent un jour par naufrage à force de boire, sans pouvoir plus manger : ou bien qu'ils ne fussent étouffez par une abondance d'humeurs, dont l'éternuement immédiatement après le repas estoit un mauvais augure. S'il tomboit quelque viande à terre, il défendoit de la relever, parce qu'ils se persuadoient qu'elle estoit pour leurs amis morts, ou pour leurs demy-Dieux, qui auroient bien sceu se vanger de leur peu d'amitié & de respect.

Athenée raporte que dès le commencement de la table, il faisoit donner à tous les invitez une liste des plats qu'on devoit servir, afin que chacun là dessus mangeast selon ses forces, & satisfist son appetit.

Je trouve aussi dans Lipse un Catalogue des principales loix qu'il avoit accoustumé de donner, outre celles que j'ay déjà marquées.

i. Loy.
Vinum
purum

La premiere regardoit le vin qui se beuvoit ordinairement tout pur dans

ces sortes de réjouïssances.

La seconde deffendoit l'eau, qu'il falloit entierement oster du buffet, dès qu'on avoit lavé, de peur que quelqu'un n'en demandast pour paroistre plus sobre que les autres, & que cette singularité ne causast du murmure ou de la jalousie.

La troisieme regloit l'ordre de la boisson, voulant qu'on commençast de donner à boire par le premier, & qu'on continuast ainsi jusqu'au dernier, pour éviter toute sorte de confusion & de rancune, si les uns eussent plus ou moins beu que les autres, & si chacun n'eût pas satisfait à toutes les raisons que l'on portoit.

La quatriesme déterminoit la mesure des vases à boire, voulant qu'ils fussent tous pareils, & des plus amples, afin qu'ils beussent tous de grandes rasades, pour mieux marquer leur joye. C'est pourquoy pour l'ordinaire ils se servoient de la coupe, qu'on appelloit *patera*, à cause qu'elle estoit extremement large.

La cinquiesme fixoit le nombre des coups, pour éviter les trop grands

putum
puer in-
fundito.

2.
Nym-
phis in
hoc re-
gno aqua
& igni
interdi-
ctū esto.

3.
A sum-
mo ad
imum
more
majorum
bibunto.

4.
Patera
vinum
circum-
ferunto.
Præterea
in pocu-
lis erant
pateræ,
eo quod
pateant
latius
ita dictæ.
Varro.

5.
Decem

Cyathi
summa
potio
sunto.

excès, ne permettant point que l'on donnast à boire plus de dix fois, sçavoir neuf étant à table, & le dixième après que tout le monde s'étoit levé.

6.
Musis
nonum,
decu-
mum A-
pollini
libanto.
Qui Mu-
sas amat
impares,
ternos,
rer cya-
thos, at-
tonitus
petet va-
tes: tres
prohibet
supra ri-
xatum
metuens
tangere
gratia.
Horat.

La sixième apprenoit à l'honneur de quelle divinité il falloit boire chaque fois; sçavoir à quelqu'une des Graces, quand le nombre étoit fixé à trois: ou à quelqu'une des Muses, quand il étoit fixé à neuf, & la dixième à Apollon en maniere de libation pour lui rendre graces. Il faut remarquer ici que bien que la fixation de ces nombres fust consacrée à ces divinitez, le plus souvent on ne les nommoit point: mais seulement les personnes particulieres, à la santé desquelles l'on beuvoit.

7.
Dominā
si quis
habessit,
indiciū
facito.
Ejus &
propitiā
deā no-
mine su-
pra, nu.

La septiesme obligeoit chacun de declarer le nom de sa Maistresse, quelque secrette que fust son amour; ou bien si on vouloit luy épargner cette petite honte, on se contentoit du nom de sa divinité tutelaire, luy permettant alors de boire un coup d'extraordinaire pour s'aquiter de son devoir envers l'une ou envers l'autre.

merum bibisco. Vultis severi me quoque fumere partem falerni; dicat opuntia frater megillæ, quo beatus vulnere, qua pereat sagitta. *Horat.*

Sed bene Messalam, sua quisque ad pocula dicat, nomen & absentis singula verba sonent. *Tibul.*

Bene vos, bene nos, bene te, bene me, bene nostram etiam Stephanium. *Plaut.*

La huitième commandoit les jeux, la gayeté, la raillerie honneste, & les reparties divertissantes, comme le meilleur assaisonnement des viandes.

8.
Dicta &
jocos u-
surpanto,

La neuvième en bannissoit la licence, les railleries piquantes, & les injures, qui seules auroient esté capables de rendre insipides les meilleures viandes, & de convertir la joye en tristesse.

9.
Ast intra
licentiam
& convi-
cia utra-
que sanc-
to.

La dixième ne vouloit point qu'on contestast, ny qu'on formast la moindre dispute sur aucune chose: parce que le bruit & les cris qui s'en ensuivent, ressentent mieux les barbares que les nations tant soit peu polies.

10.
Rixæ,
clamor,
conten-
tio ad
thracas
ablegan-
tor.

L'onzième ordonnoit les chansons au lieu de ces cris incommodes, comme plus convenables au festin; n'y ayant rien qui réveille plus les esprits que le chant, & qui donne plus de gayeté.

11.
Eorum
vicem
carmen,
aliudve
quid Mu-
sæum
profe-
runt.

12.
Deque eo
modice
& mo-
deste an-
quiritur.
10.

La douzième conseilloit de temps en temps de certaines pauses aux chansons, de peur que les esprits ne s'évaporassent trop à force de chanter, voulant qu'on y mêlast quelques questions agreables qui se peussent décider sans peine ; par exemples, quelque trait d'Histoire, quelque Enigme facétieux, ou quelque nouvelle.

13
Angerona
faciam.
habebitor.
Dicta, in-
dicta, fa-
cta, in-
fecta. in
vino in-
scriban-
tor.

La treizième commandoit le silence, ne voulant point absolument que l'on divulgast rien de tout ce qui s'étoit dit ou fait à table, non plus que si on l'avoit escrit dans le vin. En un mot, il falloit noyer dans le vin tout ce qui s'estoit passé dans la compagnie, afin qu'il n'en fust jamais parlé.

14.
Quod ha-
ce leges
fraus.
escit, fa-
ser, inte-
stabilis
vivito.

Et la dernière estoit un anathème, ou une imprecation épouvantable contre ceux qui contreviendroient à ces loix.

Les Escossois appelloient ces maîtres de la débauche Stuards, & parce qu'un Gentil-homme de Dannemarc, nommé Valter, qui s'étoit fort distingué dans les guerres de la Terre-Sainte, s'étant venu établir en Escosse à son retour, fust fait directeur de la

table du Roy Marcolin : de là vient que ses successeurs se sont depuis appellex de ce nom , ont regné dans le païs, & regnent encore aujourd'hui en Angleterre.

CHAPITRE XXII.

Du lieu du Festin.

LE lieu étoit , ou public , ou particulier. Dans la belle saison la pluspart des festins se faisoient sur l'herbe le long des fleuves , ou sur le bord de la mer : quelquefois dans des jardins , & quelquefois dans l'épaisseur des bois , ou bien à l'ombre de quelque gros arbre , ou bien auprès de quelque belle fontaine.

Quand les festins se faisoient dans les maisons , ils avoient pour cela des lieux qu'ils appelloient *triclinia* , soit à cause des trois tables qui y estoient dressées , comme elles le sont aujourd'hui dans la pluspart des Convents , l'une au bout en face , & les deux au

CHAP. tres au deux costez. Soit à cause des
XXII. trois sieges ou lits qui estoient autour
de la table où se plaçoient les invitez.

Ce lieu estoit orné avec un soin extraordinaire: car outre le plancher qui estoit parqueté ou fait de pieces rapportées à la Mosaïque, avec mille figures differentes, & frotté jusqu'à le rendre luisant comme une glace, on y répandoit toutes sortes de bonnes odeurs, & on le parfemait de fleurs. Les plafons étoient d'une peinture inimitable: de sorte qu'on ne sçavoit ce qu'on devoit admirer davantage, ou le bas, ou le haut: sans parler des estrades superbes, des lambris dorez, des alcoves magnifiques, des hautes lices delicatement relevées en or & en soye, des cabinets de toutes les couleurs, des foyers, des cuvetes & d'autres vases d'argent massif, ou de matiere plus precieuse: enfin l'appartement & les ameublemens ne cedoient point à ceux de nos Princes; aussi pouvons-nous dire que tout le peuple Romain n'étoit composé que de Princes: puisque pouvant tous

estre élevez aux plus hautes charges , ils avoient & l'autorité & les richesses des Princes. Ils avoient mesme porté leur magnificence si loin du temps de Seneque, que chaque service estoit accompagné d'autant de decorations , lesquelles répondoient aux mets qui étoient presentez. De sorte que sans bouger du lieu on se trouvoit tout coup dans un nouvel appartement.

CHAPITRE XXIII.

De la vaisselle & des tables.

Autrefois les Anciens n'étoient pas moins modestes dans leur vaisselle que dans leurs viandes. Nous lisons des Romains que Marcus Curius Dentatus estant accusé de s'estre enrichi de la dépouille des ennemis , & de s'estre approprié un argent qui appartenoit au public , ne produisit de tout son gain qu'un vase de bois , jura que ç'avoit esté là tout son butin , & qu'il s'en servoit toutes les

fois qu'il offroit quelque sacrifice pour rendre en quelque maniere aux Dieux des graces continuelles de sa victoire. Les Ambassadeurs des *Ætoliens* ayant trouvé *Catus Cilius* qui ne mangeoit à son disné que dans de la vaisselle de terre, tout Consul qu'il estoit, luy en envoyerent d'argent: mais il les refusa, & tout le long de sa vie, qui ne finit qu'à une extrême vieillesse, il n'eut jamais que deux tasses d'argent, dont *Lucius Paulus* son beau-pere luy avoit fait present, pour avoir vaincu le Roy *Persee*. Le Censeur *Caius Fabricius* ne voulut point permettre que les Generaux d'armée de son temps eussent à leur table en argent plus d'une tasse, & d'une saliere: & deffendit aux soldats de se servir d'autre vaisselle que de bois. *Marc Caton* dans son expedition d'*Espagne*, apres y avoir remporté tant de victoires, & s'estre rendu maistre de tout le pais, n'usa pourtant jamais d'autres napes que de parchemin, & *Publius Cornelius Ruffinus*, dont est descendu le fameux *Sylla*, ne fut osté du corps du Senat par les Cen-

seurs, que parce qu'ils trouverent chez luy le poids de dix livres en vaisselle d'argent.

Mais les choses changerent bien depuis la conqueste de l'Asie : le luxe monta jusqu'à un tel excès par les richesses immenses qu'on en remporta, que non seulement toute la vaisselle étoit d'argent, mais les chaudières mesme, les buffets, les sieges, & les lits. On ne voyoit que vases pretieux dans les maisons, & tout y étoit d'or, d'argent, & de pierreries.

Lucius Scipion, qui fut le premier qui en triompha, fit paroistre dans la pompe de son entrée en vaisselle d'argent ciselé, le poids d'un million quatre cens mille livres, & en or cent mille. On auroit peine à croire celle des Empereurs, principalement de Tibère, de Neron, de Vitellius, & d'Heliogabale. Drusillanus Rotundus qui n'étoit que domestique de l'Empereur Claudius, fit faire un bassin d'argent qui pesoit cinq cens livres, & comme il n'y avoit point de boutique assez grande pour travailler à cet ouvrage, il en falut faire une toute exprés.

Ses Camarades voulant encherir sur luy en firent faire un qui en pesoit huit cent, de sorte qu'il falloit une armée de valets pour porter une si lourde masse, où l'on auroit bien servi un bœuf tout entier.

Mais rien n'est si merveilleux que la table que fit faire l'Empereur Justinian, elle étoit composée d'or, d'argent, de toute sorte d'autres métaux, de toute sorte de pierreries, de toute sorte de bois; enfin de toutes les choses que la terre & la mer produisent, & qui se peuvent trouver dans le monde.

Les figures des tables étoient de trois sortes, il y en avoit de carrées, de rondes & de circulaires en forme de croissant, lesquelles prenoient leur nom de la quantité des pieds dont elles étoient soutenues: s'appellant carrées quand elles avoient quatre pieds; trepieds, quand elles en avoient trois; dipodés, quand elles en avoient deux: & monopodes, quand elles n'en avoient qu'un.

Elles étoient faites ordinairement de quelque bois rare & précieux, comme

d'ébene, de cedre, d'érable, de citronier & semblables, lesquels étant travaillés devenoient fort polis, luisans & point sujets à corruption. Quelquefois ils y méloient des filamens, des feüillages d'or, d'argent, de cuivre, ou d'yvoire, qui representoient mille belles figures. Quelquefois le bois mesme se trouvoit ainsi marqué en le travaillant, ce qui le rendoit beaucoup plus précieux. Quand il étoit marqué, Pline appelloit ces tables rigretées : quand il étoit crespé, panthereées : quand il étoit ondé, ondetées : & quand il étoit pointillé, mouchetées, comme si les mouches les eussent ainsi marquées par leurs excremens.

Les Turcs appellent les leurs thophres, elles sont faites de peaux de bœuf, ou de cerf en forme de bourse, avec de pareilles attaches : & quand on veut les dresser, on tire les cordaux, comme si on vouloit fermer une bourse.

CHAPITRE XXIV.

De l'exercice avant le repas.

CHAP. **L** Es exercices dont ils ufoient a
XXIV. vant que d'aller à table, estoient
la promenade, la course, la chasse,
la luite, l'escrime, la danse, le ma-
nege, le jeu de boule, de bale, du
balon, du palet & semblables. Ga-
lien dit que par ce moyen les parties
du corps venant à se froisser les unes
avec les autres, se durcissent, s'affer-
missent, deviennent plus robustes,
& par ce mouvement la chaleur na-
turelle venant à s'allumer, est plus
capable de cuire les viandes. D'où
vient que Socrate soutenoit qu'il n'y
avoit point de meilleure fausse que
la faim : aussi ne mangeoit-il jamais
qu'il ne se fust bien fatigué aupara-
vant dans quelque exercice. En effet
quelqu'un luy ayant demandé un jour
pourquoy il se promenoit à si grands
pas vers le soir ; c'est, dit-il, que je

prepare la fausse de mon souper.

De-là vient que Darius ce Roy de Perse si delieieux, qui avoit cherché toutes sortes de delicatesses pour se satisfaire, ayant esté vaincu par Alexandre, & n'en pouvant plus de soif après un si furieux choc, comme il traversoit le fleuve tout couvert de corps morts & tout vilain de bouë & de sang, pria ceux qui estoient encore à sa suite de luy donner un verre de cette eau, & avoüa qu'il n'avoit jamais trouvé le boire si bon.

De-là vient que Ptolomée Roy d'Egypte faisant la visite de ses Provinces, & s'estant un jour écarté de ses pourvoyeurs, fut obligé, se trouvant pressé de la faim, d'entrer dans la cabane d'un payfan qui ne luy pût presenter que du pain bien bis, & avoüa de mesme qu'il n'avoit jamais mangé de si bon appetit.

De-là vient qu'Alexandre le Grand dans son expedition d'Asie, ayant renvoyé tous les Cuisinières, dit à es Capitaines, qu'il en menoit de meilleurs avec soy, qui estoit de

108 *De l'exercice avant le repas.*

CHAP. marcher une bonne partie de la nuit
XXIV. avant le jour pour bien disner , &
disner très-peu pour bien souper.

De-là vient que Denis le Tyran s'estant fait aprestre cette sausse noire , qui estoit les delices des Lacedemoniens , & n'y trouvant point de goust , le Cuisinier luy répondit qu'elle manquoit de son assaisonnement : & comme il luy eut demandé quel il estoit , il luy repliqua que c'estoit la chasse, la course ou quelque autre exercice laborieux , & que c'estoit ainsi que les Lacedemoniens avoient accoustumé d'assaisonner leurs viandes.

De-là vient enfin qu'Amasis Roy d'Egypte , pour avoir des sujets robustes qui fussent propres à le servir dans les occasions , deffendoit expressément que la jeunesse se mit à table qu'elle n'eût couru auparavant cent quatre-vingt stades.

Quant au menu peuple il trouve l'assaisonnement de ses viandes dans son travail , comme à foffoyer la terre , à labourer , à ramer , à porter de pesants fardeaux & les artisans cha-

cun dans son mestier : d'où vient CHAP.
XXIV
qu'ils sont incomparablement plus
sains & plus robustes que les per-
sonnes riches , qui par trop de mollesse
& de repos ruinent leur santé au lieu
de la conserver.

CHAPITRE XXV.

Du bain avant le repas.

DE l'exercice ils alloient au bain
qui servoit à les délasser agrea-
blement , & qui contribuoit encore
beaucoup à la santé , parce que le
corps y prenoit un certain tempera-
ment qui le rendoit mieux disposé à
toutes ses fonctions.

Ces bains estoient de plusieurs for-
tes , il y en avoit d'eau salée , telle
qu'est celle de la Mer , qui servoit
à bien nettoyer & à donner de la
gayeté : mais parce qu'elle est de sa
nature restringente , & qu'elle cause
des obstructions & resserre les po-
res : on passoit de-là à l'eau douce &

CHAP. chaude, qui les ouvroit. Quand c'est
XXV. toient des eaux naturellement chaudes, on les appelloit thermes, & quand on les échauffoit avec art on les appelloit bains.

En suite ils se faisoient essuyer avec du linge bien blanc, puis oindre avec diverses huiles, mais sur tout d'olive : car, comme dit Hipocrate, il n'y a que deux liqueurs qui fortifient l'homme, le vin au dedans & l'huile au dehors par les onctions. L'huile servoit encore à rendre la peau douce contre la trop grande secheresse, qui suit ordinairement le bain, & pour conserver la chaleur contre les frissons que le mesme bain cause.

Après ils se faisoient racler cette huile avec un instrument qu'on appelloit étrille, fait d'yvoire, d'or, d'argent ou de cuivre en forme de serpe courbée en croissant. Enfin pour ôter toute la crasse ils se faisoient encore une fois repasser du linge bien blanc par tout.

Il y avoit une heure déterminée pour le bain public, qui estoit mar-

Du bain avant le repas. III

CHAP.
XXV.

quée au son de la cloche. En esté c'estoit à huit heures, c'est à dire selon nostre maniere de compter, à deux heures après midy : & en hyver à neuf, c'est à dire à trois. Ils prenoient pourtant quelque repos, ou sur une chaise, ou dans le lit avant que de se mettre à table, parce que comme le bain émeut, il se fait une dissipation d'esprits, le sang est agité, & la chaleur naturelle va aux extremittez. De sorte qu'il falloit donner loisir au sang de se reposer ou rentrer dans son assiette naturelle & à la chaleur de revenir dans son lieu pour pouvoir faire la digestion.

Or comme outre le plaisir qu'on y prend & la propreté que le bain donne, ils le jugeoient absolument necessaire à la santé, on ne scauroit croire la dépense qu'ils y faisoient. On est tout étonné de voir encore aujourd'huy les anciens restes des thermes de Diocletian & d'Antonin. Ce sont des bastimens d'une hauteur, d'une l'argeur & d'une enceinte prodigieuse. Nos plus grandes Eglises quelques élevées & vastes qu'elles

CHAP.

XXV.

soient entresoient dans ces voutes qui sont faites de briques aussi bien que les murailles , seulement avec quelques chaînes de pierre qui paroissent dans les intervalles , & tout cela étoit autrefois encrousté de marbre & embelly de figures , de pilastres, de colonnes avec tous les autres ornemens de l'architecture, sans parler des superbes portiques qui regnoient tout à l'entour & qui en relevoient de tous costez la magnificence.

Cependant tout le monde y estoit receu moyennant un certain droit qui estoit different , selon la difference des appartemens , de la beauté & de la propreté des lieux. Et comme chacun y accouroit tous les jours , jusques aux plus pauvres , parce qu'on ne les croyoit pas moins nécessaires que la nourriture que l'on alloit prendre ensuite , le revenu en estoit si grand , qu'il ne falloit que peu d'années pour payer les sommes immenses qu'ils avoient cousté à bâtir.

Le premier bain estoit un grand reservoir de diverses eaux mal propres &

& tiedes, parce que ce n'estoit que l'écoulement de toutes les autres, sans officier, sans huile & sans linge, où les miserables & le menu peuple ne faisoient simplement que se baigner en donnant un liard à la porte.

Le second qui ne valoit gueres mieux, estoit celuy des artisans, où l'on ne donnoit qu'un asse, aussi ne leur fournissoit-on que du linge fort gros pour s'essuyer eux-mesmes en sortant du bain, outre que le mesme linge servoit à plusieurs.

Dans le troisieme qui estoit celuy des Marchands & des personnes un peu accommodées, on commençoit à donner de l'huile & du linge blanc à chacun, parce qu'on donnoit un denier, c'est à dire douze asses pour y entrer. Il est vray que l'huile n'estoit pas des meilleures, ny le linge des plus fins, outre qu'il falloit qu'ils s'accommodassent eux-mesmes.

Tout joignant estoit celuy des demy-nobles, c'est à dire des citoyens qui vivoient de leur bien, & qui as-

CHAP. piroient aux charges où l'on donnoit
XXV. un nune ou grande festerce, parce
que toutes choses s'y faisoient hon-
nestement : on y estoit d'abord receu
par les officiers qui deshabilloient,
essuyoient, oignoient, racloient,
frottoient & revestoint comme au-
tant de valets de chambre avec la
derniere propreté. De sorte qu'on
peut les comparer à nos estuivistes,
quoy qu'il n'en coûtast pas tant,
parce que le gain estoit plus ordi-
naire.

Enfin on traversoit de grandes gal-
leries, & on trouvoit au bout ceux
des Chevaliers & des Senateurs,
dont le prix n'estoit point réglé, par-
ce que comme ils se distinguoient du
commun par leurs liberalitez, ils
payoient toujours au-delà de la dé-
pense, laquelle, quoy que journa-
liere, ne laissoit pas d'estre assez
grande à cause des parfums, des es-
sences, du beau linge, de la diversité
des bains & de leur preparation.

Il est vray que comme dans toutes
ces sortes de bains chacun y pouvoit
estre receu sans difference de condi-

Du bain avant le repas. 115

tion , pourveu qu'il en voulut faire la dépense, & que souvent les bourgeois passoient en celuy des nobles aussi bien que les marchands & les artizans en celuy des bourgeois. De là vient qu'outre ces bains publics qui estoient ouverts à tout le monde, la pluspart de personnes de qualité en avoient de particuliers en leurs maisons pour ne pas se rencontrer dans tous ces melanges, & ces bains particuliers estoient bien plus riches que les autres, parce que chacun en faisoit le plus bel appparement de son logis.

CHAP.
XXV.

CHAPITRE XXVI.

Des habits du Festin.

QUand ils vouloient aller à table ils s'habilloient de blanc, qui estoit la couleur la plus honorable: d'où vient qu'on estoit obligé de s'habiller ainsi dans les ceremonies de la Religion, dans la demande des magistrats

K ij

VILLE DE LYON
Biblioth. du Palais des Arts

CHAP. tures , dans les spectacles publics ,
 XXVI. dans l'affranchissement des esclaves ,
 dans le commandement des Armées ,
 dans les triomphes & dans les nopces.
 Ils estoient si exacts là dessus que
 Cicéron ce grand genie de la Repu-
 blique , qui ne parloit jamais pour des
 bagatelles , fit une furieuse invective
 contre Vatinius en plein Senat , de
 ce qu'il avoit paru en habit noir au
 Festin funebre de Cneius Arius , com-
 me une chose deffenduë & contre les
 Loix , de mauvais exemple , de trop
 grande affectation de singularité & de
 mauvais augure.

Bien que cette couleur fust com-
 mune au peuple aussi bien qu'aux per-
 sonnes de qualité , il y avoit pourtant
 cette difference , que les uns la por-
 toient toujours propre , & comme
 sortant des mains de l'ouvrier ou du
 dégraisseur , & les autres la portoient
 pour l'ordinaire sans beaucoup d'é-
 clat , sale & ternie : d'où vient qu'ils
 estoient appelez sordides , à cause de
 la saleté ou des taches qui paroís-
 soient sur leurs habits. Cela faisoit
 qu'il y avoit fort peu de teinturiers à

Rome & beaucoup de dégrais-
eurs.

On distinguoit encore de deux sortes d'habits blancs. Le blanc naturel comme il vient de la laine, qu'ils appelloient *albus*, & le blanc artificiel qui estoit fait de craye ou de savon, qu'ils appelloient *candidus*, dont se servoient principalement ceux qui demandoient les charges, & qui à cause de cette couleur s'appelloient *candidats*.

Il ne se faut pas estonner que la blancheur fust si fort estimée des Romains, puis qu'outre sa pureté & son éclat, il n'y en a point qui contribuë plus à la propreté & à la santé du corps.

On ne peut pas bien dire de quelle maniere ces habits pour la table étoient faits : mais il est certain qu'ils estoient differens des militaires, lesquels n'étoient proprement que des sayes ou justaucorps, des robes du Palais & des habits domestiques. Ils avoient aussi accoustumé en se mettant à table de quitter leurs sandales pour ne pas salir les tapis & les autres é-

toffes, dont les lits ou sieges estoient couverts.

CHAPITRE XXVII.

De la posture qu'on tenoit à table.

CHAP. **I**LS mangeoient en quatre postu-
xxvii. res, ou assis, ou couchez, ou debout ou en se promenant. Autrefois la posture la plus ordinaire, comme elle est encore en usage aujourd'huy, c'estoit d'estre assis. C'est ainsi que Philon nous apprend que Joseph fit placer ses freres dans le banquet dont il les regala à leur arrivée, il dit qu'il les fit tous asseoir au tour de la table, chacun selon le rang que l'âge luy donnoit. Athenée nous fait remarquer qu'Homere ne nous represente jamais ses Heros à table qu'assis. Et Duris nous décrivant ce fameux banquet d'Alexandre le Grand, où il traita quatre cens Capitaines, dit qu'ils estoient tous assis sur des sieges d'argent couverts de Pourpre.

Catulle dans les nopces de Pelée & de Thetis, dit pareillement que les Dieux estoient assis. Virgile dans son Eneïde ne fait mention que de sieges quant il nous décrit quelque Festin. Et Ovide au cinquième Livre des Fastes, parlant de la simplicité des Anciens, ne fait paroître à leurs tables qu'ils dresseoient devant leurs Foyers que des bancs qui s'estendoient d'un bout à l'autre ; & nous assure que les Dieux qui abhorrent le luxe prenoient plaisir d'y assister. Servius soutient que c'estoit l'usage des Anciens Romains, & Varron ajoute qu'ils l'avoient pris des Lacedemoniens & des Candiots.

Depuis l'usage des lits fut introduit, nous le voyons au premier Livre des Roys, dans les Pseaumes selon le texte Hebreu, & dans Isaye, où se coucher & se mettre à table, c'est la mesme chose, presque dans tous les endroits où il est parlé de quelque Festin. C'est ainsi encore que Nostre Seigneur nous est représenté mangeant avec ses Apostres & en plusieurs autres rencontres. Parmy

CHAP.

XXVII.

Hafacris
sedese-
palis.

Ante fo-
cos o-
lim scam-
nis con-
sidere
longis
mos e-
rat &
mensæ
credere
adesse
deos,

CHAP. les Lacedemoniens c'étoit une marque
XXVII. d'honneur de pouvoir manger à Table étant couché, ils ne l'accordoient aux enfans qu'après qu'ils avoient tué un Sanglier. Comme parmy les Romains, la prise de la robe virille étoit la marque qu'ils sortoient de l'enfance, parmy les Grecs c'étoit de pouvoir se coucher estant à Table : Ils privoient aussi de cette commodité ceux qui faisoient quelque chose d'indigne & de messeant, si nous en croyons Aristote & Athenée. Pareillement parmy les Romains cette coutume à long-temps duré, les hommes s'en accommoderent, & laisserent les sieges aux femmes.

Quant à leurs enfans ils les faisoit manger debout pour les tenir dans le respect : ce fut le chastiment dont le Consul Gracchus punit l'armée des Afranchis qui avoient abandonné les alliez dans le besoin. Il les fit tous manger debout, tant que la guerre dura. Plutarque nous apprend qu'Annibal mangeoit souvent debout, aussi bien que le Roy Massinissa. Et nous voyons dans l'Ecriture que c'est ainsi que
Dieu

Dieu avoit ordonné que les Israélites CHAP.
mangeassent l'Agneau Paschal, Mam- XXVII.
mertinus appelle ces sortes de ban-
quets, *Stataria*.

Apulée & Martial font mention de
ceux qui mangeoient en se promenant,
qu'ils appellent repas ambulatoires.
Et Suidas dit que c'étoit la coûtume
de plusieurs Moynes, lesquels s'étant
détachés de toutes les choses de ce
monde, ne se confideroient plus sur la
terre que comme des Pelerins.

Je me souviens icy en parlant de la
posture qu'on tenoit à table, du diver-
tissement que prenoit quelquefois Hé-
liogabale à l'égard de ses conviez. Il
leur faisoit preparer des lits de peau,
qui n'étoient pleins que de vent, les
ayant fait enfler avec des soufflets, en-
suite pendant le repas on leur donnoit
de l'air en tirant quelques chevilles
sans qu'on s'en apperçût : de sorte
que venant à se desenfler, & à descen-
dre insensiblement, les conviez se trou-
voient à la fin par terre & au dessous
de la Table, exposez aux cris & à la ri-
sée de tous les assistans.

Mais dans toutes ces postures il est

Accu-
bucram

horâ no- difficile de determiner quelle étoit la
 nâ, ubi place la plus honorable. Non seule-
 apud eu- ment parce qu'elle étoit differente se-
 trape- lon la difference des Nations : mais
 lum, & parce qu'elle a quelquefois changé à
 quidem supra me l'égard d'une mesme nation. Parmi les
 atticus, Perfes c'étoit celle du milieu ; parmi
 infra ver- les Grecs, c'estoit la premiere du pre-
 rius fa- mier lit ou siege. Et parmi les Ro-
 miliares mains c'étoit la derniere du mesme lit,
 tui. Ci- qu'ils appelloient la place Consulaire :
 cer. parce que les Consuls ayant chassé
 Aulæis les Rois, pour montrer qu'ils n'affec-
 jam se toient point les places d'honneur, &
 regina qu'ils ne vouloient penser qu'à la con-
 superbis servation de l'Etat, prenoient toujours
 aurea cō- les dernieres places, afin de se rendre
 posuit par là plus populaires. Neanmoins le
 spondâ, peuple les regardant comme ses libe-
 inediā- rateurs, & comme les Dieux tutelai-
 que lo- res de la patrie, plus ils refusoient les
 cavit. honneurs, & plus il leur en rendoit :
 Virgil. De sorte que voyant qu'ils prenoient
 Igitur toujours le dernier lieu, pour se con-
 discubue- former entierement à eux, on en fit
 re, ser- le lieu le plus honorable dans la vie
 torius civile, le donnant à table & dans rou-
 interior tes les autres rencontres à ceux qu'on
 in me-
 dio, su-
 per cum
 Tuseus
 Fabius
 Hispani-
 ensis, se-
 nator ex
 proscrip-
 tis : In
 summo
 Anto-
 nius, &

vouloit davantage honorer. Il est vray que cette modestie ne dura pas longtemps : car nous lisons dans Cicéron, qui est un des plus sages de cette république, que luy & bien d'autres ont occupé dans les festins la place du milieu comme la plus honorable, & qu'elle leur étoit donnée à cause de leurs dignitez.

*infra
scriba
sertorii
versius,
& alter
scriba
mæcenas
in imo.
Medius
inter tar-
quitium
et ovium
perpen-
na. Sa-
lust.*

CHAPITRE XXVIII.

Des Couronnes du Festin.

*Haud
postulo
equidem
medio in
lecto ac-
cumbere,
Plaut.*

CEs couronnes étoient doubles : car de peur que la chaleur du vin n'affoiblit leur cerveau, ils le ferroient avec des bandelletes de laine ou de linge ou avec des rubans en forme de diadème, & mettoient par dessus des couronnes, composées de toutes sortes de fleurs & de feüillages : mais sur tout de lierre: parce que cette plante étant extrêmement rafraichissante, elle temperoit mieux les vapeurs violentes de la débauche.

CHAP. XXVIII. La premiere institution de ces couronnes ne vint pas seulement, comme nous venons de marquer, du soin qu'ils avoient de leur santé : mais de leur ambition & de leur orgueil, qui leur faisant regarder tous les autres peuples de la terre, comme barbares & grossiers, les leur faisoit regarder en mesme temps comme leurs inferieurs : de sorte que se considerant comme autant de Rois à leur égard, il ne se faut pas étonner s'ils prenoient ainsi les marques de la royauté. Ce qui y contribuoit encore beaucoup, c'étoient les grandes charges de l'état où ils pouvoient tous estre élevez, & qui les rendant maistres, pendant qu'ils les exerçoient, non seulement des peuples, mais mesme d'une infinité de Rois qui leur étoient tributaires, les rendoient tous capables de la souveraine grandeur.

Toutefois, quoy que selon ces veuës ambitieuses & hautes ils usassent toujours de couronnes dans les festins, ces couronnes n'estoient pas toujours d'une mesme sorte, elles changeoient selon la qualité des per-

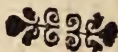
sonnes, selon les lieux, ou selon les solennitez. Les poëtes & les gens capables se couronnoient ordinairement de lierre à l'honneur des Muses, quand ils traitoient leurs amis, & mesme quand ils se réjoüissoient avec leur famille propre, croyant dans toutes les rencontres devoir donner des marques de leur profession, & faire rendre à leurs divinitez protectrices les mesmes honneurs qu'ils leur rendoient eux-mêmes. Les conquerans avoient le mesme dessein dans leurs triomphes, & dans tous les regales qu'ils donnoient au peuple : Ils faisoient paroistre le laurier par tout, & en portoient des couronnes : parce que cet arbre étant consacré à la victoire, il étoit bien juste qu'il fit le principal ornement de ceux qui luy étoient redevables de leur fortune. Les pêcheurs & les Nautonniers se couronnoient de joncs, de roseaux, & d'herbes aquatiques, les Moissonneurs d'épics, les Vendangeurs de pampres, & les gens des champs de feüilles de chesne. Les premiers pour remercier à table Neptune, les Nereïdes & les

CHAP. Nymphes des bons poissons qu'ils
XXVIII leur donnoient, ou du bon succès de
leur commerce. Les seconds pour re-
connoître Cerés de l'abondance de
leur recolte, montrant par leurs cou-
ronnes qu'elle avoit versé sur eux ses
bien-faits à pleines mains, & avec
tant de profusion qu'ils en avoient par
dessus la teste. Les troisiemes, pour
se réjouir avec Bacchus de la liqueur
qui fait toutes leurs delices, que ce
Dieu a inventée, & qui les rend si
heureux, que sans penser à toutes les
grandeurs de la terre, ils ne veulent
faire parade que des feuilles de la vi-
gne qui la produit. Enfin les derniers,
pour se rendre propices les divinitez
des bois, comme Pan, les Faunes & les
Satyres, depeur qu'ils ne lâchent du
fond des forests des troupes de loups
& des autres bestes fauves qui rava-
gent toute la campagne, & font cu-
rée de leurs troupeaux. Dans la belle
saison lors qu'on mangeoit aux jar-
dins, aux prairies, & sur le gazon le
long des fleuves, on se couronnoit de
fleurs à l'honneur de Pommone Dees-
se du renouveau & de la jeunesse,

pour la prier de nous conserver la fraîcheur & l'embonpoint, qui sont comme les fleurs de nos corps, le plus bel éclat de leur beauté, & les signes naturels du fruit que nous en pouvons attendre, c'est-à-dire, une santé vigoureuse. Ceux encore qui avoient gagné quelques marques d'honneur dans les combats, comme des couronnes civiques, muralles, castralles & semblables, s'en paroient toutes les fois qu'ils invitoient leurs amis, & en faisoient faire de pareilles pour eux : non seulement pour renouveler la gloire qu'ils avoient acquise dans ces occasions : mais pour communiquer en quelque maniere leur joye avec ceux qui prenoient part à leurs intérêts.

Il faut ajoûter icy, comme j'ay dit dès le commencement de ce chapitre, que les couronnes n'étoient pas seulement des ornemens & des marques de grandeur & de réjoüissance ; mais encore des preservatifs contre toutes les choses de la table qui pouvoient nuire à la santé : aussi se servoient ils de bien d'autres precau-

CHAP. tions pour se fortifier contre ces ex-
XXVIII cés, comme de parfums, d'huiles &
d'essences. Et parce que chaque mem-
bre du corps est sujet à de certaines
foiblesses, & qu'il falloit avoir de la
vigueur pour faire figure dans la dé-
bauche, ils fortifioient par exemple
leurs pieds & leurs cuissés avec des
essences d'Egypte : les joües & l'es-
tomach avec celles de Phenicie : les
bras avec du sisymbre : les sourcils &
la teste avec de l'amaricin : les genoux,
le coude, toutes les autres jointures,
avec du sarpellin, sans parler du nard
& du baume, qui étoient des remedes
generaux, & dont ils se frottoient tout
le corps. De là vient que le lieu du
festin étoit si odoriferant, parce qu'ou-
tre les castolettes qu'on y faisoit brû-
ler de tous costez, chaque convié é-
roit chargé, & degoutoit, pour ainsi
dire, de bonnes odeurs.



CHAPITRE XXIX.

Des divers services du Festin.

LEs anciens traitoient ordinaire- CHAP.
ment à trois services , qui étoient XXIX.
fort differens des nostres. Car d'a-
bord ils ne faisoient présenter que des
œufs frais , des huitres avec des he-
rissons de mer, ou quelques entrées de
ragoust pour mettre en appetit , ce
qu'ils appelloient le premier service,
lequel étoit mesme souvent mangé
sans qu'on se mit à table, comme nous
faisons en la pluspart de nos des-jeu-
nez. Après on servoit la viande, qui
étoit presque toujours mêlée avec du
poisson , & la soupe au milieu. C'est-
à dire , que la soupe faisoit comme
le centre, & les plats de viande & de
poisson la cantonnoient, ou en quarré,
ou bien en ligne faisant une rangée ,
de chaque costé , ou en cercle l'envi-
ronnant tout à l'entour , avec cette
diversité que les plats de viande & de

CHAP. poisson se suivoient alternativement;
 XXIX. ce qui s'appelloit second service. Enfin on apportoit le fruit , accompagné de toutes les douceurs qui étoient alors en usage : par où le repas finissoit.

Il est vray qu'à bien considerer leur maniere, nous ne trouverons pas qu'ils distinguassent la diversité des viandes par le service , comme nous faisons, mais par table : appellant le premier premiere table , & le dernier seconde table : parce qu'au lieu de servir simplement les plats, ainsi que nous avons accoustumé , ils servoient la table toute garnie , & ne mettoient pas les entrées dans le corps du banquet, parce qu'on les leur presentoit dans des bassins & sans table. Ce qui leur servoit d'amusement, en attendant qu'on servit, & les disposoit à s'aquiter bien de leur devoir.

Auguste avec toute sa sobriété passa quelquefois cette regle, faisant presenter jusqu'à six tables. Et Heliogabale qui dans toute sorte d'excès , encherissoit toujours sur les autres, en fit presenter jusqu'à vingt & deux,

sans parler de la délicatesse & de la profusion des viandes. On voyoit d'abord préparer les buffets à toutes ces tables avec plus de soin & de propreté, que l'on ne préparoit les autels de Dieux dans leurs plus grandes solennitez. On voyoit en suite apporter les differens services de vaisselle d'argent. Avec les soucoupes, les caraffes, les cristaux, & tant d'autres vases qui ne servoient que pour la montre & pour la vanité: que quand on vouloit les arranger avec quelque justesse & quelque simetrie, il n'y falloit pas moins employer que les journées entières. Enfin on étaloit sur les tables tout ce que le luxe & la sensualité ont inventé de plus exquis & de plus délicieux. Des potages qui étoient le pressis de plus de viandes, qu'il n'en faudroit pour faire des bouillons à une infinité de malades. Des bisques où l'on ne connoissoit plus la nature des choses dont elles étoient farcies. Des ragouts qui flattoient d'autant plus la nature, que ce qui les composoit étoit moins naturel pour estre plusieurs fois corrompu. Des entre-

132 *Des divers services du Festin.*

CHAP.
XXIX

mets qui ne servoient que d'éguillon à l'appetit, lors qu'il étoit desfa tout assoupi. Des services qu'on remportoient tout entiers & sans y toucher : des pyramides de toutes sortes de viandes où l'on avoit assemblé le ciel, la terre & la mer, & qu'on élevoit comme des trophées au luxe & à la débauche. Des bassins de fruits qui portoient des fleurs dans la plus sterile, & la plus rigoureuse saison de l'année ; des confusions de toutes sortes de confitures, qui occupoient encore davantage les yeux, qu'elles ne charmoient le goust. En un mot, un excès prodigieux & universel qui duroit depuis le commencement jusqu'à la fin de la table, laquelle n'estoit guere moins difficile à deservir, qu'elle l'avoit esté pour estre préparée. Le Maître-d'hostel étoit là à la verité pour donner les ordres ; mais outre que les Officiers qui remportoient les viandes, ne gémissoient pas moins sous le faix des bassins, qu'ils avoient eu de peine en les apportant : leur trop grand nombre ne servoit qu'à les faire entrechoquer : en quoy ce monstre de

débauche prenoit un des plus grands CHAP.
plaisirs, parce qu'il ne se mettoit pas XXIX
tant à table pour satisfaire la nature,
que pour rire, & pour obéir aux at-
traits de la volupté.

Il faut remarquer icy qu'à la fin
du repas on faisoit présenter dans
un grand bassin des feuilles de Lau-
rier qu'ils mâchoient : soit pour em-
pêcher les vapeurs de monter au
cerveau, parce que cette feuille a une
grande vertu pour dessécher, soit
pour ôter l'odeur du vin & des vian-
des.

CHAPITRE XXX.

De la boisson du Festin.

AL'égard de leur boisson, ce que
nous pouvons trouver estrange,
c'est l'eau chaude dont ils usoient en
toutes les saisons : car il semble que
n'estant plus si naturelle, elle n'estoit
pas non plus si agreable au goust,
outre qu'elle devoit exciter au vomis-

CHAP.
XXX.

fement ; ce qui n'estoit guere com-
mode pendant le repas. Cependant
Lipse pretend que la chaleur donnant
à la boisson je ne sçay quels esprits,
la rend plus délicate & la fait cou-
ler avec plus de plaisir, disant en a-
voir fait luy-mesme souvent l'expe-
rience. Et Platon prenant la chose
du costé de la santé, dit que l'eau
chaude rafraîchit les intestins, qu'elle
appaîse les chaleurs des reins & don-
ne par ce moyen de l'appetit, qui est
le meilleur assaisonnement de la ta-
ble

Seneque fait mention d'un certain
instrument ou vase, qu'on appelloit
millaire, parce qu'il pouvoit four-
nir à plus de mille coups, & ne ces-
soit jamais de couler. On mettoit
cet instrument derriere le buffet ; &
comme il avoit une queue fort lon-
gue qui passoit par un foyer, elle
donnoit toujours de l'eau suffisam-
ment chaude pour boire, parce que
l'eau froide en coulant par ce canal
à travers du feu, devenoit chaude au-
paravant qu'elle arrivast sur la ta-
ble.

L'on prétend que l'Empereur Ti-
bere ne fust surnommé Caldius , que
parce qu'il beuvoit toujours chaud
par delice. D'où vient que Caius
Caligula tua un Bouteillier , parce
qu'il avoit vendu de l'eau chaude pen-
dant les funeraillles de sa sœur Dru-
sille , ne pouvant souffrir qu'on beut
delicieusement pendant son deuil.

Mercurial prend l'introduction de
cet usage du costé du païs , qu'il fon-
de sur la raison de l'antiperistase ,
disant que les païs meridionaux estant
naturellement chauds par leur climat,
cette chaleur exterieure de l'air fait
que les intestins de ceux qui l'habi-
tent sont froids , & par consequent
qu'ils ont besoin de boire chaud pour
moderer ce froid.

Toutefois plusieurs Autheurs pre-
tendent que cette boisson chaude n'é-
toit point d'eau pure , mais de certai-
nes liqueurs qu'on vendoit dans les
Bouteilleries , qui s'appelloient à
cause de cela Thermopoles : & parce
qu'elles estoient trop frequentées du
temps de l'Empereur Claudius , Dion
Cassius nous apprend qu'il les fit fer-

CHAP. mer pour empêcher les cabales.

XXX.

Quant au vin , ils le beuvoient avec tant d'excez , qu'on a peine à croire ce que les Autheurs nous en rapportent. Il est vray que pour se precautionner contre l'ivresse , ils usoient de plusieurs moyens. Ils commençoient par des vins mixtionnez : par exemple , d'Absinthe , de Mirrhe & semblables , qu'ils beuvoient dans des coupes de lierre : après quoy , comme s'ils n'eussent plus crainct de s'enyvrer , ils n'observoient plus aucune mesure , & des petites coupes ils alloient aux plus grandes.

Parmy ces excez il y avoit pourtant de certaines regles qu'il falloit observer , lesquelles estoient ordonnées dès le commencement par le Maistre ou Roy du Festin. Par exemple , de boire seulement à l'honneur des graces : alors ils ne beuvoient à la verité que trois coups , mais qui en valoient plusieurs autres à cause de la grandeur des coupes. D'autrefois il estoit ordonné qu'on beuroit à l'honneur des Muses , c'est à dire

à dire neuf coups. D'autrefois qu'on beuroit à la Greque , c'est à dire autant de fois qu'on nommoit quelque divinité , ou quelque amy , ou quelque personne illustre , pour laquelle on devoit avoir du respect , ce qui alloit à l'infiny.

D'autrefois ils beuvoient chacun autant de coups qu'il y avoit de lettres dans le nom de leurs Maistresses. Et après qu'ils avoient achevé , au dernier coup ils faisoient apporter un bassin d'airain vuide qu'un valet tenoit suspendu en l'air , & jettoient tout à coup dedans le reste de leur coupe. Or si le bassin en resonoit c'estoit une marque infailible qu'ils en estoient aimez : mais s'il ne rendoit aucun son , ils perdoient esperance. Ils appelloient cela la preuve du catabisme.

CHAP.
XXX.



CHAPITRE XXXI.

*Des concerts & autres réjouissances
du Festin.*

CHAP.
XXXI.

MAis ce que je trouve de plus délicieux, & qui valoit mieux incomparablement que toute la délicatesse des viandes, c'estoit les divertissemens qu'ils se donnoient pendant le repas. Ils en ufoient de tant de sortes qu'il est difficile d'en pouvoir faire un dénombrement bien exact. Le plus ordinaire estoit les concerts, dont ils estoient extrêmement curieux : quelquefois de deux especes seules d'instrumens, quelquefois de plusieurs & quelquefois de tous ceux qui estoient alors en usage; mais qu'ils touchoient avec tant d'ordre & avec une mesure si juste, que les invitez estoient ravis en admiration & en oublioient souvent le manger, preferant le plaisir des oreilles à celuy de la bouche. Ils ac-

compagnoient ces concerts de tres-
belles voix , lesquelles se mesloient
tantost au son des instrumens & tantost
ellés chantoient par intervalles ,
ou les loüanges du Prince , ou des
invitez , ou de celuy qui donnoit à
manger , ou du Roy du Banquet , ou
de leurs Maistresses , ou sur le sujet
du Festin. Après les voix ils fai-
soient venir des troupes de masques
qui dansoient diverses entrées de ba-
lets , & qui ne se faisoient pas moins
considerer par la bizarrerie des habits
que par leurs adresses , leurs caden-
ces , leurs pas & leurs sauts , dont la
diversité , la vitesse & l'agilité jointe
à la justesse faisoient un spectacle des
plus charmans. Ces danses estoient
suivies des plaisanteries , de plusieurs
satyres qui venoient faire des sauts
perilleux , & qui tantost par leurs
tours de souplesse , tantost par leurs
postures crottesques , tantost par les
figures extravagantes qu'ils formoient
en se meslant les uns avec les autres ,
attiroient agreablement les yeux
de tous les assistans. Aux satyres suc-
cedoient des bouffons qui se don-

CHAP.

XXXI.

noient une liberté entière, qui debitoient-là tous les bons mots qui leur venoient à la bouche sans aucun égard, n'épargnant ny la modestie du sexe, ny la qualité des invitez : au contraire pinçant tantost les uns & tantost les autres pour faire mieux rire toute la compagnie, ne disant rien qui ne fust accueilly d'un applaudissement universel. Mais les risées que causoient les devins & qui venoient immédiatement après les bouffons, n'estoient pas moindres : ces diseurs de bonne aventure considéroient d'un sang froid & avec un grand sérieux tous les assistans : ensuite comme s'ils eussent prononcé des oracles, ils donnoient à chacun son quolibet avec des avis qui ne valaient pas moins que leurs pronostiques ; ce qui faisoit faire à tous momens des huées contre celui qui estoit attaqué & de si grands éclats, que n'en pouvant plus les uns & les autres, ils se tenoient les costez, l'eau leur couloit de toutes les ouvertures de leur visage & tomboient à la renverse sur leurs voisins. Enfin pour

& autres réjouissances du Festin. 141
revenir de ces émotions qui avoient CHAP.
agité le sang avec tant de violence, XXXI
les joüeurs de gobelets faisoient ap-
porter leur table, ou par leurs char-
mes innocens, ils enchantoient toute
la compagnie.

CHAPITRE XXXII.

Des prieres & libations du Festin.

IL est certain par le rapport pres-
que de tous les Auteurs de l'an-
tiquité, que l'on faisoit autrefois de
certaines prieres en se mettant à ta-
ble & en se levant, lesquelles estoient
suivies de libations, & ces libations
estoient différentes, selon la difference
des Dieux, dont les figures estoient-là
présentes, ou en l'honneur duquel on
faisoit le Festin.

Quand ils mangeoient en famille,
ils mettoient dans une assiette un peu
de leurs viandes & en faisoient liba-

CHAP. tion à leurs Dieux tutelaires, en les
XXXII. jettant dans le feu.

Dans les banquets qui estoient precedez de sacrifices, la libation se faisoit toujours avec un gasteau salé & une coupe, tantost d'eau, si c'estoit à l'honneur du Soleil, de Vesta, de la Lune ou de l'Aurore : tantost de lait si c'estoit à l'honneur des Nymphes : tantost d'huile, si c'estoit à l'honneur d'Hercule ou de Mars : & tantost de vin à l'honneur de tous les autres Dieux. A l'égard du vin, il faut remarquer qu'il devoit estre pur de toutes les manieres ; c'est à dire non seulement sans meslange d'eau ny d'aucune autre liqueur : mais que la vigne qui l'avoit produit n'eut jamais esté coupée, qu'elle n'eut point esté frappée de la foudre, qu'elle n'eut point esté foulée aux pieds ou autrement salie, & qu'il n'y eut point eu d'homme pendu tout auprès.

A la fin du repas la libation se faisoit à Mercure, & on mesloit le vin avec l'eau, parce que ce Dieu preside aux vivans & aux morts. On jet-

toit auparavant dans le feu une langue de quelque animal que ce fust à l'honneur du mesme Dieu, pour plusieurs raisons. La premiere, parce qu'il est l'interprete des hommes & des Dieux, & que luy seul pouvoit leur rendre compte des actions de graces qu'on venoit de leur offrir en reconnoissance de leurs bien-faits. La seconde, parce qu'ils se vouloient purger par ce moyen de toutes les medifances du banquet, dont la langue avoit esté l'instrument, n'y ayant rien qui purifie mieux que le feu. La troisieme, pour montrer qu'ils la vouloient entierement consacrer aux Dieux par des loüanges continuelles. La quatrieme, parce qu'ils s'imposoient par-là une obligation reciproque de tenir secret tout ce qu'ils avoient dit à table.



CHAPITRE XXXIII.

*Des entretiens du Festin.*CHAP.
XXXIII

COMME ces entretiens qui commençoient pendant le repas, estoient encore souvent continuez après qu'on estoit sorty de table, & qu'ils faisoient passer fort agreablement le reste du jour ou de la nuit, j'ay crû devoir en faire le dernier Chapitre de ce Traité. Et pour en donner une idée qui réponde en quelque maniere à l'usage des Anciens, je veux faire part au public d'un regale que se donnerent il n'y a pas long temps trois personnes sçavantes, beaucoup plus délicieux par les belles choses qu'il s'y dirent que par les viandes qui y furent servies. Ils se rencontrèrent tous trois un soir par hazard aux Thuilleries, & comme ils se connoissoient depuis long-temps, ils laissèrent la foule de la grande allée où ils estoient & en traversèrent une autre
qui

qui aboutit au Labirinthe, à dessein d'y causer avec plus liberté : mais je ne sçay par quel accident ce lieu qui est le moins fréquenté de ce magnifique jardin, estoit déjà occupé par trois Demoiselles, lesquelles apparemment cherchoient aussi la solitude ; car outre qu'elles parloient d'une grande action, & comme de quelque chose de fort secret, elles ne quitterent jamais la place, & par une infinité de tours & retours en disputèrent la possession entiere jusques à la nuit à nos trois sçavans qui estoient venus les derniers. Or comme tant d'allées & venues ne se pûrent pas faire sans se rencontrer plusieurs fois d'assez près, je ne sçay pas ce que les Demoiselles jugerent de nos sçavans : mais je sçay bien que pour eux ils en oublièrent tout ce qu'ils vouloient dire, & que les ayant nommées une infinité de fois les trois graces, ils firent partie d'un commun accord de boire dès le lendemain à leur santé, quoy qu'ils n'eussent pas l'honneur de les connoistre & de celebrer le Festin par tout ce qu'ils pourroient dire sur le

CHAP. champ de meilleur. Je ne publieray
xxxiii. pas icy leurs noms , parce qu'il faut
épargner nos amis ; mais je les repre-
senteray sous les noms de Polyandre,
d'Amintas , & de Theodule , afin que
sous ces noms empruntez , je puisse
rapporter avec plus d'ordre toutes les
choses qui y furent dites , & que j'ay
depuis apprises de leur propre bou-
che.

L'assignation ayant esté donnée
dans un jardin du fauxbourg saint
Antoine, dont Amintas pouvoit dis-
poser , parce qu'il en avoit une clef,
pour s'y aller delasser de tems en
tems de ses études : Ils commande-
rent quelques bouteilles du meilleur
vin , & un repas conforme à leur
profession : c'est à dire , ni trop som-
ptueux , ni trop mesquin ; mais dans
cette honneste mediocrité , qui fait la
perfection de toutes choses.

Theodule y arriva le premier , &
comme il se promenoit d'une allée à
l'autre , pour tâcher de se desennuyer
en attendant la Compagnie , il ap-
perceut dans le fonds un cabinet qui
avoit assez belle apparence , & ce

qui luy donna la curiosité de s'y transporter. Où étant entré , & en ayant trouvé les murailles toutes chamarrées de quantité de figures d'horoscope , il n'en falut pas davantage pour l'occuper entierement: Car comme il s'étoit fort appliqué autrefois à ces connoissances , & qu'il en sçavoit parfaitement la vanité , il ne pouvoit assez déplorer le mal-heur de ceux qui s'y laissent surprendre ; Helas , disoit-il en luy-mesme , faut-il qu'il y ait des gens qui ne travaillent qu'à s'abuser eux-mesmes , & à abuser les autres ; peut-on être plus mal-heureux : C'est le double mal-heur dont il est parlé dans l'Evangile, lors qu'un aveugle en menant un autre , cet aveuglement commun ne sert qu'à faire tomber plus de monde dans le precipice.

Amintas cependant qui étoit allé chercher ses camarades pour faire les honneurs du logis , n'ayant pas trouvé Theodule chez luy , fut chez Poliandre , avec lequel il vint sans attendre davantage au lieu assigné, ne doutant point que leur ami ne les

CHAP. eût devancez , luy qui étoit reconnu
XXXIII. si exact en toutes choses. En effet,
ils apprirent en entrant qu'il y avoit
déjà du tems qu'il les attendoit , &
qu'après avoir fait quelques tours de
jardin , il avoit tout à coup disparu.
Ils donnerent ordre qu'on servit , &
l'étant allé chercher d'un costé &
d'autre, ils le surprirent dans ce lieu
écarté , mais tellement plongé dans
ses rêveries , qu'à peine les regarda-
t'il. Ils le tirèrent de là en le prenant
l'un & l'autre sous le bras , & en se
mettant aussi-tôt à courir vers la ta-
ble pour ne pas laisser refroidir les
viandes. D'abord qu'ils eurent lavé
& qu'ils eurent pris chacun leur pla-
ce. He bien , Monsieur le réveur,
luy dit Amintas ; ne nous avez-vous
pas bien de l'obligation , nous vous
avons retiré de l'autre monde ; dites-
nous donc des nouvelles du país d'où
vous venez. Cher ami , luy repartit
Theodule, vous vous trompez, bien loin
de venir de l'autre monde, je n'étois
que trop attaché à celui-ci : le pro-
fond étonnement où vous m'avez
surpris, venoit en partie de vous-mê-

me : Je ne pouvois comprendre que vous qui êtes si éclairé , laissassiez dans un lieu que vous fréquentez , & dont vous êtes comme le Maître , tant d'amusemens ridicules , qui ne sont que trop consultez pas les amateurs de cette vie ; & qui n'ayant point d'autre fondement que dans l'imagination des Astrologues , devroient être décriez comme des mensonges , & effacez de tous les endroits où ils se trouvent , pour desabuser une bonne fois le monde de ces vaines opinions. Quoi , repliqua Amintas , vous vous estes arrêté à toutes ces figures qui sont dans le Cabinet : Pour moy , à vous dire le vray , je n'ay jamais bien approfondi ces choses , & je ne voudrois pas condamner tant d'habiles gens qui s'en meslent : mais si vous en sçavez plus que moy , faites nous part de vos lumieres : Je crois que Polyandre n'aura pas moins de plaisir que moy de vous entendre là dessus. Polyandre ayant dit qu'il en seroit tres-aise. Theodule commença de la sorte. Il n'y a que les petits esprits , & ceux qui ne se sont

CAHP.
XXXII.

CHAP. jamais donné la peine d'examiner les
xxxiii. principes de cette science qui s'y laissent prendre. C'est une toile d'araignée, dit saint Ambroise, qui n'est bonne qu'à prendre des mouches. Mais ceux qui ont tant soit peu de discernement, la mesprisent aussi-tôt qu'ils la connoissent. En effet, qu'y a-t'il de plus fou, & de plus impie, que d'attribuer aux influences des Astres, & à leurs diverses constellations, comme à des véritables causes le bonheur ou le mal-heur des hommes : les voix contraires ou favorables d'une élection : tous les progrès d'une grande fortune, & même toute la suite de nos actions, qui sont libres de leur nature. Saint Augustin traite les plus habiles de cet art de Visionnaires, de décider ainsi de nos destinées avec un coup de plume, & de prétendre qu'il en faille nécessairement passer par ce qu'ils auront tracé sur un morceau de papier. Ils veulent prophétiser avec leur Astrolabe toutes les revolutions des Estats, la durée de nos jours, & le genre de vie que nous embraserons, comme si Dieu leur avoit re-

velé toutes les conjonctures , toutes CHAP.
les circonstances , & toutes les com- xxxiii.
modités des lieux, des tems, des heu-
res & des momens, dont toutes ces
choses dépendent. Saint Gregoire de
Nazianze dit , qu'ordinairement ces
sortes de gens sont Magiciens, & ap-
porte là dessus l'exemple de Julien l'A-
postat , le Pape saint Clement l'avoit
déjà dit de Simon Magus. Nous remar-
quons que les principaux Heresi-
arques, tant anciens que modernes , y
ont esté fort addonnez, comme Pri-
scille, Abaillard, & Luther, & que
ç'a été là en quelque maniere la source
de toutes leurs erreurs. Nous ne
voyons qu'anathemes sur ce sujet
dans les Conciles, qu'invectives san-
glantes dans les écrits des Peres, &
que Decrets dans les Estats les mieux
policez, parce qu'il n'y a rien qui
cause plus de troubles, & dans la con-
duite de chacun en particulier, &
dans celle de tout un peuple, que ces
sortes de prediCTIONS.

Voilà des choses bien fortes, luy
dit Amynthas en l'interrompant : mais
il faut donc condamner la pluspart des

Patriarches qui ont si fort estudié les estoiles , & Salomon luy-mesme qui nous apprend neanmoins dans son Livre de la Sagesse que Dieu a esté son Maistre dans cette science.

Je ne pretens pas cela , continua Theodule , ces grands hommes sont très-loüables dans leur estude , parce qu'ils n'ont voulu connoistre par les estoiles que les changemens des saisons & les choses purement naturelles : au lieu que les faiseurs d'horoscope ont l'insolence d'approfondir des secrets qui ne sont reservez qu'à Dieu. Il n'y auroit pas du mal , si comme les Patriarches & Salomon ils n'attribuoient aux estoiles que la force de donner à ceux qui naissent , divers temperamens qui produisent les affections , les simpathies & les antipathies dont on peut conjecturer l'humeur d'une personne , & mesme quelques actions de l'ame en general , parce qu'elles dépendent en partie des organes du corps. C'est le sentiment de Saint Augustin & de Saint Thomas : mais aussi l'un & l'autre traitent de fous & d'impies les astrologues lors-

qu'ils entreprennent de deviner les ac- CHAP.
tions qui dépendent purement de no- XXXIII
stre volonté.

La distinction que Theodule vient de faire, paroist très-raisonnable, dit Polyandre, & vous en devez estre satisfait, Amintas : mais il faut que je luy propose un passage de la Genese, qui autorise ce semble formellement l'Astrologie ; car vous sçavez fort bien Theodule, continua-t'il, que lorsque Dieu au commencement du monde crea les astres, il voulut qu'ils servissent de signe. Voicy ses propres paroles. *Fiant luminaria & sint in signum.* Je ne vois rien de plus exprés.

Et moy, replica Theodule, je ne vois rien de si facile à expliquer. Dieu dit en créant les astres, ces corps si nobles qui jettent autant d'admiration dans nos esprits que de lumiere dans nos yeux ; il dit, que comme ce sont les chef-d'œuvres de ses divines mains à l'égard des creatures purement corporelles, ils nous representent aussi mieux qu'elles toutes sa toute-puissance : ou bien si vous

CHAP.

XXXIII

voulez, il pretend au moment qu'il les crée qu'ils marquent le jour & la nuit & toute la durée du temps ; car autrement quels signes peuvent-ils estre , des signes naturels des choses qui nous regardent : mais quelle ressemblance y a-t'il d'une constellation avec la santé, les richesses, les dignitez & les disgraces des hommes ? Est-ce comme des choses équivoques, mais qui vous a assuré de cette dépendance & de cette connexion pretendüe entre des choses si differentes pour leur substance, & pour leurs qualitez ? Est-ce comme des chiffres & des hieroglifes : mais qui vous a appris la contre chiffre pour en connoistre de si grands secrets ; surquoy fondez-vous leur interpretation ? comment la prouvez-vous ? peut-estre que vous nous produirez pour appuyer vostre sentiment d'autres effets qui sont arrivez dans les mesmes circonstances. Mais comment pouvez-vous raisonner solidement sur la rencontre des planettes, puisqu'elle change continuellement. Enfin pretendez-vous qu'ils servent de signes

comme causes naturelles , materielles & nécessaires : mais quelle proportion y a-t'il entre elles & les actions qui dépendent de nostre libre arbitre & de nostre volonté , comme de penser , de vouloir , de délibérer ; puisque les unes sont corporelles & les autres spirituelles. Comment est-ce que l'étoile de celuy qui est élevé à quelque Charge peut signifier sa fortune , puisqu'il faut pour cela un nécessaire consentement des électeurs qui sont nez sous un autre ascendant , qui sont d'un autre âge , d'une autre complexion , & qui ont des inclinations toutes contraires.

Amintas revenant là - dessus à la charge. Et pourquoy , luy dit-il , ne voulez-vous pas que les astres marquent la destinée des hommes , puisqu'ils ont bien marqué celle du Fils de Dieu.

Autant en diroit Priscillien , s'il estoit encore au monde , répondit Theodule. Il autorisoit son erreur par l'étoile qui apparut aux Mages , lorsque Nostre Seigneur nasquit , s'imaginant que cette étoile estoit

proprement sa destinée. Mais Saint Augustin nous fait prendre garde qu'il ne faut que considérer les termes de l'Evangile, pour voir que cette étoile estoit soumise aux ordres de ce divin Enfant, bien loin d'avoir aucun pouvoir sur luy. Jusqu'à ce qu'estant arrivée sur le lieu où estoit l'Enfant, elle s'y arresta, dit le Texte sacré : de sorte que ce ne fust pas l'Enfant qui alla chercher l'étoile : mais bien plutôt que ce fust l'étoile qui vint trouver l'Enfant. Ainsi on ne peut pas dire que l'étoile fust la destinée de l'Enfant, mais que c'est au contraire l'Enfant qui fut, si on le peut dire, la destinée de l'étoile.

Dieu nous garde de croire jamais au destin, chers amis, la vie de l'homme ne dépend que de la seule conduite de celuy qui en est l'Auteur souverain & le createur. L'homme n'est pas fait pour les étoiles, mais les étoiles aussi bien que toutes les autres creatures sont faites pour l'homme : cependant si une étoile pouvoit estre le destin de l'homme, il faudroit croire que l'homme leur

seroit soumis. Quand Jacob sortant CHAP.
du ventre de sa mere tenoit avec sa XXXI
main le pied de son frere aîné, il est
visible que cet aîné ne pouvoit estre
tout-à-fait sorty, que Jacob en le sui-
vant n'eust déjà commencé à sortir :
cependant quoyque la mere se fust
délivrée de tous deux en un mesme
temps, leur vie neanmoins fut depuis
bien differente. C'est un argument
invincible de Saint Augustin. Je sçay
bien qu'à cela les Astrologues ont ac-
côûtumé de répondre, que la vertu
des constellations consiste en un seul
instant & en un seul point, mais
nous leur pouvons repliquer que l'on
est quelque temps à naistre ; si donc
la vertu de la constellation change à
chaque instant, il faut avoüer que
l'homme aura autant de destins qu'il
aura de membres, puisqu'ils ne sor-
tent que successivement du ventre de
la mere.

Les Astrologues disent aussi que
ceux qui naissent par exemple sous le
signe de la balance doivent estre
Changeurs & Banquiers : cependant
il est certain que plusieurs Nations ,

CHAP. bien loin d'avoir l'usage de commer-
XXXIII ce, elles en ignorent mesme le nom.
Cela supposé comme une chose in-
contestable & universellement recon-
nuë, il faut maintenant que les Astro-
logues avoient l'une de ces deux cho-
ses, ou qu'aucun de ces peuples ne
naist sous ce signe, ou que ce signe
n'a sur eux aucune puissance & aucune
vertu, en quoy ils sont également
pris. De plus en France, en Espagne,
en Perse & en tant d'autres Estats,
les Roys viennent à la Couronne
par le droit de leur naissance: mais
qui pourroit dire le nombre de ceux
qui naissent aux mesmes momens dans
une condition servile, cependant les
enfans des Roys qui sont venus au
monde sous la mesme constellation
que les enfans des esclaves, par-
viennent au Thrône, au lieu que
les autres qui estoient nez au
mesme instant demeurent jusqu'à
la mort dans leur condition servi-
le.

Il en fera tout ce que vous vou-
drez, dit encore Amintas, mais ce-
pendant nous voyons des predic-

tions fameuses qui sont arrivées de CHAP.
point en point, & ces predictions XXXIII
n'estoient fondées que sur les astres.
Cardan qui vivoit il n'y a pas long-
temps, & qui passe pour un homme
des plus habiles du dernier siecle,
nous assure que Paris Ceresaire pre-
dit à Paul III. qu'en l'âge de soi-
xante ans six mois & trois jours il
courroit un grand risque sur l'eau,
qu'en soixante-six, cinquante-trois
jours, neuf heures & trente minutes
il seroit fait Pape, qu'il vivroit jus-
qu'à quatre-vingts & un an, & qu'il
mourroit d'un accident qui luy arri-
veroit le cinquième du mois de May.
Je ne sçay pas après cela quelle autre
prediction plus circonstanciée vous
pouvez demander. Or il est certain
qu'elle fust faite long temps aupara-
vant que ces choses arrivassent,
& il est certain encore par l'Histoi-
re de ce Pape qu'il a courru ce ris-
que, qu'il a esté eslevé au Pontifi-
cat, qu'il a vescu & qu'il est mort
selon tous les temps qui luy es-
toient marquez dans son horosco-
pe.

CHAP. J'en tombe d'accord, répondit Theo-
XXXIII dule : & soutiens néanmoins que ces
choses ne sont pas arrivées à cause de
la prédiction, mais par un pur hazard :
étant bien difficile qu'entre une infi-
nité d'horoscopes que l'on fait en l'air
& sans fondement quelqu'un n'ait du
sucez en apparence : mais dans le
fonds il n'en peut point avoir. Ou-
tre les raisons fondamentales que j'en
ay apportées, & auxquelles on ne
sçauroit répondre. L'expérience nous
convainc de leur fausseté presque con-
tinuelle. Et sans aller plus loin, puis-
que vous nous faites tant valoir le me-
rite de Cardan. Luy-mesme ne s'est-
il pas tourné en ridicule avec toutes
ses lumieres sur l'horoscope de Fran-
çois second Roy de France. Il avoit
predit qu'il seroit le plus glorieux Mo-
narque de son siecle. Mais c'étoit un
resveur & un visionnaire : car qui ne
sçait les malheurs de ce Prince, &
peut-on dire qu'il ayt seulement jouy
d'une ombre de gloire & de bon-
heur. Il fut toujours extrêmement
infirmes, les troubles des Huguenots
si funestes à l'Etat, & à l'autorité
Royale

Royale commencerent sous luy, & il CHAP.
ne vesquit que tres-peu de temps. XXXII

Chers amis encore une fois, ne donnons jamais là dedans. Il ne faut apprendre la physionomie superstitieuse, la Chiromancie, les talismans, & l'Astrologie judiciaire que pour les mépriser, & pour en desabuser ceux qui y ont quelque creance ; à qui ont peut faire voir sans peine selon les principes que j'ay établis, la vanité de leurs regles & de leurs figures. Car pour peu que nous les examinions, nous trouverons une infinité de deffauts dans celles dont ils se font plus d'honneur, & où ils croient avoir le mieux reussi.

Nous devons faire tres-peu d'état de ces connoissances, puisque vous sçavez vous-mesme par l'usage que vous avez du monde, qu'elles ne sont contées presque pour rien dans un homme docte. Elles sont les plus aisées à acquerir, & les plus propres aux esprits fort bornez & incapables des autres sciences. Vous sçavez aussi que ce sont celles qui font perdre plus de temps, qui donnent le plus de bon-

CHAP. ne estime d'eux-mêmes à ceux qui
 xxx. II. les possèdent, qui leur acquièrent
 plus d'admiration populaire, & moins
 de mérite & de considération parmy
 les Sçavans. En un mot, ce sont des
 choses qu'il ne faut pas tout à fait
 ignorer : mais aussi dont il ne faut pas
 faire nostre fonds, puis qu'elles ne
 peuvent contribuer qu'à nous diver-
 tir, & non pas à nous rendre sçavans.
 Cette fin fust célébrée d'un applau-
 dissement general : chacun se rendit
 à des sentimens si solides & si raison-
 nables, & l'on beut à la santé de la
 premiere grâce qui avoit si bien fait
 parler Theodule.

Laissons donc les resveries aux A-
 strologues, dit ensuite Polyandre; &
 écoutons quelque temps les Philo-
 sophes, lesquels nous fourniront as-
 surement de meilleurs sentimens. Je
 ne trouve rien de si beau que toutes
 ces sentences qui sont répandues dans
 leurs écrits : elles sont fécondes de
 mille belles pensées, & nous appren-
 nent en peu de mots les plus impor-
 tantes veritez. Nous pouvons les ap-
 peller les Oracles de la morale : car

Outre que ce sont autant d'enseignemens admirables pour regler nos mœurs, elles ont une énergie toute divine. Mais à propos d'Oracles, je ne sçay si vous sçavez l'origine du trepié de Delphes, si fameux pour cela dans l'antiquité. Je la découvris dernièrement dans je ne sçay quelle lecture, & je veux vous en faire part. Cet auteur rapporte que quelques jeunes hommes Milesiens qui se promenoient sur le bord de la mer où l'on peschoit, ayant acheté des pescheurs la pesche qu'ils alloient faire, & ceux-cy n'ayant tiré dans leurs filets qu'un trepié: ce trepié fit naistre contestation entre ces jeunes gens à qui l'auroit, jusques-là qu'i's furent obligez de consulter là-dessus Apollon, lequel ayant répondu qu'il falloit le donner au plus sage du païs, ils le porterent à Thalez Milesien, qui d'un commun consentement avoit cette reputation, celui-cy le laissa en mourant à un autre, & puis cet autre encore à un autre, jusqu'à ce qu'il vint entre les mains de Solon, lequel soutenant qu'il n'y avoit point de sa-

ge parmy les hommes, & que Dieu seul meritoit ce nom, il envoya le trépié à son Temple, qui ne cessoit depuis de rendre des réponses à tous les peuples de la terre qui venoient le consulter. C'est dans la mesme veüe que Pythagore changea pareillement le nom de Sage qu'on donnoit autrefois à tous les Sçavans, en celui de Philosophes, comme qui diroit amateurs de la sagesse : soutenant qu'il n'y avoit que Dieu qui meritaist le nom de Sage, & qui le fust effectivement.

On rapporte de Solon, que s'étant réfugié à la Cour de Cresus pour fuir la tyrannie de Pisistrate, qui s'étoit rendu maistre d'Athenes ; ce Prince voulut parestre devant luy dans toute sa pompe, pour luy donner une plus haute idée de sa grandeur : de sorte qu'il s'affit sur son thrône, revestu de ses habits royaux, tout éclatant d'or & de pierreries : mais il fust bien surpris, lorsque luy ayant demandé, s'il avoit jamais rien vû de plus beau, ce Philosophe luy répondit froidement qu'oüy : & que c'étoient les coqs, les faisans & les paons : n'y ayant

rien de plus beau que la vivacité & l'agrement des couleurs dont la nature les a ornez. CHAP. XXXIX

J'ay appris de ce grand homme , qu'il faut plus se fier à la probité d'un homme qu'à son serment.

Qu'il n'y a point de meilleur maître que celui qui a appris de bien obéir.

Qu'il ne faut jamais conseiller à un Prince, ce qui est de plus agreable, mais ce qui est de meilleur.

Qu'il ne faut rien tant apprehender d'un homme, si ce n'est qu'il perde toute sorte d'esperoir.

Qu'une méchante langue blesse plus sensiblement qu'une épée, parce que la playe en devient presque incurable.

Qu'il n'y a rien qui anime tant le soldat à bien faire, que l'esperoir qu'il a qu'on aura soin de sa personne s'il vient à estre blessé, & mesme de ses enfans s'il meurt dans le combat.

Qu'il ne faut point permettre qu'un Curateur demeure avec la mere des pupiles.

Qu'il ne faut point non plus faire

CHAP. Curateur, celui qui peut succeder aux
XXXIII. pupiles.

Qu'il en est des loix comme des toiles d'araignée, qui retiennent les choses legeres : mais qui sont rompuës & crevées par les pesantes : parce qu'en effet il semble qu'elles ne soient faites que pour les petits, les grands se mettant toujourns à couvert de leur rigueur.

Qu'il en est des Courtisans comme des jetons, dont on forme tantost un grand nombre, & tantost un petit : nous les voyons tantost elevez, & tantost abbaïssiez.

Qu'il ne faut pas choisir legerement nos amis : mais que quand nous les avons choisis, nous devons avoir grand soin de les conserver.

Qu'il faut faire en sorte que la raison soit la regle de toutes nos actions.

Que je me trouve déjà bien recompensé, s'écria Theodule, en interrompant Polyandre : Je ne sçay pas ce qu'en pense Amyntas : mais pour moy, je vous avouë que je suis ravi d'entendre de si beaux preceptes. Et moy, répondit Amyntas, je suis

tres-fasché que vous l'avez inter- CHAP.
rompu. XXXIIII

Puisque vous prenez tous deux plaisir à ce que je dis, continua Polyandre. Je tascheray que nous profitions des autres Philosophes, en vous rapportant ce que j'en sçay de meilleur. Chilon m'a fait remarquer que les hommes sages ne different des imprudens que par des esperances bien fondées.

Qu'il n'y a rien de plus difficile dans la vie que de garder le secret, d'employer bien le temps & de souffrir les injures.

Qu'il vaut mieux perdre que s'enrichir par des voyes injustes : parce que l'un ne fait de la peine que pour un temps, au lieu que l'autre bourrelle toujours nostre conscience.

Qu'il faut que les grands soyent doux & affables, afin qu'ils s'attirent plustost l'amour que la crainte de leurs inferieurs.

Pittaque disoit, qu'il est d'un homme prudent de prévoir l'avenir, & d'un homme fort de s'y comporter avec courage, quand la chose est arrivée.

Qu'il ne faut jamais découvrir nos desseins, parce que si nous n'y réussissons pas après en avoir parlé, nous devenons le jouet de tout le monde.

Qu'il n'y a point de malheureux que celui qui ne peut souffrir ses propres malheurs.

Que la plus seure garde d'un Souverain c'est l'amour de ses sujets.

Que les plaisirs passent : mais la gloire dure toujours.

Anacharsis observe que la vigne porte trois sortes de grapes, l'une qui réjouit, l'autre qui enivre, & l'autre qui fait pleurer.

Que le moyen de devenir sobre, c'est de regarder un yvrogne quand il est pris de vin.

Que pour vivre en homme de bien il ne faut s'abstenir que de trois choses, de la langue, du ventre, & de l'amour.

Que ce n'est pas le vaisseau le plus fort qui est le plus seur, mais celui qui arrive à bon port.

Qu'il ne faut pas reprocher à un homme le lieu de sa naissance, mais les mœurs de son pays.

Qu'il

Qu'il vaut mieux avoir un seul bon amy, qu'une infinité d'amis ordinaires. CHAP. XXXIII

Que quand on boit trop de vin dans la jeunesse, on est obligé à boire de l'eau dans la vieillesse.

Que ce n'est pas avec les paroles qu'on fait les affaires ; mais que les paroles doivent s'accomplir par les effets.

Socrate ne nous donnera pas de leçons moins importantes. Il dit que les jeunes gens qui se regardent si volontiers dans le miroir, doivent en tirer cette instruction : s'ils sont beaux, de faire des actions qui ne deshonnorent point cette beauté : & s'ils sont laids, de faire aussi de belles actions qui reparent cette difformité de leur visage,

Que quand nous invitons quelqu'un, il ne faut jamais faire de grandes dépenses pour le bien traiter : parce que s'il est sobre & honneste homme, il se contentera de ce que nous luy presentons ; & s'il ne l'est pas, il ne faut pas beaucoup se soucier de manger avec des débauchez.

Qu'il faut manger pour vivre, &
P

CHAP. non pas vivre pour manger.

XXXIII Que nous ne devons point estre fâchez qu'on parle mal de nous : parce que si la chose est vraye , c'est un avertissement pour nous en corriger : & si elle n'est pas vraye , elle tourne à nostre loüange , & nous fait pratiquer la vertu.

Que c'est un grand mal de ne pouvoir souffrir le mal.

Qu'à bien considerer les prodiges, on trouve qu'au lieu que la terre engloutit souvent & dévore les hommes ; ce sont eux au contraire qui devorent la terre.

Que c'est une chose étrange que l'on méprise la vieillesse, puisque tout le monde souhaite d'y parvenir.

Qu'on ne doit point se fier à un impie , parce qu'ayant manqué de foy à Dieu, il ne sçauroit la garder aux hommes.

Que les avares conservent veritablement leur bien avec un soin extraordinaire ; parce qu'ils s'en considerent les maistres ; mais qu'ils s'en servent aussi peu que s'ils n'en étoient point les maistres.

Qu'un menteur n'est jamais creu, CHAP.
lors mesme qu'il dit vray. XXXIII

Quelorsqu'on assiste un miserable, on ne doit pas considerer ses mœurs, mais la nature qu'il a commune avec nous.

Qu'il en est des études comme de ces arbres qui ont les racines ameres, parce qu'ils portent ordinairement les fruits les plus doux.

Aristote nous assure qu'il y a presque autant de difference entre les sçavans & les ignorans, qu'entre les vivans & les morts.

Que la science sert d'éclat dans la prosperité, & d'azile dans l'adversité.

Que nous sommes plus redevables à nos peres de nous avoir bien élevé, que de nous avoir mis au monde : car au dernier cas, ils ne nous donnent que la vie : mais au premier, ils nous donnent le moyen de la rendre heureuse.

Qu'il ne faut pas se glorifier d'estre né d'une illustre famille, mais de ne pas dégenerer.

Que la veritable amitié n'est autre chose qu'une ame qui habite en deux

¶ H. P. corps differens.

XXXIII. Qu'il est des hommes si épargnans, qu'on diroit qu'ils esperent de toujours vivre : & d'autres au contraire si prodigues, qu'on diroit qu'ils craignent de mourir le lendemain.

Que la sagesse nous fait faire de nous-mesme & de bon cœur, ce que les autres ne font que par la contrainte des loix.

Qu'il n'y a qu'un aveugle qui puisse demander pourquoy la beauté est aimable.

Que rien ne faisoit plus valoir une personne que sa beauté, qu'elle luy donnoit plus de credit que toutes les lettres de recommandation : d'où vient que Socrate l'appelle une tyrannie de peu de durée : Carneade un empire personnel : Platon, le privilege de nature, & Theophraste une tromperie muette.

On ne peut pas entendre de plus belles choses, dit là dessus Amintas, & je vois que Theodule en a presque oublié le manger : Mais, Polyandre, ne vous laissez-vous point, outre que je ne vois pas que vous touchiez à

vos viandes : on ne sçauroit parler & CHAP.
manger tout à la fois ; prenez donc XXXIII
un peu de relasche , si vous avez en-
core quelque chose à nous dire.

C'est assez que vous continuiez de
prendre plaisir à m'écouter , pour ne
pas me lasser , repartit Polyandre , &
je ne m'étonne point que vous ne
preniez pas garde à ce que je mange ,
puisque vous estes si attentifs à mes
paroles : mais soyez persuadés que
tout en parlant , je ne laisse pas de
faire tres-bien mon devoir. Vous
voyez que ce que je dis sont des ma-
tieres entrecoupées ; & comme il n'est
pas besoin d'une grande application
d'esprit pour les finir , elles n'empes-
chent nullement de manger.

Continuez donc , luy dit Theodu-
le , puisque vous n'en estes point in-
commodé , & nous continuerons , A-
myntas & moy , de vous écouter avec
beaucoup de satisfaction.

Si après tous ceux que je viens de
citer , reprit Polyandre , nous voulons
encore consulter Diogene , tout satiri-
que qu'il est , il ne laissera pas de nous
bien instruire. Nous apprenons de luy

que la science sert de frein aux jeunes gens , de soulagement aux vieillards , de richesses aux pauvres , & d'ornement aux riches.

Que la noblesse , la fortune , & la grandeur , sont les voiles de la malice , parce qu'elles couvrent les plus grandes méchancetez.

Que les hommes sont aveugles dans leur commerce , donnant à vil prix les choses les plus precieuses , & vendant tres-cherement les plus viles. Car , par exemple , une statuë qui n'est que pour la curiosité , se vendra jusqu'à trois cens écus : & une charge de farine , sans laquelle l'on ne sçauroit vivre , un écu seulement.

Que le premier remede de l'amour c'est la faim ; le second , c'est le temps , par une longue absence : mais que si l'un & l'autre n'y servent de rien , il ne reste plus qu'à se pendre.

Que la nature ne nous a donné deux oreilles , & une bouche seulement , que pour nous apprendre qu'il faut écouter beaucoup , & parler peu.

Que les gens de mauvaise vie sont semblables aux figuiers qui naissent

sur les precipices , dont personne ne CHAP.
mange les fruits, & qui servent seule- xxxiii.
ment de pasture aux corbeaux & aux
vautours.

Qu'il n'y a point de difference entre une belle fille de joye, & un mers delicat & friand, quand il est empoisonné.

Que ceux qui ne font rien moins que ce qu'ils enseignent , sont semblables à la guitarre, qui n'entend pas elle-même ce qu'elle fait entendre aux autres.

Que les Grands ont veritablement beaucoup de valets: mais qu'ils se rendent eux-mêmes esclaves de leurs propres passions.

Que ceux qui se plaignent de la fortune , sont eux-mêmes à plaindre, parce qu'ils desirent des biens qui ne le sont qu'en apparence , au lieu de chercher le veritable bien.

Qu'un homme riche & ignorant ressemble à une brebis couverte d'une toison d'or.

Que les gens de bien sont les images de la Divinité.

Que la flaterie est un licol de soye ,

CHAP. ou un licol sucré, parce qu'elle étran-
xxxiii. gle agreablement son homme.

Que si des Sentences de ce Philo-
sophe, nous voulons passer à ses re-
parties, nous ne les trouverons pas
moins agreables, ni moins instructives.

Voyant un homme scelerat qui
faisoit mettre sur la porte de son lo-
gis cette inscription. Que rien de mau-
vais n'entre ceans; Hé, par où entre-
ra donc le maître de la maison, luy
dit-il?

Il dit aussi à de certains Astrolo-
gues qui parloient des choses des
Cieux avec autant d'assurance, que
s'ils les avoient veuës; Hé quand est-
ce que vous en estes venus?

Un jour il parfumoit ses pieds, &
comme quelqu'un luy eut dit que ce
n'estoit pas là qu'il falloit employer
les bonnes odeurs, & que chacun en
parfumoit la teste. Ouy, dit-il, mais
de la teste les bonnes odeurs s'éva-
nouïssent en l'air, au lieu que des pieds
elles montent au nez, & recréent l'o-
dorat.

Comme on luy demandoit un jour
à quelle heure il falloit manger, selon

les gens , répondit-il : car les riches CHAP.
mangent quand ils veulent , & les XXXIII.
pauvres quand ils peuvent.

Voyant un homme de qualité si passionné pour les chevaux , qu'il y mettoit tout son bien , jusqu'à négliger ses propres enfans ; il vaut mieux , dit-il , être le cheval que le fils de cet homme-là.

Un homme qui portoit une longue perche , l'ayant blessé en passant ; & criant après , gare , gare ; prenez garde à vous ; hé , quoy , luy dit-il , est-ce que tu veux me blesser encore une fois ?

Comme il fut un jour amené devant Philippes Roy de Macedoine , & que ce Prince luy eut demandé qui il étoit. Je suis , répondit-il , l'admirateur de ton ambition , & de ton avarice insatiable.

Perdicas le menaçant de le tuer , s'il ne venoit en sa Cour , il luy répondit froidement , que c'estoit bien peu de chose que cela pour un grand Capitaine , comme luy : puis qu'une araignée ou un scorpion en pouvoit faire autant.

CHAP.
xxxiii.

Comme il vit un jour un voleur conduit au gibet par des Officiers de Justice ; Voilà , dit-il , de grands voleurs , qui en vont faire mourir un petit.

Voyant aussi des enfans qui tiroient des pierres contre un gibet , à qui le toucheroit le premier ; est-ce, leur dit-il , que vous disputez entre vous à qui l'aura pour prix ?

Un jeune homme superbement habillé , & tout couvert de joyaux, & de parfums , luy ayant proposé quelque chose ; il luy dit qu'il ne répondroit point à sa question qu'il ne luy eût dit auparavant , s'il estoit homme ou femme.

Comme il vit un jour en passant sur la porte du logis d'un débauché cet écriteau , maison à vendre. Je sçavois bien , dit-il, qu'elle vomiroit bien-tôt son maître.

Quand on luy vint dire que les Synopeens l'avoient condamné à être chassé de leur ville ; & moy , répondit-il, je les condamne à y demeurer.

Quelqu'un luy demandant quelle beste mordoit plus fort ; entre les fa-

rouches, dit-il, c'est le médifant, & CHAP.
entre les apprivoisées le flatteur. XXXIII.

Un autre luy demandant, pourquoy l'or estoit jaune & de couleur passe, c'est parce, dit-il, que tout le monde luy dresse des embusches.

Voyant des Dames se promener dans de superbes carosses ; il faudroit, dit il, d'autres cages à de telles bestes.

On luy demandoit un jour ; d'où venoit qu'il ne vouloit avoir ny valet ny servante ; c'est parce, répondit-il, que je n'en ay pas besoin ; & comme on luy repliquoit ; mais qui donc vous ensevelira, si vous venez à mourir ? Celuy, dit-il, qui voudra demeurer dans le logis.

Platon discourant un jour sur ses Idées, & parlant de tableité, & de verreité. Il luy dit, je vois bien des tables & des verres : mais je ne vois point vostre tableité, ny vostre verreité. Je ne m'en étonne point, répondit Platon, parce que vous avez des yeux pour voir les tables & les verres : mais vous n'êtes pas assez spirituel pour voir la tableité, & la verreité.

CHAP. Quelqu'un luy reprochant d'avoir
XXXIII. fait autrefois de la fausse monnoye :
 Cela est vray , luy dit-il , il a esté un
 tems que j'étois tel que vous êtes :
 mais je suis maintenant ce que vous
 ne ferez jamais.

Comme on luy reprochoit , de ce
 qu'il mangeoit en plein marché. Je
 mange , répondit-il , où la faim me
 prend.

On luy demandoit un jour , pour
 quelle raison on l'appelloit chien.
 C'est , dit-il, que je flatte ceux qui me
 donnent. Que j'abboye contre ceux
 qui ne me donnent rien , & que je
 mords ceux qui me font du mal.

Voyant un jour le fils d'une femme
 perduë , qui jettoit des pierres contre
 les passans ; prends garde , dit-il , que
 tu ne blesses ton pere.

Un beau garçon faisant un jour pa-
 rade d'une belle épée qu'il avoit re-
 ceuë d'un Gentil-homme qui l'aimoit.
 Je vous avouë , luy dit il , que cette
 épée est fort belle ; mais j'en trouve
 le fourreau bien vilain..

Comme on luy demandoit ce qu'il
 avoit gagné dans sa Philosophie ; de

prendre, dit-il, le tems tel qu'il est, CHAP.
& d'être prest à toute sorte d'acci- XXXIII.
dens, sans qu'aucun puisse me nuire,
ni m'inquieter,

Quelqu'un luy demandant, d'où il
estoit, je suis, dit il, de par tout.

Il dit à des gens mariez qui prioient
les Dieux de leur donner un enfant ;
mais pourquoy ne leur demandez-
vous pas au même tems , qu'il soit
bon : Car il est plus avantageux de
n'en point avoir , que d'en avoir de
méchans ?

Comme on luy reprochoit de ce
qu'il entroit dans de vilains lieux ; &
le Soleil, disoit il, n'entre-t'il pas dans
des cloaques, sans en estre souillé.

Quelqu'un luy amenant un jeune
homme pour l'instruire; & luy disant au
mesme tems, qu'il avoit infiniment de
l'esprit, & qu'il estoit tres reglé dans
ses mœurs. Il n'a donc pas besoin de
Maître, luy répondit il.

Il entroit au theatre, lors que tout le
monde en sortoit; & comme quelqu'un
luy en eut demandé la raison; c'est,
dit-il, que je m'étudie à faire tout le
contraire des autres. Je viens au thea-

tre lorsqu'on n'y peut plus apprendre de mal.

Voyant un jeune homme se perdre de débauche , il luy dit ; n'avez-vous pas honte de vous faire pire que la nature ne vous a fait : car elle vous a fait homme , & vous faites tous vos efforts pour devenir femme.

Voyant un autre jeune homme qui faisoit des prieres tres-pressantes à une fille de joye ; hé misérable, luy dit-il , que pouvez-vous luy demander , puis qu'elle ne vous peut rien donner , qui ne soit une perte pour vous ?

Voyant un jour un prodigue parmi la foule , il luy demanda une mine . & ne demandoit à tous les autres qu'une obole : & comme on luy en demanda la raison ; c'est , dit-il , que celuy-là se met en estat de ne pouvoir jamais plus rien donner , au lieu que les autres me donneront toujours.

Pour se mocquer d'un arbalestrier tres-mal-adroit , il s'alla mettre contre le but , disant qu'il avoit peur

d'en estre blessé par tout ailleurs.

Il dit un jour à un Chirurgien qui pensoit une belle fille ; prenez garde qu'en la guerissant de cette blessure, vous ne luy en fassiez une autre plus dangereuse.

Il se mocquoit de ceux qui faisoient grand chere dans les Sacrifices, parce qu'ils demandoient aux Dieux de leur conserver la santé, lors même qu'ils la ruinoient par leur débauche.

Se trouvant un jour dans une maison extrêmement propre, & considérant tous ses appartemens en presence du maistre, qui n'estoit pas des mieux faits, il luy cracha au visage; disant pour toute excuse que de quelque costé qu'il se fût tourné, il n'avoit point trouvé de lieu plus convenable pour y cracher.

Il fit un jour le Saltinbanque en pleine place, se mettant à crier de toutes ses forces ; Messieurs, Messieurs approchez, & aussi-tost qu'il vit qu'il y avoit bien du monde, il prit un baston & donna dessus ; disant qu'il avoit appelé d'honnestes gens & non de la canaille.

Quelqu'un luy disant qu'il estoit vieil, & qu'il devoit se reposer; & quoy, luy répondit-il, si je courois dans une lice, devrois-je m'arrester jusqu'à ce que j'eusse atteint le but?

Voyant un petit enfant qui beuvoit dans le creux de sa main, il cassa sa tasse, & en voyant un autre qui mangeoit ses lentilles dans une crouste de pain, il cassa pareillement son écuelle; disant que tous ces ustensilles n'estoient point necessaires, puis que la nature nous apprenoit à vivre dans ces enfans.

Ha c'est assez, luy dit icy Amintas, en l'interrompant, nous voyons bien que vous estes inépuisable: mais puisque vous nous avez appris tant de bons mots de ce Philosophe Cynique, il est bien juste que moy qui ay fait une estude toute particuliere de ces sortes de reparties, je vous fasse part à mon tour de toutes celles dont je me pouray souvenir; beuvons cependant à la santé de la seconde Grace afin que j'en aye l'esprit plus gay, & que je donne un tour plus agreable à tout ce qui se presentera.

Amintas

Amintas a raison , ajouta Theodule , & quoy que vous nous ayez dit , Poliadre , de tres-belles choses , on doit vous faire quelque reproche de ce que vous aviez oublié la Grace qui vous est échûë en partage ; beuvons donc à sa santé , & donnons un champ libre à Amyntas de s'égayer sur un si agreable sujet. Aussi voicy le fruit que l'on nous sert : & comme les vapeurs des viandes commencent à nous monter au cerveau , nous avons besoin de quelque chose de gaillard pour nous éveiller. Je ne demande pas mieux , dit alors Poliadre , je cede volontiers la place à Amyntas ; parce que je sçay qu'il s'en acquittera incomparablement mieux que moy , ce qui nous fera passer le reste de nostre conversation d'une maniere tres-divertissante : vous m'aurez pourtant l'obligation , Amintas , de vous avoir mis en train , & de vous avoir fait l'ouverture d'un sujet qui est si conforme à vostre genie ; commencez-donc , & accompagnez le fruit que l'on vient de servir , de toutes les fleurs que vostre

Q

CHAP. gayeté naturelle pourra produire.

XXXIII. Amintas voyant ses deux amis si bien disposez à l'entendre ne se fit point prier davantage.

Je ne sçay , leur dit-il , si vous avez jamais entendu parler de Dom Diego Sarmiento de la Cueva , il estoit Ambassadeur en Angleterre auprès du Roy Jacques , & avoit si bien gagné ses bonnes graces , qu'il estoit de tous ses plaisirs : or comme ils ne parloient jamais ensemble que Latin , & que l'Ambassadeur Espagnol n'en sçavoit pas beaucoup , ne ménageant pas fort Priscian comme l'on dit pour faire rire le Roy : sa Majesté luy dit un jour qu'il le trouvoit fort honneste homme , & qu'il l'aimoit : mais qu'il ne pouvoit pas luy celer , que son Latin écorchoit ses oreilles : le Comte qui vivoit dans une tres-grande familiarité avec le Roy : luy reparut qu'il parloit mieux Latin que luy , que son Latin estoit un Latin de Roy , & que le Latin du Roy estoit un Latin de Pedant.

Le Pape Leon X. n'estant, gueres plus bien avec l'Empereur depuis qu'il

avoit fait divers traitez avec la France, répondit à l'Ambassadeur qui se plaignoit un jour, que sa Sainteté eut envoyé auprès de Charles-Quint l'Evêque de Fano, Dominicain, en qualité de Nonce : soutenant qu'en vertu des traitez, il devoit rompre avec luy tout commerce : il luy répondit qu'en envoyant un Moyne, il en avoit usé comme l'on fait ordinairement à l'égard des Agonizans, à qui on envoie un Moyne. Voulant faire entendre par-là, qu'il employoit cet homme auprès de l'Empereur, pour luy faire connoistre que leur amitié languissante estoit sur le point d'expirer.

Le Cardinal de Rhodéz Legat auprès de Pierre IV. Roy d'Arragon, pour vaincre son obstination dans l'accommodement qu'il traittoit avec luy pour le Roy de Majorque, luy remontra qu'il devoit faire quelque chose pour l'amour du Pape, à qui il estoit obligé du Royaume de Sardaigne : Le Roy luy répondit, qu'il estoit vray, que le Pape luy en avoit fait present en parchemin :

CHAP. mais que le Roy son Pere n'estoit
xxxiii obligé de la possession qu'à la pointe
de son épée.

Monsieur Danaïs Evêque de Lavaur, ayant esté envoyé par le Roy au Concile de Trente, y fit une harangue forte contre les vices & les desordres de la Cour de Rome, & pour la Reformation de l'Eglise : après qu'il eut achevé, un Prelat Italien dit avec mépris, *Gallus cantat.* que c'estoient des Chançons : Mais l'Evêque repartit sur le champ, *Vivnam ad illum galli cantum Petrus resipisceret.*

Lorsque Charles-Quint traversa la France pour aller chastier les Gantois, il fut reçu magnifiquement par François I. qui après l'avoir fait regaler dans toutes les Villes de son passage, vint encore au devant de luy jusqu'à Orléans. Or comme ils se promenoient ensemble, il vint à passer un Prestre qui portoit le S. Sacrement à un malade, l'Empereur surpris qu'il n'eut personne à sa suite, dit au Roy qu'il s'étonnoit bien fort, qu'on laissât ainsi aller Nostre Sei-

gneur tout seul : & qu'en Espagne tous ceux qui le rencontroient, estoient obligez de l'accompagner jusques dans l'Eglise. Le Roy luy repartit froidement qu'il ne s'étonnoit pas de cela, parce, luy dit-il, qu'en Espagne il y a tant de Morisques & de Juifs, que si on ne le faisoit ainsi accompagner, ils le lapideroient derechef, au lieu qu'en France où il n'y a que de vrais Chrestiens, il peut aller seul par tout où il luy plaist, sans rencontrer personne qui ayt dessein de l'offencer.

Brusquet qui estoit Bouffon de François I. avoit un livre qu'il appelloit le Calendrier des fous, & qu'il avoit coûtume de montrer au Roy tous les jours pour le divertir, luy disant à chaque fois la raison qui l'obligeoit d'y mettre tels & tels. Comme donc Charles - Quint traversa la France, ainsi que je viens de dire, pour aller appaiser la rebellion de Gand, Brusquet le mit dans son Calendrier : & estant interrogé par le Roy pourquoy il avoit fait cela : parce, répondit-il, qu'il n'y eut jamais Prince plus mal-

CHAP. traité que vous l'avez esté de luy :
XXXIII cependant il est bien si hardi que de
vous fier sa personne & de se mettre
entre vos mains ; te voilà bien éton-
né , répartit le Roy ; mais que diras-
tu , si tu le vois repasser au travers de
tout mon Royaume avec autant de
sûreté que s'il estoit en Espagne ? Je
ne diray rien alors, repliqua Brusquet ;
mais je l'osteray de mon Calendrier ,
& vous y mettray à sa place.

Le même François I. se promenant
près de Paris avec le Cardinal de
Bourbon , rencontra un Payſan qui
portoit sous son bras une paire de
souliers neufs : & sans se faire con-
noître , Noſtre-Dame , luy dit-il ,
vous avez-là de beaux souliers , que
vous ont-ils coûté ? devinez, répondit
le païſan ; cinq ſols , répartit le Roy ;
certainement , repliqua le païſan ,
vous n'avez menti que d'un carolus.
Le Cardinal prit là-deſſus la parole ,
& s'adreſſant au païſan ; Ha vilain
s'écria-t'il , tu es mort ; ne vois tu
pas que c'est le Roy ? non ſans doute,
dit le païſan , & le diable emporte
de vous ou de moy qui le ſçavoit.

Un nommé Scot estant assis à la CHAP.
XXXIII
table de Charles le Chauve qui l'y
avoit fait mettre pour l'entendre bouf-
fonner : ce Roy luy demanda quelle
difference il y avoit entre Scot &
Sot, à quoy le bouffon répondit qu'il
n'y avoit que la table.

Le Clergé ayant entrepris Pierre Ca-
stelan Evesque de Mascon sous Henry
II. & voulant le faire priver de sa Char-
ge de grand Aumosnier, parce qu'on le
suspçonnoit d'heresie. Ayant dit dans
l'Oraison Funebre de François Pre-
mier qu'il estoit allé tout droit au
Ciel, sans passer par le feu du Pur-
gatoire. Jean de Mendosse premier
Maistre d'Hostel, qui eut ordre d'é-
couter les Docteurs députez pour ce
sujet, les renvoya plaisamment. Je
sçay, leur dit-il, Messieurs, ce que
vous venez faire icy, n'est-ce pas
pour débattre avec Monsieur le grand
Aumosnier du lieu où peut estre l'a-
me du feu Roy nostre bon Maistre ?
Si vous vous en voulez rapporter à
moy, qui l'ay mieux connu qu'hom-
me du monde, je vous puis assurer
qu'il a toujours esté d'humeur à ne

CHAP. s'arrester pas long temps en quelque
xxxii lieu que ce fust ; & qu'ainsi s'il a esté
en Purgatoire. il n'a pas eu dessein
d'y faire long sejour , mais seulement
d'y goûter le vin en passant , comme
c'estoit sa coûtume.

Après la journée d'Yvry , le Legat
pour affoiblir le party du Roy, vou-
lut débaucher la pluspart de la No-
blesse de son service : & pour parler
plus commodément , il fit semblant
de vouloir s'entremettre de la Paix.
Givry qui avoit accompagné le Ma-
reschal de Biron à Noisi pour ce su-
jet , s'acosta du Cardinal qui luy fai-
soit fort bonne mine , & estant entré
en conversation avec luy : comme il
luy representoit le grand peché qu'il
avoit commis , d'avoir fait la guerre
aux Parisiens pour servir un Prince
heretique ; ce Seigneur se jetta incon-
tinent à genoux pour luy demander
l'absolution , ce que le Legat luy ac-
corda : après quoy demeurant tou-
jours dans la mesme posture , & le
Legat luy disant de se relever , il luy
répondit qu'il avoit besoin d'une au-
tre absolution , & qu'en ayant déjà
rec.u

receu une pour les maux qu'il avoit faits aux Parisiens, il luy en demandoit une autre pour les maux qu'il pretendoit de leur faire.

Un bouffon qui vivoit du temps de Tibere, voyant passer un Enterrement, chargea le mort dire à Auguste que les legs qu'il avoit laissez au peuple n'estoient pas encore payez, Tibere l'ayant sceu le fit venir devant luy, & après luy avoir fait donner ce qui luy estoit dû, l'envoya au supplice, en luy commandant de rapporter le tout fidellement à son pere.

Comme le mesme Empereur par une feinte modestie demandoit du temps au Senat pour se resoudre de prendre le gouvernement de la Republique, dont il estoit déjà en possession : ne se faisant faire cette priere que par forme, & ne temporisant ainsi que pour amuser le peuple, quelqu'un luy dit plaisamment que les autres n'atenoient que fort tard ce qu'ils avoient promis : mais que luy au contraire promettoit fort tard ce qu'il tenoit.

CHAP.
XXXIII.

Les Ambassadeurs d'Ilium estant venus un peu tard le consoler sur la mort de son fils Drusus, il se moqua d'eux, comme si la memoire en eut déjà esté effacée, & leur dit par rail-lerie qu'il estoit aussi bien fasché de leur infortune, veû qu'ils avoient perdu un si brave Citoyen qu'Hec-tor.

On rapporte d'un Orateur qui n'a-voit point d'autre but que de faire paroistre son éloquence, & qui ne fai-sant qu'entasser verbiage sur verbia-ge, ne disoit rien, qu'il fut inter-rompu en plein discours par un des principaux de l'assemblée qui luy cria tout haut; Monsieur, voila à la ve-rité de belles paroles, nous avoions qu'on ne peut rien entendre de plus beau; mais enfin dites nous quelque chose: car il y a très long-temps que vous parlez, & nous ne sçavons en-core ce que vous voulez dire.

Le bouffon Patz fut long - temps sans approcher la personne de la Reyne Elizabeth à cause de son hu-meur audacieuse & piquante: mais à la fin on pria sa Majesté de souf-

frir qu'il eût entrée dans sa chambre, sur l'assurance qu'il ne diroit rien qui fut hors des bornes. On le mena donc à sa Majesté, qui le voyant ; hé bien, luy dit-elle d'abord, ne nous venez-vous pas maintenant reprocher nos fautes ; non, Madame, répondit le bouffon, car ce n'est pas ma coutume de discourir des choses dont tout le monde parle.

Lorsque le sieur Porphant estoit Orateur de la chambre basse du Parlement, & qu'il se fust passé plusieurs seances sans rien avancer, la Reyne Elizabeth luy ayant demandé un jour ; hé bien, Monsieur l'Orateur, qu'est-ce qui s'est passé en vostre chambre depuis qu'elle estassemblée ; sept semaines, Madame, luy repondit-il.

Cette Reyne faisant la visite de ses Provinces, voulut voir la maison qu'avoit à Rodgrave Monsieur Bacon pour lors Chancelier du Royaume : après qu'elle l'eut bien considérée ; Monsieur le Chancelier, luy dit-elle, quelle petite maison avez-vous icy. Madame, répondit Bacon, ma mai-

CHAP son est assez grande pour moy : mais
XXXIII c'est vostre Majesté qui m'a fait trop
grand pour ma maison.

Lorsque le Comte d'Essex eut levé des troupes pour aller au secours de Roüen , il se trouva qu'il fit vingt-quarre Chevaliers tous incommodez : de quoy la Reyne Elizabeth estant avertie ; vrayment , dit-elle , Monsieur le General eut bien fait , si devant que créer ses Chevaliers il eut fait bastir un Hospital.

Thomas Morus voyant qu'un Gentilhomme qui avoit procez à la Chancellerie , luy envoyoit presenter par un sien valet deux flacons d'argent n'en fit point d'autre semblant , sinon qu'après avoir appellé un de ses domestiques ; ayez soin , luy dit-il , de mener cet homme à ma cave & de luy donner du meilleur vin que j'aye ; puis se retournant vers le serviteur : mon amy , ajousta-t'il , dites à vostre Maistre qu'il ne l'épargne pas , s'il le trouve bon.

Le jour que le mesme Thomas Morus fut decapité , pour empescher que son poil qu'il avoit laissé croistre

dans la prison n'émeut à compassion ceux qui le verroient, le Roy luy envoya un Barbier, qui luy ayant demandé s'il ne luy plaisoit pas qu'on luy coupast les cheveux ; mon amy, luy dit-il, j'ay à t'avertir que le Roy & moy avons un procez pour ma teste, & que je ne veux point faire de dépense pour elle jusqu'à ce que le differend en soit vuidé.

Clodius estoit un Seigneur Romain fort seditieux, comme il vit donc qu'on l'alloit entreprendre, pour se tirer d'affaire il eut recours à des Juges qui se laisserent corrompre par argent : mais devant que passer outre dans ce jugement, ils prièrent le Senat de leur donner de bonnes gardes, afin qu'ils pussent agir librement & selon leur conscience. Tout le monde jugeoit de-là que Clodius seroit condamné, cependant le jour d'après il fut absous. Catulus rencontrant en suite quelques-uns de ses Juges qui l'avoient traité si favorablement : quoy, luy dit-il, hé qui vous obligeoit à nous demander des gardes, aviez-vous peur que vos-

CHAP. tre argent ne vous fût pris.

XXXIII Mais je ne m'aperçois pas que je m'altere insensiblement, & que nos gens ne font que bailler ; chers amis, ces sortes de Messieurs ne se repaissent pas de paroles ; laissons-les donc aller manger leur soupe : & puisque nous ne mangeons plus nous-mêmes, si vous m'en croyez beuvons nostre dernier coup qui est la santé de la troisième grace, afin que l'on desserve.

A la bon-heure, dirent Poliandre & Theodule : mais nous ne vous re-nons pas encore quitte, il faut que vous continuyez un sujet si agreable en attendant que nos gens dîneront.

C'est bien mon dessein, répondit Amintas, mettons-nous donc sur ce lit de repos, & vous verrez que je feray tout mon possible pour vous empescher de dormir. Aussi-tost reprenant la parole : je me souviens, dit-il, d'un Couvreur Flamand, lequel estant tombé du haut d'une maison sur un Gentilhomme Espagnol qu'il tua fortuitement sans se faire beaucoup de mal, le plus proche heritier du deffunt se mit à poursuivre

cette mort, en quoy il se montra si obstiné qu'il ne voulut entendre à aucun accommodement, quelque offre qu'on luy fit. Le Juge ordonna là-dessus que puisqu'on ne le pouvoit contenter autrement que par la mort du Couvreur, qu'il eût donc à monter luy-mesme sur le toit de la maison & à se laisser choir sur luy.

Un jour que Bias traversoit la mer il survint une grande tempeste, durant laquelle les Mariniers qui estoient des hommes fort dissolus, se mirent à invoquer leurs Dieux : taisez-vous, leur dit alors ce Philosophe, méchans que vous estes, & ne faites pas seulement qu'ils sçachent que vous estes icy, de peur que nous ne perissions.

Aristipe s'estant aussi mis sur mer il survint une tempeste qui le fit blemir : les Matelots qui y prirent garde luy dirent, quoy, Monsieur, nous qui ne sommes que de gens de peu nous ne nous estonnons point de ces orages, & vous qui estes un si grand homme les apprehendez. Il est vray,

CHAP. XXXIII répondit Aristipe : mais aussi vous ne considerez pas que si vous & moy venions à perir, la perte en seroit bien differente.

L'Histoire remarque que Selim fut le premier des Othomans qui se fit raser la barbe , & que ses predecesseurs avoient accoustumé de la porter fort longue : de quoy un de ses Bassas s'estonnant , après l'avoir prié de luy en dire la cause ; ce que j'en fais , luy répondit Selim , c'est afin qu'à l'avenir vous autres Bassas ne me meniez plus par la barbe , comme vous avez fait jusques à present.

Un Ministre Huguenot ayant esté privé de sa Charge pour n'y estre aucunement propre , dit à quelques-uns , que puisqu'on l'empeschoit de l'exercer , il en coûteroit la vie à plus de cent hommes. Un sien ennemy l'accusa là-dessus , si bien qu'estant amené devant le Juge , afin qu'il eut à s'expliquer. Je n'ay rien mis en avant , dit-il , que je ne sois prest d'exécuter ; car si on m'empesche d'être Ministre , je me feray Medecin,

& ainsi je m'assure que je seray cau- CHAP.
se de la mort de plus de cent hom- xxxiii.
mes.

Après que Denis le Tyran eut perdu le titre de Souverain, il fut visité par un railleur, qui devant qu'entrer se mit à secoüer ses habits, coutume ordinaite de ceux qui le visitoient durant qu'il estoit tyran, pour montrer qu'ils n'avoient point d'armes cachées. Mais Denis ne pouvant souffrir cet affront; je vous prie, luy dit-il, de faire cela plutôt au sortir de ma chambre, que lorsque vous y entrez, afin que nous puissions voir si vous n'emportez rien de ceans.

Un Medecin voulut persuader à un bon beuveur, que pour se guerir du mal d'yeux, il ne falloit pas qu'il bût du vin, ou du moins qu'il le trempast bien: mais luy qui ne se connoissoit point à cela; au contraire, répondit-il, je trouve qu'il n'y a point de danger que je le boive tout pur, parce que quand j'ay mal aux yeux, c'est l'eau qui en sort & non pas le vin.

CHAP.

XXXIII

Après une sanglante baraille qui s'estoit donnée entre les François & les Espagnols dans la Flandre, il arriva au Camp un Cavalier fort bien monté & armé de toutes pieces. Dondiego de Mendoza ayant voulu sçavoir qui il estoit, auparavant que de l'entendre ; Monseigneur, luy répondit un Capitaine, c'est sans doute le feu de Saint Elme, qui ne paroist jamais qu'après une grande tempeste.

Un autre Capitaine estant envoyé contre l'ennemy avec si peu de forces, qu'elles n'estoient pas capables d'exécuter une si haute entreprise, s'en retourna vers le General & le pria de reprendre la moitié des Soldats qu'il luy avoit donnez : pourquoy donc, luy demanda le General, c'est, répondit le Capitaine, parce qu'il vaut bien mieux que peu de gens meurent que beaucoup.

Un Page voyant que son Gouverneur luy commandoit de reprendre ses habits après luy avoir donné le foïet ; prenez-les vous mesme, dit il ; car ce sont les profits du bourreau.

A cause que l'Empereur Auguste, & depuis luy Septimius Severus avoient tous deux fait de grand maux au commencement de leur Empire, & de grands biens sur la fin, on avoit accoustumé de dire d'eux, qu'ils ne devoient jamais naistre, ou qu'ils ne devoient jamais mourir.

Alonse d'Aragon disoit à la loüange de la vieillesse ; qu'il falloit toujours tenir pour bonnes ces quatre choses, le vieil bois, le vin vieil, les vieux amis & les vieux Autheurs.

Philippes de Macedoine se voyant importuné par ses courtisans de bannir un homme qui avoit mesdit de luy, dit qu'il valoit mieux qu'il en parlât en un lieu où ils fussent connus tous deux, que non pas - là où l'un & l'autre seroient inconnus.

Trajan avoit coûtume de dire que la Chambre des Comptes d'un Souverain estoit semblable à la rate, qui ne s'enfle jamais que tout le reste du corps ne se trouve mal.

Une veuve grandement riche & roturiere, ayant épousé un Gentil-

homme de tres-noble famille, mais grandement incommodé, un railleur dit sur ce sujet, que ce mariage ressembloit à un boudin noir, & que pour le faire bon, l'un avoit fourny le sang & l'autre la graisse.

L'Orateur Demadez estant déjà vieil, & aimant fort à parler, & encore plus à manger : Antipater disoit de luy, qu'il ressembloit à un Sacrifice, où rien n'étoit laissé de reste que la langue & le ventre.

Anaxagoras étant averti que les Atheniens l'avoient condamné à la mort ; n'importe, dit-il, eux-mêmes y sont condamnez aussi bien que moy par les loix communes de la nature.

Quelques Ambassadeurs d'Asie vinrent se plaindre à Antoine, de ce qu'il avoit établi sur eux deux sortes d'impôts, & luy dirent franchement que s'il vouloit exiger d'eux un double tribut par an, il falloit qu'il leur donnast deux semailles & deux moissons.

Cesar & Bibulus étant Consuls, le premier avoit tellement usurpé l'autorité, que son Collegue ne se mé-

loit de rien : de sorte que comme en ce temps-là on dattoit toutes choses par les Consuls , quelques-uns par raillerie : au lieu de mettre en leur datte , Cesar & Bibulus étant Consuls , il mettoient, Jules & Cesar étant Consuls : mettant le nom & le surnom du mesme , sans faire mention de son Colleague. Aussi disoit-on communément , que tout se faisoit sous le Consulat de Cesar , & rien sous celuy de Bibulus.

Un impie demandant un jour à Bias ce que c'étoit que la pieté , il ne luy répondit mot : & comme l'autre luy demandoit raison de son silence, c'est parce, dit-il , que vous me demandez-là une chose qui ne vous regarde pas.

Quelqu'un ayant demandé à Solon pourquoy il pleuroit & s'affligeoit si fort à la mort de son fils, puis qu'il sçavoit fort bien que ses larmes étoient inutiles , & qu'elles ne pouvoient pas le ressusciter ; & c'est à cause de cela, dit-il, que je pleure.

Chilon avoit accoustumé de dire que l'or étoit éprouvé par la pierre de touche, & que les hommes étoient

CHAP. éprouvez par l'or.

XXXIII J'entens que nos gens ont disné, c'est pourquoy je ne veux pas abuser de vostre patience : Je sçay que vous estes attendus ailleurs pour des affaires importantes : mais il ne faut pas néanmoins, vous laisser échaper sans vous dire encore un mot de Thalés, par lequel Poliandre a commencé son entretien. Ce Philosophe pretend qu'on ne doit estimer un homme véritablement heureux, s'il n'a de la santé, du bien, & de l'esprit : La raison, c'est que sans la santé l'esprit ne fait que languir, & l'on ne sçauroit jouir des richesses. Sans le bien la santé est touû ours affamée après les commoditez de la vie, dont elle n'est point en état de jouir, ce qui abbat l'esprit, & luy fait perdre son courage & sa pointe. Enfin sans l'esprit, quelque santé & quelque bien que l'on ait, on mene plustost la vie d'un animal que celle d'un homme.

Theodule, dit Poliandre, nous devons estre obligez à Amintas de nous avoir servi pour son dernier mets un plat si bien assaisonné, je suis assuré

que vous ne le trouvez pas moins bon que moy , & que vous n'en perdrez pas le souvenir dans l'endroit où nous allons. Il y a véritablement apparence que nous en aurons à la fin un établissement tres-considerable : mais il faut un peu nous moderer dans les soins & dans les peines que nous nous donnons , pour ne pas ruiner entièrement nostre santé , laquelle n'est déjà que trop foible. Dequoy nous serviroit cette grande fortune , après laquelle nous courons , si nous n'en pouvions pas jouir.

J'en tombe d'accord , répondit Theodule , mais aussi , puisque nous avons si long-temps travaillé , il ne faut pas perdre par nostre negligence le fruit de tant de travaux. Vous sçavez que les grands Seigneurs veulent de l'exactitude dans le service ; il est déjà tard , c'est pourquoy ne perdons pas davantage de temps. Il ne sçauroit mieux estre employé qu'en la compagnie d'Amintas : mais nous ne ferions icy que remplir nostre esprit & non pas la bourse , qui est pourtant une des trois qualitez qu'il nous a ensei-

CHAP. gnées pour pouvoir estre véritablement heureux.

Oüi, dit Amintas, mais outre ce que vient de nous faire remarquer Polyandre, qu'à force de vous tant empresser après vostre fortune vous ruinez vostre santé, qui en est une autre qualité encore plus considerable; je puis vous ajoûter que si vous n'y prenez garde, la trop grande complaisance qu'on a quelquefois pour ceux de qui on attend du bien, fait que l'esprit qui naturellement est indépendant, devient servile, & à proprement parler, ce n'est plus l'esprit d'un homme, mais celuy d'une beste, si tant-est que les bestes en ayent : Il n'a plus aucune élévation, il s'accoutume à la servitude, & n'oze presque plus rien faire de libre qu'avec crainte, n'ayant point d'autre regle dans toutes ses actions que le bon plaisir de celuy qu'on sert, à qui l'on tâche de toutes les manieres & en toutes choses de plaire.

Il en fera tout ce que vous voudrez, dit là-dessus Theodule : mais je prens congé de vous pour me rendre bien viste

visite chez mon Mécenas, & quitte. CHAP.
ray mesme Polyandre, s'il ne se dépes- XXXIII
che.

Allez, Messieurs les favoris ! ha
que j'estime bien mieux mon état sans
toutes ces esperances, qui privent pour
l'ordinaire de toutes les douceurs de la
vie.

CHAPITRE DERNIER.

*Reflexions Chrestiennes pour éviter tous
les desordres des Festins.*

JE craindrois d'oublier icy mon de-
voir, si après avoir diverti le Le-
cteur par tant de choses curieuses que
j'ay tirées du fond de l'antiquité, &
qui nous representent merveilleuse-
ment le luxe, la licence, & la débau-
che des hommes ; je n'ajoûtois le pre-
servatif qui est necessaire aux Chrê-
tiens pour se garantir de tous ces de-
sordres, & pour ne s'écarter jamais
des bornes d'une honneste sobriété.

C'est une chose constante, que

S

CHAP.
DER-
NIER.

quand on considere le peché dans toutes ses circonstances, & ce qu'il est en luy. mesme, on le deteste & méprise facilement : c'est le moyen de n'y jamais tomber que de le bien connoistre. Quiconque sçaura parfaitement, par exemple, ce que c'est que l'avarice, ne sera jamais avare. Mais j'ose dire que l'on sera encore bien moins sujet aux excez des Festins, quand on considerera le tableau que les Saints Peres nous en ont fait. La liberté que l'on s'y donne ordinairement pour parler des choses les plus deshonestes, afin d'estre, comme l'on dit, de bonne compagnie : les personnes d'un sexe different que l'on y appelle, pour mieux y entretenir la gayeté : ce nombre innombrable des fantes que l'on y boit, & cette diversité prodigieuse des viandes apprestées de mille manieres, sont autant de couleurs tres-vilaines qui rendent ce tableau monstrueux, & qui en deffendent l'usage à tous ceux qui veulent se sauver : sans parler des chansons yvrognes ou licencieuses, des bouffonneries incompatibles, avec la modestie

Chrestienne, des ris dissolus & des querelles sanglantes qui s'en ensui-
vent par la chaleur du vin. Saint Chry-
sostome & saint Gregoire le Grand en
ont fait un détail trop exact pour y
pouvoir rien ajouter du mien. Je me
contenteray de donner seulement quel-
que liaison aux beaux sentimens que
j'en ay recueilli dans leurs differens
Ouvrages, & je m'assure qu'ils ser-
viront de frein à quiconque prendra
la peine de les lire.

Nostre Seigneur, disent ces Saints
Docteurs, donne le nom d'épines aux
plaisirs de la bonne chere. Je sçais
bien que les personnes charnelles, &
qui sont enyvrees de leurs passions,
ne sçauroient comprendre cette veri-
té: mais il n'y a rien neanmoins de si
constant, & pour le faire toucher au
doigt par plusieurs comparaisons tres-
sensibles; n'est-il pas vray que si les
épines blessent dangereusement ceux
qui en sont piquez; n'est-il pas vray,
dis-je, que les delices dont nous par-
lons, ont des pointes bien plus mor-
telles, puis qu'elles blessent l'ame
aussi bien que le corps. Il n'y a point

CHAP.
DER-
NIER.

de chagrin & d'inquietude qui nuisent tant à l'homme que l'excès des viandes : car ces excès engendrent les maladies, les insomnies, les maux de tête presque continuels, & le dérèglement de l'estomach.

De plus, comme on se met toutes les mains en sang lors qu'on empoigne des épines : ces excès de même & ces delices ruinent toutes les parties du corps, leur venin se répandant sur la teste, sur les yeux, sur les mains, & sur les pieds. Ils commencent par punir les pieds qui nous ont conduit à ces Festins déreglez : Ils attaquent ensuite les mains, qui nous ont chargé de tant de viandes superflues : Ils serrent les uns & les autres avec des douleurs tres-aiguës : quelques-uns en perdent les yeux, & d'autres en ont des maux de teste épouvantables. La cause de cela est, que le ventre ressemble à un serviteur, qui ayant plus de charge qu'il n'en peut porter, murmure & se revolte contre celuy qui l'accable ; il se revolte, dis je, non seulement contre les autres parties du corps ; mais contre l'ame, contre la raison & le ju-

gement. Dieu a premis ces mauvais CHAP.
effets par une admirable conduite, DER-
afin que si nous ne sommes retenus NIER,
par nostre devoir, & si nous ne som-
mes sobres par vertu; nous le soyons
au moins par force, & par la crainte
des maux, qui sont une suite de l'in-
temperance.

Enfin, comme les épines sont stériles, ces délices le sont aussi; elles causent une perte bien plus grande, & dans des choses bien plus importantes: car elles avancent la vieillesse, elles interdisent les sens, elles étouffent la raison, elles aveuglent l'ame la plus éclairée, elles rendent le corps lasche & effeminé, elles le remplissent d'un amas d'ordure & de saletez, elles luy causent mille mauvaises humeurs, & elles deviennent une source de corruption & de pourriture.

Ces delices sont au corps ce qu'une charge trop pesante est à un vaisseau, qui le fait couler à fond; en effet pourquoy travaillez-vous tant à engraisser vostre corps; en voulez-vous faire ou une victime, ou une piece de chair pour servir sur une table. On peut être

CHAP. excusable d'engraisser des volailles;
 D E R- elles sont destinées à nostre nourritu-
 N I E R- re : mais on ne l'est nullement de se
 remplir de graisse comme ces animaux.
 Parce qu'outre que la graisse est su-
 perfluë dans un corps pour le faire vi-
 vre , & que la superfluité ne sert à
 rien : elle est la source des indige-
 stions & des mauvaises humeurs :
 Elle entretient par sa repletion une
 source de maladies , & ne fait qu'a-
 pesantir les chaines que nous por-
 tons.

Rien n'est si contraire au corps que
 cet excès de manger , & rien ne luy
 est si mortel que les débauches de la
 table. Cela étant , comme nous n'en
 pouvons pas douter , par nostre pro-
 pre experience. Qui n'admira nostre
 stupidité , de voir que nous épar-
 gnons moins nos propres corps , que
 l'on n'épargne les vaisseaux , où l'on
 renferme le vin. Chacun sçait que
 l'on a soin de ne les pas remplir si
 fort qu'ils en crevent : Cependant nous
 remplissons tellement nos corps de
 vin , qu'ils crevent de toutes parts :
 Nous en avons jusqu'au gozier : les

fumées en montent jusqu'aux narines, aux oreilles, au cerveau, & la nature accablée ne peut plus donner de passage au esprits qui conservent la vie.

Dieu ne nous a pas donné une bouche & un estomach pour les remplir de vin & de viandes : Mais pour nous en servir à le louer, à luy offrir de saints Cantiques, à prononcer les paroles de sa sainte loy, & à les employer à l'édification de nos forces. Cependant par un abus criminel nous ne nous en servons presque jamais pour ce saint usage, nous ne faisons que les assujettir à nostre intemperance. De sorte que nous ressemblons à un homme, qui auroit entre les mains un luth extrêmement beau, dont les cordes seroient de fil d'or, & qu'on regarderoit comme un chef-d'œuvre de l'art : mais qui au lieu de se servir de cet instrument, pour la fin à laquelle il est destiné, le rempliroit d'ordure & de bouë : Car c'est là proprement le désordre où nous tombons. J'appelle de l'ordure & de la bouë, non la nourriture en elle-mê-

CHAP. me , mais l'abus que nous en faisons
DER- par nostre intemperance & par nostre
NIER. luxe ; ne nous flatons point , tout ce
 qui est au delà de la nécessité , n'est
 plus une nourriture , mais un poison.
 Le ventre n'est fait que pour recevoir
 les viandes : mais la gorge , la bou-
 che , & la langue , ont d'autres usa-
 ges plus nobles & plus nécessaires.
 Quand je dis mesme que le ventre
 n'est fait que pour recevoir les vian-
 des , je ne l'entens que des viandes
 qu'on luy donne avec moderation.
 Une preuve de cela , c'est que quand
 on le charge d'une trop grande quan-
 tité , non seulement il s'y oppose par
 les dégouts qu'il nous cause , & com-
 me par les cris qu'il jette : mais il se
 venge mesme de nous par une infinité
 de maux qu'il nous fait souffrir.

Vous me direz peut-estre qu'il est
 difficile de se moderer quand on trou-
 ve les choses bonnes , & de n'en pas
 prendre au delà du nécessaire : que
 c'est à tort que Dieu nous a donné
 le vin , s'il veut nous châtier comme
 des criminels , lors que nous goûtons
 à long traits cette boisson si délicieu-
 se.

se, & qu'il vaudroit bien mieux que nous n'en eussions jamais connu l'usage. Mais je réponds à cela, que c'est un blasphème de rejeter le crime sur les dons de Dieu. Ce n'est pas le vin qui cause le dérèglement, c'est l'intemperance de celui qui en abuse; autrement selon vostre raisonnement il faudroit condamner le fer, parce qu'on en abuse pour tuer les hommes. Il faudroit condamner la nuit, parce qu'elle favorise les voleurs en cachant leurs mauvais desseins. Il faudroit condamner le jour, parce qu'en découvrant aux envieux la prospérité de leur prochain, il leur en fait concevoir de la jalousie. Il faudroit condamner les femmes, parce qu'elles font commettre des adulteres : En un mot, par ce raisonnement qui n'est qu'une pure extravagance, il faudroit condamner toutes les créatures, parce qu'on en peut abuser, & s'en servir contre les desseins de Dieu qui nous les a données pour nostre commodité. Ne condamnons donc point le vin, mais l'abus que l'on en fait. Quand

CHAP. cette personne qui vous fait horreur
 D E R- dans son vin, sera sortie de son yvres-
 N I E R. se, representez-luy avec force l'état
 infame dont elle sort ; dites-luy que
 le vin nous est donné de Dieu pour
 nous rendre la vigueur, & non pour
 nous rendre l'opprobre du monde, &
 l'horreur de tous les hommes : que
 Dieu nous a fait ce don pour guerir
 nos maladies, & non pour les attirer ;
 pour soutenir la foiblesse de nos corps,
 & non pour affoiblir nos ames. Que
 l'intemperance est la source de tous
 les autres vices, que c'est elle qui jet-
 ta autrefois les Juifs dans l'idolatrie,
 que c'est elle qui embrasa les Sodo-
 mites d'une passion detestable, que
 c'est elle enfin qui a perdu une infi-
 nité de personnes, & qui les a livrez
 aux flammes éternelles.

Quel mal ne fait point l'intempe-
 rance ? elle change l'homme en pour-
 ceau, & le rend mesme plus impur aux
 yeux de Dieu : parce que le pourceau
 se contente de se plonger dans la fan-
 ge, & de se nourrir des ordures les
 plus infames : au lieu que le débau-

ché passant plus outre, il se fait à luy- CHAP
mesme d'autres plaisirs abominables, DE R-
& se remplit l'esprit d'objets crimi- NIER.
nels dont il se repaist.

J'ose mesme avancer qu'il n'y a point de difference entre un intemperant & un demoniaque, ils sont tous deux également furieux : tous deux emportez sans retenüe & sans pudeur par une mesme violence ; & s'il y a quelque difference, c'est qu'on plaint le demoniaque, au lieu qu'on n'a que de l'horreur de l'intemperant : on le hait & on le deteste, parce qu'il se jette volontairement luy-mesme dans cet état miserable, parce qu'il se plaist dans son malheur, & qu'il y trouve ses delices.

Mais ce seroit encore peu, s'ils en demeuroient là, ils ne feroient que deshonnorer leur corps, qui est la partie la moins noble d'eux mesme : leur plus grand mal, c'est qu'ils deshonnorent leur ame qui est faite à l'image de Dieu : Ils la prostituent, cette ame, à toutes les suggestion du demon par une licence effrenée & uni-

CHAP.
DER-
NIER.

verselle. Les chansons & les vers infames qu'ils chantent dans les festins, causent à l'ame une odeur plus insupportable, que tout ce que nos sens abhorrent le plus. Et cependant, bien loin qu'aucun de la compagnie en ait de la peine, on ne fait qu'en rire, on s'en divertit, au lieu d'en témoigner de l'aversion & de l'horreur.

Que ne faites vous en public les beaux chanteurs, les bouffons & les goguenards ? cela nous feroit rougir, dites-vous ; pourquoy donc estimez-vous tant ce que vous auriez honte de faire à la veüe de tout le monde ? Ne sçavez-vous pas que la loy Chrestienne que vous professez, ne recommande rien tant que la pureté, & qu'elle deffend sous de tres-grièves peines jusqu'aux pensées deshonestes. Pourquoy donc employez-vous vostre langue à dire tant de vilainies ? pourquoy salissez-vous vostre bouche par des baisers impudique ? pourquoy donnez-vous tant de liberté à vos yeux pour regarder les personnes de différent sexe si effrontement ? ou si vous

gardez encore quelque retenuë à l'égard de vos yeux, de vostre bouche, & de vostre langue; pourquoy vous plaisez-vous tant dans la compagnie des débauchez qui n'observent aucune mesure? ne voyez-vous pas que mangeant avec eux, vous ne pouvez que remplir vos oreilles des ordures & des infamies qui sortent de leur bouche.

Vous punissez tres-severement vos serviteurs, lors qu'ils disent chez vous des paroles peu honnêtes: Vous ne pouvez rien souffrir de sale dans vos enfans, ny dans vos femmes, le moindre mot qui choque l'honnesteté: Et lors que des débauchez vous invitent, vous vous plaisez à entendre chez eux ces infamies, que vous detestez si fort dans vos maisons; oüy bien loin d'en avoir de la peine, vous vous en divertissez, & vous louiez ceux qui les débitent; n'est-ce pas là le comble de l'extravagance?

Vous me répondez que ce n'est pas vous qui dites ces choses si infames. Si vous ne les dites pas, vous

CHAP.
D E R
N I E R.

aimez au moins ceux qui les disent. Mais d'où prouverez vous que vous ne les dites-pas. Si vous n'aimiez point à les dire , vous n'auriez pas tant de plaisir à les écouter , ny tant d'ardeur à courir à ces folies. Quand vous entendez des personnes qui blasphement , vous ne prenez point de plaisir à ce qu'ils disent. Vous ferez au contraire , & vous vous boucherez les oreilles pour ne les point entendre ; d'où vient cela , sinon parce que vous n'êtes point blasphémateur ; conduisez-vous de mesme à l'égard de ces paroles infames. Et si vous voulez que nous croyons que vous n'aimez pas à les dire, n'aimez pas aussi à les écouter.

Comment pourrez vous vous appliquer jamais tout de bon à la vertu, estant accoutumé à ces sortes de discours : car si lors mesme qu'on est le plus éloigné de ces infamies ; on a tant de peine à se conserver dans toute la pureté que Dieu nous demande ; comment vostre ame pourra t'elle demeurer chaste , lorsqu'elle se plaira à

entendre des choses si dangereuses.

Ne sçavez-vous pas quelle pente nous avons au mal ; lors donc qu'à cette inclination naturelle , nous ajoutons encore l'art & l'estude ; comment ne tomberons-nous pas dans l'enfer , puisque nous cherchons des inventions pour nous y jeter ?

On ne voit que trop les malheureux effets que causent ces mauvaises compagnies , lorsque vous retournez chez vous ; c'est là que chacun de vous remporte toutes ces ordures dont les paroles licentieuses , les vers impudiques , & les ris dissolus ont rempli vos ames ; tous ces phantômes honteux demeurent dans vos esprits & dans vostre cœur : & c'est de là qu'il arrive que vous avez aversion de ce que vous devriez aimer , & que vous aimez ce que vous devriez avoir en horreur.

Parlons un peu raisonnablement ; y a t'il rien de plus extravagant que ces bouffonneries & ces déguisemens , dont on fait toute la rejoüissance des festins : & sans quoy on ne croi-

roit pas s'estre bien diverti, ny avoir fait chere entiere comme l'on dit ? On y voit un jeune homme qui ayant rejeté tous ses cheveux derriere la teste, prend une coëffure estrangere, dément ce qu'il est, & s'étudie à paroistre une fille dans ses habits, dans son marcher, dans ses regards, & dans sa parole. On y voit un vieillard qui ayant quitté toute sa honte avec ses cheveux, s'expose à toutes sortes d'insultes. On y voit des femmes qui ont essuyé toute pudeur, qui paroissent hardiment dans ces compagnies, qui ont fait une estude de l'impudence, qui par leurs regards & par leurs paroles répandent le poison de l'impudicité dans les yeux & dans les oreilles de tous ceux qui les voyent & qui les ecoutent, qui semblent conspirer par tout cet appareil qui les environne à détruire la chasteté, à deshonorer la nature, & à se rendre les organes visibles du demon dans le dessein qu'il a de perdre les ames. Enfin tout ce qui se fait ordinairement dans ces mal-heureuses compagnies,

ne porte qu'au mal , les paroles , les habits , les viandes , la boisson , les voix , les chants , les regards , les discours , tout y est plein de poison , tout y respire l'impureté.

Comment donc esperez-vous de demeurer chastes , après que le demon vous a fait boire de ce calice de l'impudicité , qu'il en a enyvré vostre ame , & que par ses noires fumées il vous a obscurci toute la raison , car c'est - là qu'il vous a fait voir & entendre tout ce que le vice a de plus honteux : la fornication , l'adultere , le deshonneur du mariage , & la corruption des femmes ne passent-là que pour un commerce de bonnes fortunes. Enfin c'est-là que se trouve le regne de l'abomination & de l'infamie.

Toutes ces choses devroient porter ceux qui les voyent , s'ils estoient veritablement Chrétiens , non à rire , mais à pleurer : les pieges que l'on tend tous les jours à la chasteté des Mariages , ne viennent le plus souvent que des discours que l'on a fait

CHAP. de telles ou telles personnes dans les
D E R- Festins : C'est de là que naissent les
NIER. adulteres dont tout est plein aujourd'huy ; C'est de là que viennent ces maris insupportables à leurs femmes, & ces femmes qui se rendent si justement méprisables à leurs maris. Il est donc visible que c'est la bonne chere & les Festins qui perdent tous ceux qui s'y accoustument, & qui les frequentent.

Lors qu'une tempeste cesse, les pertes qu'elle a causées, ne cessent pas avec elle, ce qu'on a jetté dans la mer y demeure, & on ne se peut plus reparer. Il en est ainsi de ceux qui courent aux bonnes tables, & qui se plaisent dans la débauche ; il faut necessairement que leurs excez leur fassent perdre pour jamais toutes les vertus. S'ils avoient auparavant quelque modestie, quelque pudeur, quelque sagesse, quelque patience, quelque humilité, ils perdent toutes ces qualitez si rares, comme on jette dans la mer pendant la tem-

peste tout ce qu'on a de plus précieux.

CHAP.
DER-
NIER.

La table , pour en faire un tableau au naturel , est l'agreable école de toute sorte de mal, la contagion des meilleurs naturels , l'infection de la plus exacte nourriture , l'amorce des plus grandes tentations, le pretexte general de vie relâchée , & pout tout dire en tin mot , le plus secret & le plus puissant ressort du diable , pour attirer les ames non pas une à une, mais par couples & par bandes dans ses filets; c'est elle qui pervertit la pureté des plus honnestes alliances , qui change les amitez en conspirations , qui de la pluspart des compagnies fait un commerce de fragilitez ou de malices , & qui enfin en toute rencontre, comme parmi des malades de peste, rend mortelle l'haleine des personnes les plus cheres & les plus proches.

L'on ne se peut excuser que sur la compagnie qui entretient la société, humaine, sur la complaisance, & sur la coustume. Mais toutes ces excuses sont

CHAP également mal-fondées, puisque dans
D E R- toute nostre conduite nous ne devons
NIER. consulter que la verité. Il est certain
que nostre Religion condamne les ex-
cès de la bouche, les immodesties, les
débauches, & les licences; comment
donc la coustume & la complaisance
pourront elles les justifier? Tout le mon-
de sçait que la nature des choses ne
se peut changer. Par consequent que
ce qui est déclaré un mal & un vice
par la verité, ne sçauroit devenir un
bien & une vertu par la force de la
coustume. Croyez-vous qu'à cause
que le nombre des méchans est in-
comparablement plus grand que ce-
luy des bons, Dieu ne voudra pas
damner tant de monde? Croyez-vous
que l'Eglise qui a toûjours esté toute
pure, qui est conduite par la pureté mê-
me & toûjours animée de l'esprit Saint,
puisse devenir un país de coustume,
c'est à dire le siege du libertinage, &
de la corruption? Croyez-vous que la
coustume puisse jamais estre une ju-
ste exception de la loy, & que les
plus grossieres transgressions, dés

qu'elles sont accoustumées, puissent CHAP.
passer pour des privileges ? ne nous D E R-
abusons point si lourdement. NIER.

Je ne blâme point les Festins en general, nostre Seigneur s'est trouvé dans quelques-uns, & les a sanctifiez par sa presence ; mais je blâme les déreglés : non les viandes, mais leurs excès ; non le vin, mais l'intemperance ; non la compagnie, mais la médisance, les paroles deshonestes, les chansons yvrognes, ou licentieuses, les Vers impudiques, les ris dissolus, & les querelles qui la rendent criminelle : non la conversation des femmes, mais leur effronterie ; enfin non les plaisirs innocens que nous pouvons prendre à table les uns & les autres le verre à la main, mais les desordres qui s'y commettent, & qui la rendent indigne du nom Chrestien. Ce mot de Chrestien signifie un homme qui n'a point d'autre complaisance que pour Dieu. Ce mot de Chrétien signifie un homme qui abhorre la coustume, & qui ne s'entient qu'aux

CHAP maximes de l'Evangile , qui ferme les
D E R- yeux à toutes les delices , qui ne s'en
NI ER. sert pas comme des delices, mais com-
me d'une necessité pour entretenir
cette vie , & pour la consacrer si en-
tierement à la vertu , que par ce
moyen il se rende digne de celle de
l'éternité.

F I N.

VILLE DE LYON.

Biblioth. du Palais des Arts



T A B L E

D E S M A T I E R E S.

*c. Signifie le Chapitre, & p.
la page.*

A

- A** Bondance nuisible aux armées;
c. 9. p. 33.
- Assemblées inutiles, c. 33. p. 205.
- Arbre vieil & sacré, destiné à porter
les cheveux qu'on coupoit aux en-
fans, c. 7. p. 26.
- Avantages du Festin, c. 1. p. 2.
- Appartemens differens dans les bains
publics, c. 25. p. 113.
- Ambassadeur François vray Chré-
stien, c. 33. p. 188.
- Ambassade par forme, c. 33. p. 187.
- Aristote rapporté sur ses plus beaux
preceptes, c. 3. p. 173.

T A B L E

- Anacharsis rapporté sur ses plus beaux
preceptes, c. 33. p. 168.
Astrologie refutée, c. 33. p. 149.
Argument invincible de saint Augu-
stin contre l'Astrologie, c. 33. p. 157.
Autres argumens tirez des différen-
tes mœurs des nations. c. 33. p. 158.
Astrologues souvent Magiciens, c. 33.
p. 151.
Astres, ils sont plustost sujets aux hom-
mes qu'ils ne les dominant, c. 33.
p. 156.

B

- B** Lanc, couleur la plus honorable
parmy les Romains. c. 26. p. 115.
Beauté des lieux destinez aux Fe-
stins, c. 22. p. 100.
Beauté louée. c. 33. p. 172.
Blasphemes des débauchez, c. d. p. 226.
Bastimens des bains, prodigieux, c. 25.
p. 111.
Bouche comparée à un beau luth,
c. d. p. 225.
Bains publics, c. 25. p. 113.
Bains particuliers, c. 25. p. 115.
Bain nécessaire à la santé, c. 25. p. 109.
Boisson du Festin, c. 30. p. 133.
Boisson

DES MATIERES.

- Boisson chaude necessaire aux païs
chauds, c. 30. p. 135.
- Boisson de sang signe d'une grande u-
nion, c. 12. p. 48.
- Buffer propre & magnifique, c. 29.
p. 131.
- Bouffons pour le divertissement du
Festin, c. 31. p. 140.
- Bouffonnerie habituée difficile à cor-
riger, c. 33. p. 205.
- Bouteillier tué par Caligula, & pour-
quoy, c. 30. p. 135.
- Bouteilleries deffenduës par divers
Empereurs, & pourquoy, c. 30.
p. 135.
- Bassin d'argent prodigieux, c. 25. p. 103.

C

- C**omplimens ridicules, c. 33. p. 204.
- C**ommencemens malheureux, &
fin heureuse, c. 33. p. 213.
- Critique mal fondée, c. 33. p. 191.
- Chair & poisson service ordinaire par-
my les anciens, c. 29. p. 129.
- Correction des yvrognes, c. d. p. 228.
- Chambre des Comptes, à quoy elle
ressemble, c. 33. p. 213.

V

T A B L E

- Confusion dans le service de la table,
 à cause de la trop grande quantité
 des viandes, c. 29. p. 132.
 Condamnation de l'Astrologie, c. 33.
 p. 151.
 Changemens survenus à l'égard de la
 place la plus honorable, c. 27. p. 122.
 Connoissance de l'Astrologie, jusqu'où
 elle se peut étendre, c. 33. p. 152.
 Chrestien, ce que ce nom signifie, c. d.
 p. 259.
 Calcius, un des surnoms de Tibere,
 & pourquoy, c. 31. p. 135.
 Couleur blanche de deux sortes, c. 26.
 p. 116.
 Choses à observer pour le bain, c. 25.
 p. 110.
 Cruauté d'Adonibefec, c. 20. p. 87.
 Confrairies deffenduës, & pourquoy,
 c. 13. p. 82.
 Cardan convaincu de faux sur l'Astro-
 logie, c. 33. p. 160.
 Chilon rapporté sur ses plus beaux
 preceptes, c. 33. p. 167.
 Crainte raisonnable, c. 33. p. 209.
 Couronnes du Festin, c. 28. p. 123.
 Couronnes différentes selon les diffé-
 rentes conditions, c. 28. p. 125.

DES MATIERES.

- Composition des couronnes du Fes-
stin, c. 28. p. 123.
- Cerés reverée par une table abondan-
te, c. 4. p. 13.
- Concerts des Festins, c. 31. p. 138.
- Catabisme ce que c'étoit, c. 30. p. 137.
- Couſtumes diverſes des barbares pour
les Feſtins mortuaires, c. 17. p. 75.
- Couſtumes des Chreſtiens, c. 6. p. 23.
- Couſtumes des Grecs & des Romains
ſur la qualité des invitez, c. 18. p. 80.
- Couſtumes des Allemans, c. 6. p. 23.
- Couſtumes des Perſes, c. 6. p. 22.
- Couſtumes des Turcs, c. 6. p. 21.
- Couſtumes des Juifs, c. 6. p. 21.
- Couſtumes des Grecs pour les Feſtins
de l'enfance, c. 6. p. 19.
- Couſtume des Romains pour le meſme
ſujet, c. 6. p. 20.
- Ceremonies des Grecs & des Ro-
mains pour les nopces, c. 8. p. 29.
- Ceremonies des Juifs pour le meſme
ſujet, c. 8. p. 27.
- Ceremonies des peuples Septentrio-
naux pour le meſme ſuje, c. 8. p. 28.
- Ceremonies pour quitter les habits de
l'enfance, c. 7. p. 26.
- Ceremonies obſervées dans les trai-

T A B L E

tez ,

c. 12. p. 47.

D

- D** Effauts des Festins, c. 2. p. 6.
 Definition du Festin, c. 1. p. 1.
 Devins pour le divertissement du Festin, c. 31. p. 140.
 Division des Festins, c. 3. p. 14.
 Devoirs de l'hospitalité, c. 11. p. 42.
 Decorations differentes des lieux des Festins; c. 22. p. 101.
 Dieux tutelaires honorez avant le repas, c. 32. p. 141.
 Déguisemens criminels & honteux, c. d. p. 225.
 Distinction de ce qui est licite & défendu dans les Festins, c. d. p. 238.
 Desordres des Festins, c. d. p. 220.
 Discours & sentimens abominables des débauchez, c. d. p. 225.
 Diogene rapporté sur ses plus beaux preceptes, c. 33. p. 173.
 Dez dont on se servoit pour créer le Roy du Festin, comment marquez, c. 21. p. 89.
 Danfes pour le divertissement du Festin, c. 31. p. 139.

DES MATIERES.

Differentes sortes d'exercices, c. 24.
p. 106.

Difference du Festin qu'on presentoit au deffunt, & celuy des invitez, à ses funerailles, c. 17. p. 75.

Differences des viandes qu'on servoit aux Festins mortuaires, & des victimes que l'on offroit aux Dieux, c. 17. p. 74.

Dépense de la table réglée par plusieurs loix, c. 2. p. 8.

Dépenses immenses pour les bains, c. 25. p. 111.

Description du Festin qui se fait au couronnement de l'Empereur, c. 16. p. 68.

Description du Festin qui se fait à la creation d'un Pape, c. 15. p. 59.

Description des bains, c. 25. p. 113.

Description affreuse d'une table de débauche, c. d. p. 227.

Description d'une rencontre assez plaisante à la promenade, c. 33. p. 144.

Droit du Pape sur le temporel des rois chimerique, c. 33. p. 187.

TABLE

E

- E** Preuve des hommes, c. 33. p. 215.
 Extravagance des intemperans,
 c. d. p. 221.
 Excuses frivoles des débauchez, c. d.
 p. 227.
 Entretiens du Festin, c. 33. p. 144.
 Effronterie de l'intemperance, c. d.
 p. 220.
 Effets funestes de l'intemperance,
 c. d. p. 218.
 Etoile de l'Epiphanie expliquée en fa-
 veur de Nostre Seigneur, c. 33. p. 155.
 Etrangers, de combien de sortes il y
 en a, c. 11. p. 40.
 Eau chaude en usage parmy les anciens
 pour la boisson. c. 30. p. 133.
 Exactitude des Romains pour les
 moindres choses, c. 26. p. 116.
 Exercice necessaire avant le repas,
 c. 24. p. 106.
 Ethimologie du nom de Parasite, c. 20.
 p. 87.
 Esclaves exclus du service de la table,
 c. 1. p. 4.
 Excez des Festins, c. 2. p. 7.

DES MATIERES.

Excez du boire extravagant, c. d.

p. 224.

Exemples de l'union de divers peuples
plus, fondée sur la communication
de la nourriture, c. 1. p. 5.

Exemples de l'Ecriture pour les Festins
de l'enfance, c. 7. p. 24.

Exemples de sobriété à la table
c. 3. p. 10.

Exemples surprenans de la modestie
des anciens, c. 23. p. 120.

F

Festins presentez aux Dieux, c. 13.
p. 54.

Festins de couronnement, quels ils
estoyent parmy les Juifs, c. 16. p. 65.

Festins de sacre, quels ils estoyent par-
my les Juifs, quels parmy les Ro-
mains, quels parmy les Chrestiens,
c. 25. p. 57.

Festins rustiques, c. 10. p. 39.

Festin concerté entre trois amis qui se
rencontrerent par hazard aux Thui-
leries, c. 33. p. 144.

Festes pour les valets, c. 10. p. 38.

Frugalité des anciens Conquerans &c

T A B L E

Generaux d'Armée,	c. 9. p. 31.
Felicité veritable de cette vie, en quoy elle consiste.	c. 33. p. 216.
Fortune cherement achetée,	c. 33. p. 17.
Feuilles de Laurier presentées à la fin du repas, & pourquoy,	c. 29. p. 133.
Franchise extraordinaire,	c. 33. p. 190.
Figures differentes des tables,	c. 23. p. 104.
Faim le meilleur assaisonnement des viandes,	c. 24. p. 107.
Forme des habits du Festin.	c. 26. p. 117.
Fruit qu'on appelloit troisiéme table,	c. 29. p. 130.
Fantaisies differentes sur le nombre des invitez,	c. 19. p. 85.
Feu Saint Elme,	c. 33. p. 212.

G

G randeur du peuple Romain,	c. 22. p. 100.
Gasteau des nopces,	c. 8. p. 29.
Graisse inutile & dangereuse,	c. d. p. 124.

DES MATIERES,

H

- H** Abits du Festin , c. 26. p. 115.
H Hospices publics & particuliers , c. 11. p. 42.
Hospitalité en grande recommandation
parmy les Anciens , c. 11. p. 41.
Humilité des Parthes quand ils man-
geoient avec leur Roy , c. 20. p. 87.
Heure du bain , c. 25. p. 10.
Honneur singulier de manger à la ta-
ble des Roys , c. 18. p. 79.
Heresiarques adonnez à l'Astrologie ,
c. 33. p. 151.
Histoire d'un Provincial , qui paya
cherement son écot pour avoir voulu
manger à la table de l'Empereur ,
c. 18. p. 80.
Histoire d'Indulus Doge de Venise ,
c. 20. p. 88.

I

- I**mpressions criminelles de la débau-
che , c. dernier p. 223.
Instrument pour verser à table l'eau
chaude , c. 31. p. 134.
X

T A B L E

Instrumens propres pour le bain, p. 253
p. 110.

Induction très-forte pour montrer la
vanité de l'Astrologie, c. 33. p. 154.

Invention plaisante d'Heliogabale,
pour rire de ceux qu'il invitoit,
c. 27. p. 121.

Intemperant pire que les pourceaux &
les demoniaques, c. d. p. 228.

Impieté dangereuse, c. 33. p. 209.

Impies à fuir, c. 33. p. 215.

Impôts injustes, c. 33. p. 214.

Joueurs de gobelets pour le divertisse-
ment du Festin, c. 31. p. 141

Juges corrompus, c. 33. p. 207

Justice incorruptible, c. 33. p. 206

L

L Angue, pourquoy jettée dans le
feu à la fin du repas, c. 32. p. 143

Lieu des Festins publics, c. 22. p. 99

Licence de parler punie, c. 33. p. 103

Liste des plats distribuée aux invitez
en se mettant à table, c. 21. p. 94

Lierre preservatif contre la chaleur du
vin, c. 28. p. 123

Lcüange de la blancheur, c. 26. p. 117

DES MATIERES.

- Luxe des Anciens pour la vaisselle de
leur table, c. 23. p. 103
- Libations du Festin, [c. 32. p. 141](#)
- Latinité peu nécessaire à un Souve-
rain, c. 33. p. 188.
- Loix de la table, [c. 21. p. 95](#)
- Loy Fromentaire, d'où elle prend son
origine, c. 14. p. 56
- Largeesses publiques des viandes,
c. 14. p. 56.
- Liqueurs diverses employées dans les
Libations, selon les Dieux qu'ils re-
veroient, c. 32. p. 142.
- Liqueurs les plus fortifiantes, quelles
sont, [c. 25. p. 110](#)

M

- M**anger estant assis, c'est l'usage
le plus ancien, c. 27. p. 118.
- Manger estant renversé sur des lits,
c'est la delicatesse qui introduisit cet
usage, c. 27. p. 119
- Manger debout fondé sur divers mo-
tifs, c. 27. p. 120
- Mets particulier des soldats Juifs &
Grecs, [c. 9. p. 33](#)
- Magistrat de nom, c. 33. p. 215

T A B L E

- Mercure invoqué aux Festins mortuaires,** c. 17. p. 73
Mercure honoré après le repas, & pourquoy, c. 32. p. 141
Medecin ignorant dangereux , c. 33 p. 210.
Modestie heroïque, c. 33. p. 206
Mes-alliance avantageuse, à quoy elle ressemble, c. 33. p. 213
Modestie feinte de Tibere, c. 33. p. 205
Modestie des Anciens pour la vaisselle de leur table, c. 23. p. 101
Maniere d'inviter, c. 20. p. 86
Maniere de servir la table parmi les Anciens, c. 29. p. 130
Mort intrepide, c. 33. p. 214
Morts violentes arrivées dans les Festins , c. 2. p. 7
Massacre des Ambassadeurs Persans pour s'estre emancipez à table, c. 18. p. 81.
Masques pour le divertissement du Festin , c. 31. p. 139
Maximes excellentes de Solon, c. 33. p. 165.

DES MATIERES.

N

- N**ourriture des soldats , [c.9.p.30](#)
Naissance de Jacob & d'Esau,
expliquée contrel'Astrologie, [c.33.](#)
[p.152.](#)
Nombre des invitez , [c.19.p.82](#)
Nombre réglé des services ou tables,
[c.29.p.130.](#)
Nombre des coups qu'on pouvoit boi-
re à table, [c.30.p.136](#)
Noms des Parasites, [c.20.p.86](#)
Noms differens des bains, [c.25.p.110](#)
Noms divers de la profusion de la ta-
ble, [c.4.p.12](#)
Noms des deux differentes blan-
cheurs, [c.26.p.117](#)
Nom du Festin des morts, [c.17.p.75](#)
Noms divers de la sobriété de la ta-
ble , [c.3.p.11](#)
Noms differens des tables, [c.23.p.105](#)
Nom des tables des [Anciens, c.19.p.84](#)

O

- O**ffrandes pieuses des cheveux ,
qu'on coupoit aux enfans , [c.7.](#)

T A B L E

p. 25.

Offrandes des filles au sortir de l'enfance, c.7. p.26

Origine de la Comedie, c.10. p. 40

Ordonnance d'un Roy d'Egypte pour la sobrieté de la jeunesse, c.24. p.108

Offices distribuez aux serviteurs de la table, c. 21. p. 91

Officiers de guerre plus propres à un Hospital qu'au service, c.33. p.206.

P

Posture qu'on tenoit à table, c.273 p.118.

Peuples sujets à la profusion de la table, c. 4. p. 14

Politique des Generaux d'armée, de faire manger les soldats ensemble, c. 9. p. 30.

Profusion extraordinaire des Conquerans Romains, c.9. p. 36

Profusion d'Auguste & d'Heliogabale dans les Festins, c.29. p.130

Pain & sel signes d'union, c.12. p.49

Punition de ceux qui violoit ou qui n'obseruoient point l'hospitalité, c. 11. p. 43.

DES MATIERES.

Pittaque rapporté sur ses plus beaux
preceptes, c. 33. p. 167

Place la plus honorable, quelle estoit:
c. 27. p. 122.

Prostitution universelle de l'intempe-
rance, c. dernier p. 229

Parfums pour fortifier, c. 28. p. 128.

Parfums fort communs parmi les An-
ciens, c. 28. p. 128

Pieté ceremonieuse, c. 33. p. 190

Perte que cause la débauche, c. der-
nier. p. 226.

Perte irreparable de la mort, c. 33.
p. 215.

Prieres du Festin, c. 32. p. 141

Partage des serviteurs pour le service
de la table, c. 21. p. 90

Partage des parties de la victime, c. 13.
p. 53.

Prix réglé pour les bains publics, c. 25.
p. 112.

Paroles remarquables de divers Prin-
ces sur la sobriété, c. 24. p. 107

Paroles signes de l'affection du cœur,
c. dernier p. 222.

Paroles de saint Ambroise sur l'As-
trologie, c. 33. p. 150

Paroles remarquables, c. 33. p. 186

TABLE

Passage de la Genèse expliqué touchant l'Astrologie,	c. 33. p. 113
Patriarches adonnez à l'Astrologie, mais raisonnablement,	c. 33. p. 151.
Philosophe, nom inventé par Pythagore, & pourquoy,	c. 33. p. 164
Préoccupations ridicules des débauchez,	c. dernier. p. 218
Pratique de la vertu presque impossible aux intemperans,	c. dernier p. 222
Prédiction remarquables des Astrologues refutées,	c. 33. p. 159
Poursuite injuste bien jugée,	c. 33. p. 208.
Prudence contre les médifans,	c. 33. p. 213.
Prudence militaire,	c. 33. p. 212.
Plaisirs de la bonne chere comparez aux épines,	c. dernier p. 221.
Preservatif contre le vice,	c. d. p. 220.
Precautions contre l'yvresse,	c. 30. p. 136.

Q

Qualitez différentes de l'eau destinée au bain,	c. 25. p. 109.
Qualitez requises aux invitez toutes fondées en raison,	c. 18. p. 77.

DES MATIERES.

- Qualité des viandes qu'on servoit
aux Festins mortuaires, c. 17. p. 74.
Quel dez creoit le Roy du Festin,
c. 21. p. 89.
Quels dans l'élection des Magistrats
Romains, c. 16. p. 67.
Quels parmi les Perſes, c. 16. p. 66.
Quelle quantité de pain on distribuoit
autrefois aux ſoldats, c. 9. p. 34.

R

- R**eflexions Chreſtiennes, c. deſ-
nier p. 219.
Repos après le bain, c. 25. p. 111.
Réjouiffances du Feſtin, c. 31. p. 118.
Réponſes hardies de Solon à Creſus,
lors qu'il étoit fugitif en ſa Cour,
c. 31. p. 164.
Reſtes des viandes conſervez pour rai-
ſon, c. 21. p. 92.
Regales des confrairies, c. 13. p. 51.
Regales faits aux ſoldats, & en quel-
les occaſions, c. 9. p. 35.
Repartie plaifante d'un Paraſite, c. 19.
p. 84.
Repartie plaifante, c. 33. p. 211.
Repartie piquante, c. 33. p. 212.

T A B L E

- Reparties de Diogene, c. 33. p. 176.
- Raillerie de Plaute sur le temps qu'il faut donner aux femmes quand on veut les inviter, c. 20. p. 86.
- Railleur bien puni, c. 33. p. 211.
- Roy du Festin tiré au sort, c. 21. p. 89.
- Richesses prodigieuses des Anciens, c. 23. p. 103.
- Repas ambulatoires, c. 27. p. 121.
- Rusticité plaisante & excusable, c. 33. p. 190.
- Raison de l'amitié qui se contracte à table, c. 1. p. 4.
- Raisons des Festins de l'enfance, c. 7. p. 23.
- Raisons qui preferent le dîné au soupé, c. 5. p. 17.
- Raisons qui preferent le soupé au dîné, c. 5. p. 17.
- Raisons de l'usage des couronnes, c. 28. p. 124.
- Raisons des Festins de la Naissance, c. 6. p. 19.
- Raisons de la difference des Couronnes, c. 28. p. 125.
- Raisons de la diversité des repas, c. 5. p. 15.
- Raisons des Festins mortuaires, c. 17. p. 73.

DES MATIERES.

Raisons de la boisson chaude, c. 30.

p. 134.

Raisons pour observer les heures du
repas, c. 5. p. 18.

Raisons pour inviter quelque temps
auparavant, c. 20. p. 85.

S

Soin des domestiques, c. 33. p. 208.

Sagesse attribuée à Dieu seul, c. 33.
p. 165.

Scrupule mal fondé, c. 33. p. 202.

Solemnitez des Juifs accompagnées de
festins, c. 13. p. 50.

Saïsse des Lacedemoniens, c. 24.
p. 108.

Sobriété nécessaire aux valets, c. 10.
p. 37.

Sobriété de la table, c. 3. p. 10.

Services du Festin, c. 29. p. 129.

Second service qu'on appelloit secon-
de table, c. 29. p. 129.

Sujets des vers qu'on chantoit dans les
Festins, c. 31. p. 139.

Sentimens excellens des Philosophes,
c. 33. p. 162.

Sentimens de Saint Augustin & de S.

T A B L E

Thomas sur l'Astrologie,	c. 33.
p. 152.	
Sentiment que l'on doit avoir de l'Astrologie & autres pareilles connoissances,	c. 33. p. 161.
Socrate rapporté sur ses plus beaux preceptes,	c. 33. p. 169.
Suites fâcheuses de la débauche,	c. dernier p. 222
Signification differente du mot <i>Friclinium</i> ,	c. 22. p. 110.
Superstitions des Anciens à l'égard de la table,	c. 21. p. 93
Souliers defendus à table,	c. 26. p. 17
Souveraineté absolue & independante,	c. 33. p. 210.
Sacrifices des Romains adjoutez aux Festins de l'enfance,	c. 7. p. 24

T

T Raitez diversement celebrez parmi les differentes nations, & presque toujourns avec des Festins, c. 12.

p. 45.

Table des Pritanenses,	c. 7. p. 16
Table respectée.	c. 1. p. 3.
Table prise à serment,	c. 1. p. 3
Table	

DES MATIERES.

- Table cause de reconciliation & d'amitié, c. 1. p. 4.
- Table merveilleuse, c. 33. p. 104.
- Table droite, ce que c'estoit, c. 14. p. 55.
- Table des Turcs, quelles sont, c. 23. p. 105.
- Travail & richesses des tables, c. 23. p. 105.
- Travail des menuës gens cause de leur vigueur. c. 24. p. 108.
- Thermopoles ce que c'étoit, c. 30. p. 135.
- Triclinia, quels lieux c'étoient, c. 22. p. 99.
- Tranquilité d'esprit merveilleuse, c. 33. p. 207.
- Trepié de Delphes, c. 33. p. 163.

V

- U** Sage Chrestien, de la Bouche & de l'estomac, c. dernier p. 225.
- Usage de conter les invitez avant que de se mettre à table, c. 19. p. 84.
- Usages divers de contracter & faire des alliances parmi les différentes nations, c. 12. p. 46.

Y

T A B L E , &c.

Vieillesse loüée,	c. 33. p. 213.
Vieillesse babillarde & gloutonne ,	c. 33. p. 214.
Voyageurs regalez à leur départ & à leur retour,	c. 11. p. 44.
Viandes exquisés ,	c. 29. p. 131
Viandes des Festins sacrez,	c. 13. p. 53
Viandes qui precedoient le Festin , ou premier service,	c. 29. p. 129
Vengeance du ventre contre nous-mêmes,	c. dernier p. 226.
Vins des libations pur de toutes les manieres,	c. 32. p. 142.
Verbiage ridicule ,	c. 33. p. 204
Vanité de l'Astrologie,	c. 33. p. 150

F I N.

VILLE DE LYON
Biblioth. du Palais des Arts







